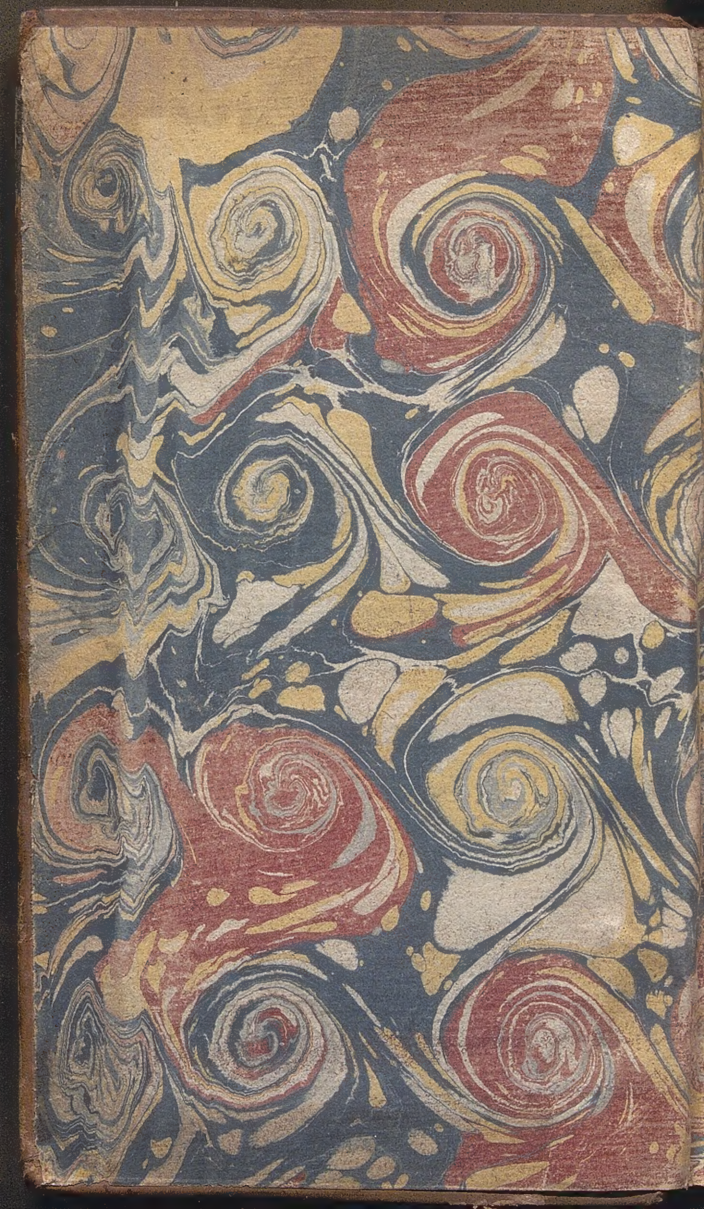






S2=6 7-7

[illegible] 208
[illegible] 20

SERMONS
DU PERE
CHEMINAIS
DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

TOME CINQUIE'ME.



Du Fond de M. JOSSE.

A PARIS, ruë Saint Jacques,
Chez J. FR. JOSSE, à la Couronne d'Epines & à la Fleur de Lys d'Or.

ET

CH. J. B. DELESPINE, Imp. Lib. ord. du Roi à la Victoire & au Palmier.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

ſance ayant été accompagnée de miracles, ce Prince néanmoins l'ait ignorée, tandis que les Mages qui vivoient dans l'Orient, ſi éloignez des lieux où ſe paſſoient ces divins myſteres, en ſont néanmoins informez, & qu'ils s'en expliquent avec tant d'aſſûrance. Mais il y a encore plus lieu d'être ſurpris, ajoûtent les Peres, que ce malheureux Prince inſtruit de la naiſſance du Meſſie, & par les Mages & par les Docteurs de la loi, ne veüille ſçavoir où il eſt né que pour le perdre, pendant que les Mages ne font toutes leurs diligences pour le trouver, qu'afin de lui rendre leurs devoirs, & de lui préſenter leurs hommages comme au ſouverain Maître de l'Univers. Tel a toujours été le caractere de l'impie, ou de ne penſer point à connoître Dieu, ou de ne penſer à le connoitre que pour le détruire, autant qu'il lui eſt poſſible, & pour l'anéantir dans ſon eſprit : au lieu que le fidelle dans tous les temps a fait ſa principale étude de la connoiſſance de ce premier Eſtre, &

qu'il ne s'est appliqué si constamment à en connoître l'excellence & les divins attributs, que pour l'adorer en verité d'esprit & de cœur.

C'est donc cette conduite si déraisonnable de l'impie, & cette sage disposition où se trouve l'homme fidelle, que j'ai entrepris de vous faire observer aujourd'hui : l'une dans l'infidelité d'Herodes, & l'autre dans la foi des Mages. Vous verrez dans Herodes un impie que la passion gouverne, & qui dans toutes les démarches qu'il fait en matiere de Religion, est également déraisonnable. Je dis déraisonnable, lorsque possedé de son ambition, & bornant là toutes ses vûës, il ne s'occupe point de Dieu, qui seul en ce monde doit faire toute l'occupation d'un homme sage. Et j'ajoûte même plus déraisonnable en pensant à Dieu & en le cherchant, parce qu'il ne le cherche & qu'il n'y pense que pour le combattre, & que pour en abolir la créance & le culte. Vous admirerez au contraire dans les Mages la sagesse & la sainte docilité du

fidelle, dont toute l'attention est à découvrir dans la nature le suprême Auteur de toutes choses ; & qui l'ayant une fois connu, se soumet sans résistance à ses ordres & se dévoüe sans réserve à son service. L'impie déraisonnable dans le profond oubli de Dieu où il vit, vous engagera à prendre le parti de l'homme fidelle, qui fait en cette vie sa plus importante affaire de vacquer à la connoissance de Dieu : c'est la premiere Partie. L'impie encore plus déraisonnable lors même qu'il cherche Dieu, parce qu'il ne le cherche que par une maligne curiosité & que pour s'élever contre lui, doit vous porter à imiter la droiture & la religieuse simplicité du fidelle, qui ne demande à connoître le Seigneur, que pour lui rendre l'obéissance qui lui est dûë & que pour l'honorer : c'est la seconde Partie. Peut-être, Chrétiens, qu'après avoir bien consideré la difference qui se rencontre entre ces deux caracteres, sur-tout si vous y joignez le malheur d'Herodes que Dieu par un

juste châtiment abandonne à son sens réprouvé, & les soins paternels de la Providence qui veille sur le retour des Mages, vous en serez touchez, & selon la parole du Prophete Malachie, vous vous attacherez plus étroitement que jamais à votre Dieu qui est le Dieu de l'Univers. *Et convertimini, & videbitis quid sit inter justum & impium, & servientem Deo & non servientem ei.* Implorons le secours du Ciel par l'intercession de Marie, & saluons-la en lui disant avec l'Ange : *Ave.*

Malach. c. 3.

PREMIERE PARTIE.

QUELLE étoit la passion prédominante d'Herodes ? une ambition démesurée, & un desir de régner, que ni les loix divines & humaines, ni le sang de ses sujets ne purent éteindre. Il ignoroit la Religion des Juifs dans ses principes, & il se figuroit le Messie qu'ils attendoient, comme un usurpateur qui lui devoit enlever la couronne. Ainsi faisant une affaire de politique, d'un des points de Religion le plus essentiel, il sacrifia les intérêts de sa cons-

cience à ſon élevation. Il n'eut d'autre vûë ni d'autre ſoin, que de ſe maintenir ſur le Trône, & ne penſa point à la Religion de ſes peres, qu'il regardoit ou comme une chimere, ou comme un obſtacle à ſes deſſeins ambitieux. Mais qu'étoit-ce au contraire que les Mages ? des hommes attentifs & preſque uniquement addonnez à la recherche des choſes du ciel. De ſorte que dans l'opinion de Saint Jerôme, entre les divers emplois qui partageoient leur vie, la Religion tenoit le premier rang ; & de-là même, ſelon le témoignage de ce Saint Docteur, cette frugalité où ils vivoient, cet éloignement de toutes les bagatelles & de tous les plaiſirs du ſiecle ; ne ſe nourriſſant en quelque façon & ne s'entretenant que de la contemplation des plus ſublimes veritez ; & par-là s'attirant l'amour & la vénération des peuples.

Voilà, Chrétiens, en quoi different l'impie & le fidelle à l'égard de la foi. L'impie, à l'exemple d'Herodes, eſt tellement poſſedé de la paſſion qui

le domine, ſoit plaiſir, ſoit avare cupidité, ſoit envie de s'élever, qu'il efface de ſon ſouvenir toute idée de Dieu & du culte de Dieu. Parlez-lui de cet Eſtre ſuprême, il vous fera la même réponſe que Pharaon à Moïſe : *Quis eſt Dominus ?* Exod. 5. Et qui eſt-il, ce ſouverain Maître ? Au lieu que le fidelle, ou du moins celui qui le veut être, s'applique, comme les Mages, à l'étude la plus importante, qui eſt celle de la créance où il doit ſe fixer & qu'il doit ſuivre ; ſe fait un capital d'en pénétrer à fond toute la verité, & ne connoît point de ſcience plus utile ni plus néceſſaire à l'homme, que celle qui nous conduit à la connoiſſance du premier Eſtre & de la maniere dont il veut être honoré.

Or à juger ſainement de la conduite de l'un & de l'autre, eſt-il un plus grand dérangement d'eſprit, que celui de l'impie, qui ne ſe met point en peine de ſçavoir s'il y a un Dieu, ni quel il eſt ; qui n'entre là-deſſus en nul examen, & qui fermant les yeux à toutes les lu-

mieres de la raiſon, ſe fait une idole de ſa fortune, de ſes appetits ſenſuels, de ces inclinations vicieuſes; leur conſacre toutes ſes penſées, toutes ſes réflexions, & remplit tellement le cours de ſa vie d'occupations toutes prophanes, qu'il ne lui reſte pas un moment de loiſir pour vacquer à ſa Religion. Eſt-il rien, dis-je, de moins raiſonnable que cette conduite, ſoit qu'on la conſidere par rapport à Dieu, ſoit qu'on l'enviſage par rapport à nos propres intérêts?

Je dis conduite la plus déraiſonnable par rapport à Dieu. Car dès-là qu'il eſt Dieu, & que l'homme eſt ſa créature, la raiſon n'exige-t-elle pas que ſe voyant comblé de biens, dont il ne trouve point en ſoi-même la ſource, il tourne toutes ſes vûës à chercher ſon bienfacteur; que ſuivant les traces de la divinité, qui ſont marquées ſur tous les eſtres ſenſibles, il avance peu à peu juſqu'à la connoiſſance de cet Eſtre indépendant; & que découvrant en lui l'Auteur de tout ce qu'il

eſt & de tout ce qu'il poſſede ; il addreſſe vers lui tous les mouvemens de ſon cœur : que plein du ſentiment de ſa dépendance, il rende hommage au ſeul Eſtre par excellence qui mérite nos adorations ; & que pénetré de la plus vive & de la plus tendre reconnoiſſance, il la faſſe éclater par un aveu ſolemnel des bienfaits qu'il a reçûs, & par des éloges publics du maître à qui il s'en tient redevable. Voilà en quoi conſiſte le fond de la Religion.

Mais ce n'eſt pas tout : & parce qu'il n'eſt pas juſte que l'homme ſerve Dieu ſelon ſon caprice ; parce que la même dépendance qui nous oblige à reconnoître Dieu pour ſouverain, nous impoſe une égale obligation de nous ſoumettre à ſa loi ; il eſt encore du devoir de l'homme de faire toutes les diligences convenables pour s'inſtruire des volontez de ce ſuprême Legiſlateur & pour y conformer ſes actions. Et en effet, la ſageſſe qui eſt le principe de tout ordre bien établi, veut qu'un eſtre intelligent lequel ſe connoît infé-

rieur, se range de lui-même dans l'état qui lui est naturel, c'est-à-dire, dans une parfaite subordination au premier de tous les estres. Or cet état ne peut subsister sans la connoissance de la loi, qui, pour ainsi dire, est comme le lien par où la volonté des sujets & celle du maître s'accordent ensemble, & demeurent toujours unies. Sans cette loi superieure, quelque pénible, quelque dure, & même quelque sainte en apparence que soit toute autre loi que nous nous imposerons nous-mêmes, nous ne vivrons point dans la dépendance; & vouloir se prescrire selon son gré une méthode de servir Dieu, c'est se faire soi-même l'arbitre de sa Religion, c'est se faire de son propre sens une espece de divinité, c'est rendre à ses propres lumieres un hommage qui n'est dû qu'à Dieu, c'est lui disputer un droit qui lui est acquis, & dont nous sommes si jaloux à l'égard de nos vassaux, c'est leur donner lieu de nous refuser à nous-mêmes une obéïssance que nous refusons au Tout-puissant.

Or qui peut obſerver une loi qu'il ne connoît pas, & qui peut la connoître, ſi l'on ne s'applique à en avoir une parfaite intelligence? Combien donc l'impie eſt-il inexcuſable de n'y pas penſer; & ne ſe condamne-t-il pas tous les jours lui-même, lorſqu'il condamne ceux qu'un pouvoir légitime lui aſſujettit & qui ne s'addonnent pas à l'execution la plus prompte de ce qu'il a une fois ordonné; lorſqu'il veut que ce ſoient des hommes dévoüez uniquement & ſans réſerve à ſa perſonne; des hommes qui faſſent toute leur étude de ſeconder ſes deſirs & même de les prévenir; des hommes qui le ſervent à l'œil, qui volent à ſa parole & ne s'occupent d'autre choſe que de le contenter & de lui plaire? Si jamais ils viennent à oublier ce devoir, quel ſoin prend-t-il de leur remettre leur condition devant les yeux? Quelle aigreur & quelle indignation leur témoigne-t il? Combien ſe croit-il fondé en raiſon pour demander d'eux ce ſacrifice perpétuel, & quelle eſt ſa ſurpriſe qu'ils

n'ayent pas encore compris ſur cela tout ce qu'ils lui doivent ? D'autant plus aveugle & plus injuſte, qu'il ne fait pas attention que c'eſt un homme qui parle à des hommes comme lui ; que l'autorité qu'il a ſur eux, n'eſt qu'arbitraire ; que par une révolution de l'ordre de la Providence, il peut être ſoumis un jour à ceux-là mêmes auſquels il commande avec tant d'empire : au lieu que le domaine de Dieu ſur lui eſt ſi eſſentiel, que Dieu ceſſeroit d'être Dieu, s'il y pouvoit renoncer, & que la créature ceſſeroit d'être créature, ſi elle pouvoit s'affranchir de cette dépendance où elle a été formée.

Je dis plus, & s'il eſt quelque circonſtance capable de rendre le procedé de l'impie plus criminel & d'en redoubler l'injuſtice, n'eſt-ce pas celle-ci ? que plus Dieu l'a favoriſé, que plus Dieu l'a diſtingué ou par la grandeur de la naiſſance, ou par l'abondance des biens de fortune, plus il ſe trouve diſpoſé à perdre toute vûë d'un Maître ſi liberal envers lui, & qu'il croit ſon ingratitude ſolidement fon-

dée ſur le titre même qui doit l'attacher plus étroitement à Dieu, je veux dire ſur le rang & le credit qu'il a dans le monde. Car qui ſont ceux que nous voyons plus ſujets à oublier le Dieu que nous adorons, & qu'ils devroient ſervir & adorer comme nous, ou même, dans un ſens, plus que nous ? Ne ſont-ce pas ces Grands que Dieu par un choix de faveur & de pure grace a placez ſur nos têtes ? Ne ſont-ce pas ces riches & ces opulens, qu'il a comblez de ſes dons, & à qui, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, il a prodigué ſes tréſors ?

Ce n'eſt, me direz-vous, ni par un eſprit d'orgueil, ni par impieté, que l'homme oublie Dieu, & qu'il ne penſe pas aux devoirs de ſa Religion. Ce ſont les affaires de la vie qui l'en détournent & qui le diſſipent. Erreur non moins dangereuſe ni peut-être moins déraiſonnable que la premiere. En vain l'on ſe retranche ſur les embarras & les agitations du monde : l'affaire la plus ſolide, eſt de penſer à ce qu'il y a

pour nous de plus précieux, & dès que l'homme est capable de s'occuper des choses temporelles préferablement à Dieu & à son salut, quoi qu'il dise, il n'est pas assez persuadé que ce salut soit son affaire capitale ni que Dieu soit le premier bien qu'il ait à desirer & à rechercher : ou s'il est persuadé de l'un & de l'autre, il faut conclure qu'il n'agit pas en homme prudent & sensé ; mais qu'il vit dans le plus déplorable égarement. Car où est l'homme doüé de raison & agissant selon sa raison, qui jamais ait préferé l'accessoire au principal, le superflu au nécessaire, le vuide & l'apparent à l'essentiel, les moyens à la fin ? Or voilà ce que sont tous les amusemens de ce monde : je dis amusements, & sous ce terme je comprends tout ce qui s'appelle affaires du monde comparées à l'affaire du salut.

Et s'il est vrai, mon cher Auditeur, que les affaires & les emplois de cette vie soient un titre suffisant pour nous dispenser de toute étude de la Religion, quand sera-ce que

nous ſerons obligez de nous inſtruire de l'unique affaire pour laquelle Dieu nous a créez ? En quel temps faudra-t-il ſervir un Dieu qui mérite de l'être en tout temps ? L'enfance nous dérobe malgré nous une des parties les plus conſiderables de nos jours. L'homme réduit en quelque maniere au ſort des animaux, ne joüit pas encore de cette excellente faculté, qui le peut élever à la connoiſſance de Dieu. Effacez, Seigneur, diſoit ſaint Auguſtin, effacez du nombre de mes années cette vie animale dont le ſouvenir me fait confuſion : *Hanc ergò ætatem piget annumerare.* Du moment que l'homme commence à ouvrir les yeux & à raiſonner, ne l'applique-t-on pas d'abord aux affaires du ſiecle pour lui former l'eſprit ? Les ſages mondains n'ont-ils pas pour principe de donner là-deſſus & au plûtôt à leurs enfans toutes les lumieres que leur a fourni la prudence de la chair & l'experience ? Ne prennent-ils pas à tâche de les prévenir de cet entêtement dont ils ſont infatuez, & qui eſt de faire leur pre-

Auguſt.

mier ſoin & comme leur ſeul affaire de leur établiſſement ſur la terre?

Or dès qu'on s'eſt fait une fois ce plan & qu'on s'eſt embarqué dans cette route, voit-on jamais la fin de toutes ces diſtractions & de tous ces mouvemens où elle engage? Les affaires ſe ſuccédent les unes aux autres & s'entaſſent les unes ſur les autres, comme les flots de la mer. On ſe laiſſe emporter au torrent, & preſque malgré ſoi on s'abandonne au cours rapide qui nous entraîne. *Væ* Idem. *tibi flumen moris humani, qui ſic volvis & revolvis filios Adam!* Malheur à toi, torrent impétueux de la coutume & des maximes qui régnent dans le monde! Mais ſur tout malheur à ceux qui ſe livrent à tes impreſſions, & qui te ſuivent, ſans prévoir en quels abîmes tu les conduis. Car ils arrivent enfin à ce terme fatal qu'ils n'ont jamais conſideré. L'éternité leur preſente cette vaſte étenduë de temps, à laquelle ils n'ont point pourvû. Une mort dont ils ſont ſurpris, lorſqu'ils s'y attendoient le moins, les fait entrer dans ces eſpaces

infinis ou l'on apprend à ſes propres dépens, ce qu'on n'a pas voulu ſçavoir pendant la vie. Voilà la deſtinée du libertin qui oublie Dieu. Car en eſt-il un entre ceux que nous voyons mourir, qui meure ſans affaires, ſans vûës, ſans deſirs par rapport au monde; & ſi pour s'employer à l'accompliſſement de ſes deſſeins, & au ſuccès de ſes affaires, il ne s'eſt point mis en devoir de chercher Dieu, une telle négligence peut-elle être pardonnable?

Penſée terrible, qui ſoutenuë de tant d'épreuves les plus éclatantes & les plus funeſtes, acheva de déterminer ſaint Auguſtin, & lui fit enfin conclure l'ouvrage de ſa converſion, qu'il remettoit ſans ceſſe d'un jour à l'autre par de longs & de hazardeux retardemens. Il comprit de là, que tout le reſte, hors Dieu, n'étoit qu'illuſion, & qu'il devoit s'adonner tout entier à la recherche de la verité. Je voyois, ô mon Dieu, s'écrioit-il, je voyois qu'on ne pouvoit compter ſur cette vie, & je me diſois: Et ſi j'ai le malheur d'être enlevé tout

à coup, où pourrai-je m'inſtruire de la verité que je ne ſçais pas ? En quel état faudra-t-il que je ſorte du monde, ſans avoir appris ce qu'il n'eſt plus temps ailleurs d'apprendre ? Et s'il y a un Dieu vengeur de l'impieté ? comme il m'eſt impoſſible de ne le pas croire, comment pourrai-je éviter les châtimens qui ſont dûs à une ignorance volontaire, dans une auſſi grande affaire que celle-là ?

Idem. *Vita hæc miſera : mors incerta : ſi ſubitò obrepat, quomodò hinc exibimus, aut ubi nobis diſcenda ſunt, quæ hic neglexinus ?*

Mais quoi, pourſuivoit le même ſaint Docteur, à la vûë de mille affaires dont il étoit accablé, & ſe faiſant là-deſſus à lui-même des difficultez : quand aurai-je le loiſir de ſatisfaire aux devoirs de ma profeſſion ? où trouverai-je le temps pour cultiver mes amis, pour établir ma réputation dans le monde, pour m'y avancer & pour m'y maintenir ? N'eſt-il pas juſte, s'il me reſte quelques heures vuides, après des occupations auſſi ſérieuſes que le ſont les mien-

nes, que je les donne au relâche de l'esprit pour retourner ensuite au travail ? Vains & chimeriques prétextes dont nous nous flatons dans notre aveuglement. Faisons un sacrifice à Dieu de ces occupations indignes de nous ; & si nous ne pouvons trouver la verité, sans renoncer à ces soins frivoles, quittons tout pour la découvrir. *Pereant omnia, & dimittamus hæc vana & inania : conferamus nos ad solam inquisitionem veritatis.* Mais si cette prétenduë verité ne subsiste qu'en idée, reprenoit-il encore, & c'est l'objection que se fait l'impie, pourquoi se procurer mal à propos tant d'inquiétudes ? Quand il seroit possible que la chose fût ainsi, ce qui ne se peut, comme ce Pere le fait voir ; quand il y auroit quelque lieu d'en douter, c'est pour cela même, concluoit-il, que vous êtes obligé d'en faire une perquisition plus exacte, & de ne vous en pas tenir à un doute mal fondé, qu'une instruction plus ample pourroit suffisamment éclaircir. Il n'est rien de si insupportable, ni de plus

Idem.

violent à l'homme, que d'avoir l'esprit partagé de la ſorte par l'incertitude & le doute ſur une affaire d'une telle conſéquence ; & la raiſon demande qu'il faſſe un divorce abſolu avec toutes les affaires paſſageres, juſqu'à ce qu'il ſoit pleinement en repos & content ſur une affaire éternelle. *Quid ſi mors ſenſum omnem doloris amputabit ? ergò & illud ipſum quærendum eſt.* Voilà comment parle ſaint Auguſtin au ſixiéme livre de ſes confeſſions. Non pas, ajoûte ce grand homme, non pas qu'il ſoit néceſſaire d'en venir à cette extrêmité d'abandonner ſon état & toutes ſes fonctions ſelon le monde, pour ſe renfermer uniquement dans la ſcience de la vérité ; mais il y a un tempérament, & l'homme le ſçait bien trouver dès qu'il le veut. En effet, ſi l'intérêt de votre ſanté vous engage à vous dérober pour un temps au ſoin de vos affaires, vous ménagez des jours pour cela, & vous les prenez ſans ſcrupule. Si le plaiſir vous attire, & que vous penſiez avoir beſoin de quelque divertiſſe-

Idem.

ment vous avez des heures privilegiées à y destiner. Comment n'en avez-vous point pour Dieu ; & que ne faites-vous au moins pour le salut de votre ame, ce que vous faites pour la santé de votre corps, & peut-être pour la satisfaction criminelle de vos sens ? *Deputentur tempora, distribuantur horæ pro salute animæ.* Mais allons plus avant. *Idem.*

Car ce qui me semble plus déplorable dans la conduite de l'impie, qui jaloux de sçavoir inutilement tant d'autres choses, laisse à part les veritez de la Religion, & ne daigne pas y arrêter une fois ses pensées, c'est l'impossibilité morale où il se réduit lui-même de connoître jamais Dieu, & l'espéce de nécessité qu'il s'impose de persévérer toute sa vie dans le même aveuglement & le même égarement. Suite inévitable de son extrême négligence & du trouble de ses passions, qui le gouvernent à leur gré, & qui seules l'occupent & le possedent. La raison de cette consequence est évidente, & la voici : parce que l'ordre de la Pro-

vidence, laquelle préside à la distribution des graces, est que la grace intérieure soit communément accompagnée d'une grace extérieure & sensible, qui réveille l'ame & qui donne lieu au Pere des lumieres d'éclairer l'esprit en même temps que les objets agissent sur les sens. Or pour sentir ce mouvement du Saint-Esprit, il faut une vigilance assiduë sur soi-même, une application exacte à discerner tout ce qui nous peut élever à Dieu, une délicatesse de conscience qui nous fasse regreter avec scrupule toutes les occasions que nous avons perduës ou que nous pouvons perdre, de dissiper le nuage qui nous cache Dieu. Enfin, comme l'Esprit du Seigneur est toujours dans l'action, qu'il part, & que souvent il ne revient plus, c'est à l'homme aussi de se rendre toujours attentif, jusqu'à ce qu'il ait trouvé cet heureux moment & cette favorable conjoncture où son salut est attaché. Mais dites-moi si l'impie dont nous parlons, a cette vigilance, s'il a ce discernement de l'Esprit divin, s'il peut mê-

me l'avoir, & si les passions qui l'aveuglent, lui permettent de voir dans les objets qu'il apperçoit devant lui, ce qui pourroit lui donner quelque connoissance de Dieu.

Voilà quelle fut la source du malheur d'Herodes. Nous en avons déjà fait la remarque, & je la reprends. Ce Prince étoit, pour ainsi dire, tout environné de lumieres, sans vouloir reconnoître le Messie que tant de lumieres lui découvroient. Il tenoit sa Cour dans cette sainte contrée où le Sauveur d'Israël venoit de naître; les Anges à cette naissance avoient fait retentir les airs d'une harmonie toute celeste; les pasteurs l'avoient entenduë; ils avoient eu le bonheur d'être témoins de toutes les merveilles qu'operoit la toute-puissance divine dans l'étable de Bethléem: mais Herodes n'entendit rien, ni ne vit rien. Cependant une étoile paroît en Orient, & se montre aux yeux des Mages. Ils en pénétrent le mystere, ils en suivent le cours, ils arrivent à Jerusalem; ils déclarent hautement le sujet qui les améne, &

tandis qu'Herodes ignore ce qui se passe auprès de lui & dans son propre païs, des étrangers en sont instruits & le lui viennent annoncer. La préoccupation où il est, l'empêche même d'appercevoir la verité par l'endroit le plus important pour son repos & pour celui de ses Etats. On l'informe de la naissance d'un Homme-Dieu, & il se persuade que c'est un ennemi & un concurrent, qui vient lui ravir le Sceptre. Or pourquoi ce terrible aveuglement au milieu de tant de lumieres, & pourquoi tant de lumieres au milieu du paganisme & de la Gentilité? Pourquoi les Mages connoissent-ils le Messie, & pourquoi Herodes ne le connoît-il pas? Car il ne faut point attribuer cette difference à la seule grace: il est visible qu'Herodes n'en manqua pas. Mais les Mages accoutumez depuis long-temps à chercher la vérité, la voyent dès qu'elle se montre: Herodes tout occupé de sa fortune ou plongé dans le plaisir, ne se laisse toucher que des objets qui flattent l'une ou l'autre de

ces deux passions ; tout le reste passe devant lui sans qu'il le remarque. En un mot, c'est que Dieu est par tout pour le juste, & qu'il n'est nulle part pour l'impie.

Plût au Ciel que nous n'eussions pas des preuves si frequentes de ce que je dis, & que le fidelle n'eût pas le déplaisir d'entendre si souvent ces reproches de l'impie, au milieu de tant de marques les plus éclatantes, par où la divinité se découvre à nos yeux : *Ubi est Deus tuus* ; où est votre Dieu ? *Ps. 41.* Envain le juste répond que tout est plein de ce Dieu : qu'il est répandu par tout ; que par tout il agit sans cesse ; que ce mouvement des cieux si rapide & si réglé, que cette vicissitude des saisons qui se succedent depuis tant de siecles & avec tant d'uniformité, que cet ordre de l'univers si constant & si sagement concerté, que cette multitude innombrable de plantes, & d'animaux d'especes si différentes, que le monde entier lui parle de son Dieu ; que ce Dieu l'éclaire dans la lumiere du soleil, qu'il le soutient

par la fermeté de la terre, qu'il le fait subsister par la respiration de l'air, qu'il l'échauffe par la chaleur & par l'ardeur du feu : qu'on sent en tout la main de l'ouvrier, qui, pour ainsi dire, a imprimé son sceau sur toutes les créatures. L'impie ne voit rien de tout cela, ou ne voit en tout cela que ce qui peut s'accommoder à sa convoitise & à son ambition. Il en tire tout ce qu'il juge propre à satisfaire sa sensualité ; & sans remonter jusqu'au principe, ni pénetrer jusqu'à la fin des estres sensibles qui s'offrent à sa vûë, il les fixe, si je puis m'exprimer de la sorte, à l'usage, ou plûtôt à l'abus criminel qu'il en fait, & les rend tributaires de ses plus sales desirs & de ses plus honteuses concupiscences.

Il n'est pas plus éclairé sur ce qui peut le conduire à Dieu dans le monde moral : car quoiqu'il vive au milieu des justes, quoi qu'on lui donne chaque jour une infinité d'exemples les plus édifians & les plus touchans ; quoi qu'il apperçoive devant

lui mille traits d'une vertu plus qu'humaine, & qu'ils dûssent lui faire conclure qu'il est un Dieu qui éleve ainsi l'homme au-dessus de sa sphére naturelle ; quoi qu'il soit témoin de tous les ressorts que sa Providence fait agir en sa faveur, qu'il se fasse en sa présence des conversions soudaines qui ne peuvent être que l'œuvre du Très-haut & de son bras tout-puissant ; que la Religion même qui subsiste malgré lui, soit une conviction palpable & incontestable de sa verité, rien ne l'émeut, ni ne le réveille de son assoupissement. Il est sourd, il est insensible, il est mort à tout ce qui porte l'image & le caractere de Dieu, pourquoi cela ? parce que le tumulte & les agitations du monde épuisent toute l'attention dont il est capable ; parce que les voluptez sensuelles dont il est enyvré, le possedent uniquement & sans réserve ; parce qu'il n'a des yeux que pour les spectacles prophanes, qui servent d'alimens à ses vicieuses inclinations ; parce qu'il ne prête l'oreille qu'aux moyens qu'on lui sug-

gere, ou de s'enrichir, ou de s'aggrandir; parce qu'il consacre la meilleure partie de ses jours à de folles intrigues, & qu'il donne l'essort à des réflexions criminelles, tantôt sur les évenemens passez, & tantôt sur les mesures qu'il doit prendre pour l'avenir; en un mot, parce qu'il est dans cette profonde léthargie, dont a parlé le Prophete,
Ps. 7. *Dormierunt somnum suum*; & que tandis qu'il est dans ce sommeil de mort, tout ce qui arrive autour de lui n'est rien pour lui, comme s'il ne voyoit plus, comme s'il n'entendoit plus, comme s'il n'avoit plus ni intelligence ni sentiment.

Quand même, par une grace spéciale, Dieu lui feroit entendre sa voix, & que forçant tous les obstacles il se feroit quelque fois sentir à ce cœur endurci, il y exciteroit, je le veux, le trouble & la frayeur, comme il l'excita dans le cœur d'Herodes, *Turbatus est*; mais le gagneroit-il, & y trouveroit-il de la soumission? Cette voix de Dieu auroit bien la force de l'épouvanter & de le déso-

ler en lui reprochant ſes déſordres & ſes erreurs ; mais l'en retireroit-elle, & le feroit-elle rentrer dans le bon chemin ? Ce ſont des miracles que la grace peut operer & qu'elle a operez ; mais, je le répete, ce ſont des miracles, & compter ſur ces grands eſſais de la vertu divine eſt-ce compter juſte, lorſqu'on a d'ailleurs des préjugez ſi raiſonnables contre l'impie ? Il s'eſt réduit lui-même par ſon endurciſſement volontaire dans une eſpece de neceſſité de demeurer toujours livré à ſon irreligion & à ſon peché. Car eſt-il poſſible que l'homme ne s'occupant que de ſes projets ambitieux, ou de ſes brutales cupiditez, & ne donnant rien aux pratiques de la Religion, prenne jamais des vûës ſuperieures & au-deſſus de la chair ; qu'il ne faſſe pas toujours ſon capital & ſon eſſentielle affaire de ſuivre toutes les paſſions qui le gouvernent & de les contenter ; que pour cela il ne ſacrifie pas volontiers tous les intérêts d'une loi qu'il ne connoît point ; qu'il ne contracte pas une infinité

d'habitudes qui le tiennent comme enseveli dans les ténebres, & qui se révoltent dès que le moindre rayon vient se présenter & commence à luire sur lui : *Turbatus est.* Au lieu que le fidelle, qui, selon l'exemple des Mages, apporte un cœur bien disposé, n'a point de joye plus pure ni plus solide sur la terre, que de recevoir les véritez éternelles & de s'en nourrir : *Gavisi sunt gaudio magno valdè.*

Matth. c. 2.

Ibid.

Or en quoi l'impie est sur-tout inexcusable, ce n'est pas de sentir ces troubles dont il ne peut se défendre ; mais c'est de n'en faire pas un usage salutaire. Car ce sont pour sa conversion les derniers efforts de la Providence & de la misericorde du Seigneur. Si Herodes eût bien examiné quelle étoit l'intention de Dieu, qui lui adressoit les Mages, quelle eût été sa reconnoissance d'une grace si particuliere ? Et si l'impie comprenoit bien quel est le dessein du Maître qui le poursuit au fond de son ame, qui le presse, qui le sollicite, qui l'effraye ; s'il consideroit

mûrement que c'est-là toute sa ressource, & qu'après cela il n'y a plus à esperer; s'il sentoit ces restes de l'affection paternelle d'un Dieu, qui ne peut encore se résoudre à l'abandonner, tout impie qu'il est, mais qui bientôt y sera néanmoins forcé par sa justice, *In miserationibus magnis misertus sum tui*: peut-être confus de tant de bonté, & de la juste horreur de ces jugemens redoutables dont il est menacé, iroit-il se jetter, comme le Prodigue, dans le sein de son pere: *Surgam, & ibo ad patrem.* Ah! Seigneur, j'adore la main qui me punit, pour me faire grace & pour me sauver. Je respecte la parole qui vient me troubler jusqu'au milieu de mes plaisirs; & toute effrayante qu'elle peut être, je la reçois comme une parole de salut. Car elle m'apprend que je ne vous suis pas encore tout-à-fait indifferent, puisque vous ne dédaignez pas de me parler, & de m'appeller après tant d'infidelitez. Elle m'épouvante, Seigneur, mais en même temps elle m'engage; elle m'annonce des juge-

Isai. 54

Luc. c. 15

mens formidables, que je n'avois jamais approfondis, mais en même temps elle m'offre un Médiateur dont j'ignorois le pouvoir, & en qui elle m'inſpire une ferme confiance. Elle me fait concevoir que vous êtes juſtement irrité contre moi, mais en même temps elle me fait conclure que vous n'êtes pas réſolu de me perdre. Car vous ne preſſez point ſi fortement ceux dont la perte eſt arrêtée au tribunal de votre juſtice ; & ſi vous euſſiez voulu me réprouver, il ne falloit, Seigneur, que me laiſſer dans cette affreuſe inſenſibilité où je vivois à votre égard. Puis donc que vous m'accordez encore un fonds d'eſperance, je profiterai de cette derniere étincelle. Je vous chercherai, non pas comme Herodes pour entreprendre de vous détruire, mais avec les Mages pour vous adorer. C'eſt, Chrétiens, l'autre oppoſition que je remarque entre la conduite de ce Roi impie, & celle de ces ſages Princes de la Gentilité. Renouvellez votre attention pour cette ſeconde Partie.

Quand l'homme eſt une fois tombé dans la premiere eſpece d'impieté, qui eſt d'oublier Dieu, il eſt naturel qu'il paſſe enſuite à la ſeconde, qui eſt de ne plus penſer à Dieu que pour le détruire dans ſon eſprit; & la raiſon n'en eſt pas difficile à comprendre. C'eſt, dit ſaint Auguſtin, qu'il ne peut accorder enſemble l'exiſtence de Dieu qu'il commence à connoître & la paſſion qui s'eſt emparée de ſon cœur, & qui le domine depuis long-temps. Or le déſordre de cette conduite paroît viſiblement dans Herodes, qui ne cherche le Meſſie que pour le faire mourir: au lieu que la ſageſſe du fidelle ſe montre toute entiere dans la conduite judicieuſe des Mages, qui vont à Jeſus-Chriſt pour lui rendre le culte légitime qu'ils ſçavent lui être dû. Examinons ces différens procedez, & ſuivons de point en point l'Evangile. SECONDE PARTIE.

Herodes troublé de l'arrivée des Mages & voulant diſſimuler le trouble où il eſt, les interroge ſecrette-

Matth. 2. 2. ment : *Tunc Herodes clàm vocatis Magis, diligenter didicit ab eis tempus ſtellæ quæ apparuit eis.* Voilà ce que fait l'impie. Pourſuivi ſans relâche & continuellement agité des inquiétudes & des allarmes que lui cauſent les véritez de la Religion ; s'il demande à être inſtruit, il veut que ce ne ſoit qu'en ſecret, parce qu'il craint que les gens de ſon caractere ne l'accuſent de foibleſſe, & ne le frappent de leur mépris : au lieu que le fidelle marche la tête levée, s'explique ſans déguiſement, fait comme les Mages une profeſſion ouverte de chercher ſon Dieu, & par tout où il le trouve, s'acquitte envers lui de ſes devoirs. *Ubi eſt qui natus eſt Rex Judæorum ?* Conduite de l'impie la plus oppoſée à la droite raiſon. Car eſt-il un plus étrange renverſement d'eſprit, que de rougir de la verité & du deſir de l'apprendre ? Eſt-il rien de plus injuſte que d'avoir plus d'égard aux vains jugemens de ces amis, hommes corrompus, dont le ſuffrage par le ſoin qu'ils ont pris de ſe décrier, n'a nul

Ibid.

poids ni nulle autorité dans le monde, qu'au jugement des ſages, & de ceux-là mêmes qui ſans ſe diſtinguer autrement par leur pieté, ne laiſſent pas d'être convaincus qu'en matiere de Religion il n'y a point de conſiderations humaines à écouter, ni de ménagemens à prendre. Eſt-il une foibleſſe pareille à celle de ces prétendus eſprits forts, qui ſçavent ſi bien ſe mettre au-deſſus de tous les diſcours & de toutes les idées du monde, quand il eſt queſtion de ſoutenir leur libertinage; qui font tant les philoſophes ſur les vices qu'on leur reproche, & ſe glorifient de ne point changer ſelon le caprice d'autrui; mais qui néanmoins lorſqu'ils viennent à être éclairez interieurement de la grace & qu'ils en reſſentent quelques impreſſions, étouffent dans eux-mêmes ces ſaints mouvemens, ſans les produire au dehors, & n'ont pas le courage de réſiſter aux railleries d'un petit nombre de mondains & à leur cenſure?

Mais allons plus loin, & ſuppoſons enfin que l'impie agiſſe publi-

quement ; que par certaines vûës soit d'intérêt, soit de bienséance, il ne se cache point dans les instructions qu'il reçoit, ou qu'il veut, ce semble, recevoir : comment en cela même se comporte-t-il ? Est-ce avec cette droiture de cœur, à qui seule Dieu communique ses lumieres ? Il n'est pas difficile de découvrir au travers des plus beaux dehors, toute sa dissimulation, & d'entrevoir l'intention secrette où il est de combattre la verité, après l'avoir examinée, & de se faire expliquer les mysteres de la Religion pour les renverser ensuite avec plus d'art & plus de methode. Car qui peut, dit le Sage, corriger un homme qui méprise Dieu, & que
Ecclef. c. 7. Dieu méprise ? *Considera quod nemo possit corrigere quem ille despexerit.* Voilà ce que nous voyons dans Herodes. Il convoque une assemblée des Docteurs de la loi, & que prétend-il ? C'est en apparence pour satisfaire au desir des Mages, qui n'ont quitté leurs Estats que pour venir adorer Jesus-Christ en Judée, & qui sont en peine de sçavoir où ils le trouve-

ront : *Vidimus ſtellam ejus in Oriente, & venimus cum muneribus adorare eum.* Matth. c. 2. C'eſt en apparence dans la vûe d'aller lui-même lui rendre ſes devoirs, & lui offrir ſon encens, après qu'on l'aura informé du lieu de ſa naiſſance : *Ut & ego veniens adorem eum.* Ibid. Mais réellement dans le fond, que ſe propoſe-t-il, & quel eſt le véritable motif de ce Prince artificieux & perfide ? C'eſt de ſe défaire de cet Enfant nouvellement né, & qui par les hautes merveilles qu'on lui en fait entendre, lui a donné de l'ombrage ; c'eſt de lui ôter la vie dès le berceau, & de ne lui laiſſer pas le temps de croître & de ſe fortifier ; c'eſt de prendre des meſures d'autant plus juſtes pour s'en délivrer & ne le pas manquer, qu'il aura des connoiſſances plus certaines de ſa demeure, & qu'il aura mieux appris où il eſt & où il le peut rencontrer. Jugeons de tout cela par l'effet, qui doit être enfin la conſommation du crime d'Herodes ; & d'autre part admirons dans l'adoration des Mages la ſageſſe de l'homme fidelle.

Je dis donc qu'elle se fait voir évidemment, cette sagesse divine, dans les saints Rois dont nous honorons la mémoire, & que rien n'est plus conforme à la raison que le parti qu'ils prennent dans une pareille conjoncture. Car quoi qu'il soit vrai, que la foi qui nous justifie devant Dieu, ne peut être l'ouvrage de la raison humaine, & qu'elle tire son origine d'un principe plus noble & plus relevé; quoi que cette foi même soit au-dessus de la raison, & qu'elle l'oblige de se soumettre à Dieu : cependant la soumission qu'elle exige de nous, est toujours une soumission raisonnable, *Rationabile*
Rom. *obsequium*; & en même temps qu'el-
c. 12. le défend d'examiner les mysteres que Dieu nous révele, non seulement elle nous permet, mais elle nous ordonne d'examiner si c'est Dieu qui parle. Pour nous en convaincre, elle nous fournit les preuves les plus sensibles & les témoignages les plus incontestables : de sorte qu'il ne peut plus nous rester là-dessus nul doute prudent.

Or de cette évidence morale, que s'ensuit-il ? qu'il n'est donc rien de plus juste, que de rendre à la parole de Dieu l'aveugle obéïssance qu'il demande de sa créature, & de suivre en cela l'inspiration de la grace, qui éleve notre esprit jusques aux plus hautes connoissances & aux plus sublimes veritez. Sur quoi nous ne pouvons assez benir ni assez exalter la sage disposition de la Providence, qui sçait par là tout à la fois & contenter la raison de l'homme & la soumettre ; qui par un moyen si excellent & un remede si souverain, a trouvé le secret de fixer notre esprit naturellement inquiet & curieux à l'oracle de sa parole, & de guérir notre orgüeil & notre inconstance.

Voilà ce que j'observe dans les Mages : car il ne faut pas se persuader que des hommes si éclairez ayent entrepris légerement un si long voyage, pour venir dans une terre étrangere adorer un enfant, pauvre & dépouillé de toute grandeur humaine. Bien que ç'ait été là l'ouvrage de la grace & un de ses plus beaux

miracles, ainſi que le remarquent les Peres; bien qu'une lumiere intérieure ait fait dans eux à l'égard des yeux de l'ame, ce que l'étoile faiſoit à l'égard des yeux du corps; ils agiſſoient du reſte par de puiſſantes raiſons & par les motifs les plus capables de les déterminer. Ils avoient la prophetie de Balaam où étoit prédite la naiſſance d'un Prince adoré de tout l'Univers, lorſqu'une nouvelle étoile auroit paru. Ils avoient, dit ſaint Jérôme, une Tradition conſtante; qui dans l'avenir leur marquoit & le même Roi des Juifs & la même étoile qui le devoit annoncer. Ils la voyoient, cette étoile, tout recemment formée dans le ciel. Elle les précedoit. & dans ſon cours elle leur traçoit le chemin qu'ils avoient à tenir, juſqu'à ce qu'elle les eût conduits à l'étable de Bethléem. C'eſt-là qu'elle s'arrête, & ce n'eſt pas ſans myſtere pour nous. Car il y a un terme où la raiſon doit ſe borner elle-même & s'arrêter: *Donec ſtaret ſuprà ubi erat puer.* Ils entrent, & qu'apperçoivent-ils? Ah!

Matth. c. 2.

voici, Chrétiens, où la foi devient plus néceſſaire. La raiſon aidée de la grace, a diſpoſé leurs eſprits, elle a préparé leurs cœurs : mais c'eſt déſormais à la foi d'agir, & d'agir ſeule. C'eſt à cette foi toute-puiſſante de déployer ici toute la vertu, de confondre toutes les vûës naturelles, de les démentir & d'en triompher. Ils entrent, dis-je, & quel ſpectacle pour eux ! une creche, un enfant couché ſur la paille, enveloppé dans de miſerables langes, & dépourvû de toutes choſes. Eſt-ce donc là qu'eſt renfermée la majeſté du Très-Haut ? Eſt-ce-là ce Roi qui leur a coûté tant de fatigues & qui les a appellez de ſi loin ? Oui, c'eſt lui-même, & quoi qu'en diſent les ſens, leur foi ne leur permet pas d'en douter : comment cela ? parce qu'au lieu de ſe ſervir de la baſſeſſe apparente de ce myſtere, pour éluder la force des motifs qu'ils ont de croire ; ils ſe ſervent des motifs qu'ils ont de croire & de la force de la grace qui opere en eux, pour corriger la foibleſſe de leurs ſens & pour en ré-

primer toutes les révoltes. Image du fidelle, qui plein de respect pour la parole de Dieu dès qu'elle lui est une fois & suffisamment notifiée, ne demande plus rien & n'a plus d'autre sentiment que celui d'une soumission religieuse : aussi ferme dans sa créance & aussi constant, que s'il voyoit de ses yeux ; tandis que l'impie persuadé de la verité d'un Dieu par la multitude & l'évidence des témoignages les plus convaincans, voudroit effacer de son esprit cette persuasion qui l'incommode, & anéantir dans son cœur ce Dieu même qu'il est néanmoins obligé de reconnoître. Dernier degré du libertinage, & comble de l'impieté.

Ainsi Herodes forme-t-il contre Jesus-Christ le plus détestable dessein. L'étoile a paru, les Mages l'ont suivie, l'oracle des Prophetes se trouve conforme à l'évenement, il y a sans contredit quelque chose de divin dans ce mystère. Herodes n'a plus lieu de douter, & le doute n'est pas aussi le parti qu'il prend; mais il faut abbattre ce nouvel ennemi qui com-

mence à paroître ; il faut le prévenir, & en l'exterminant s'affermir sur le trône, & se mettre à couvert de toute crainte. De-là quelle entreprise, & en fut-il jamais une plus mal conçûë ? Car si Dieu préside à la naissance & à l'éducation de cet Enfant, comme il le marque assez par de si hautes merveilles ; si cet Enfant fait déja des prodiges dès le berceau, que pourront contre lui tous les efforts des hommes, & quel moyen de perdre celui pour qui tout le Ciel s'intéresse ? solides réflexions : mais on ne raisonne point avec la passion. Herodes a conjuré la ruine de cet Enfant-Dieu ; il croit se devoir à lui-même ce sacrifice ; & pour ne laisser pas échapper sa victime, il n'y a point d'artifice ni de lâcheté qu'il ne mette en œuvre. *Ite & interrogate diligenter de puero ; ut & ego veniens adorem eum :* Allez, dit-il : je suis convaincu comme vous, qu'il est né, ce nouveau Prince : mais informez-vous exactement du lieu de sa naissance, pourquoi ? afin que je l'aille adorer moi-même : c'est-à-dire, afin *Ibid.*

que je puisse plus sûrement le surprendre, & lui porter le coup mortel ; c'est-à-dire, afin que je m'en délivre plus aisément, & que je le fasse périr : c'est-à-dire, afin que je lui arrache la vie, & avec la vie la Couronne qu'on lui destine. Est-il rien de plus furieux & de plus abominable que cet attentat ?

Et n'est-ce pas-là une peinture sensible de ce que fait tous les jours l'impie ? Il s'étoit flatté qu'en approfondissant les principes de la foi, il en découvriroit l'erreur & la fausseté. Dans cette esperance il a consulté les Docteurs de la loi ; il a proposé ses doutes, dont il croyoit la résolution impossible. Mais il commence à se détromper de ses fausses idées. Il sent avec étonnement la force des preuves qu'on lui apporte en faveur de la Religion. Il ne peut rejetter prudemment les miracles qui la confirment, & son seul établissement lui tient lieu du plus grand de tous les miracles : la sainteté de sa morale qu'il n'avoit jamais considerée de si près ; sa propagation par le sang des Mar-

tyrs & par la pureté des Vierges, tout cela mis dans un jour où jamais il ne l'avoit envisagé, lui fait ouvrir les yeux malgré qu'il en ait, & si une volonté corrompuë peut altérer en quelque chose la vertu de ces motifs, la grace qui le presse, leur donne un nouveau poids dont il est interdit & accablé. Il voit que ce Dieu, qu'il vouloit anéantir, ne subsiste pas seulement dans l'opinion des hommes, mais qu'il a un estre trop réel & trop véritable pour lui. Il conçoit d'ailleurs combien il lui importe que ce Dieu ne soit pas, parce qu'il le regarde comme le vengeur de ses crimes. Cette vûë d'un Dieu si terrible l'effraye & le chagrine. Il regrette les démarches qu'il a faites pour le connoître, & soupire après ce paisible repos, où son ignorance affectée le laissoit joüir tranquillement de son plaisir. Que fera-t-il donc ? après avoir disputé quelque temps, quelque temps balancé entre ce Dieu qu'il craint & sa passion qu'il adore, enfin le perfide prononce l'arrêt décisif. Il ne

veut plus de Dieu, & se condamne lui-même à en être éternellement privé : *Dixit insipiens in corde suo ;*
Ps. 13. *non est Deus.* Il traite de terreurs paniques tout ce que son esprit peut là-dessus lui representer, & il n'écoute que son cœur. Or un cœur perverti comme le sien, un cœur sensuel, un cœur voluptueux, un cœur vain & orgueilleux, ne peut s'accommoder d'un Dieu ennemi de ses desirs corrompus, de ses excès & de ses débauches, de sa fausse gloire & de son orgüeil. D'où il conclut & d'où il veut conclure, qu'il n'y en a point : *Non est Deus.*

Il se le dit cent fois à lui-même, quoiqu'il ne puisse encore bien le croire. Il se le redit autant de fois que la grace & la nature se soulevent contre lui ; & pour se mettre en possession de son impieté, il faut qu'il renverse tout ce qu'il a de principes d'honneur & de probité. Les fruits d'une sage & vertueuse éducation, ce caractere ineffaçable dont le Baptême l'a marqué, cet usage des Sacremens dont peut-être il

étoit autrefois ſi touché , mille retours ſecrets des ſentimens qu'il avoit en ce temps-là , ces proteſtations qu'il faiſoit à Dieu d'une éternelle fidelité ; en un mot l'horreur de ſon apoſtaſie & de ſon crime , qu'il ne peut ſe cacher toute entiere : il faut , dis-je , qu'il ſacrifie tout cela. Encore n'eſt-ce pas aſſez : mais parce que la raiſon ne conſent qu'avec peine à ſe détromper , & qu'elle y répugne , il faut que la raiſon ſoit elle-même ſacrifiée. Il faut qu'elle éteigne toutes ſes lumieres , qu'elle employe toutes ſes vûës à ſoutenir le libertinage, qu'elle s'exerce ſans ceſſe & qu'elle ſe fortifie à défendre l'impieté , & qu'enfin par l'abus le plus ſacrilege , cette même raiſon qui devoit conduire l'homme à la connoiſſance de Dieu , ſoit l'inſtrument dont l'homme ſe ſerve pour abolir , autant qu'il lui eſt poſſible , toute idée de ce ſouverain Eſtre. D'où ſuit peu à peu & comme par degrez , cette mortelle & fatale inſenſibilité , qui met le dernier ſceau à la reprobation de l'impie. Or je demande ſi ce n'eſt

pas la non seulement vouloir se perdre soi-même, mais le vouloir avec fureur & par le plus affreux désespoir ?

Ah ! Seigneur, s'écrioit le Prophete David à la vûë de ces chûtes redoutables, ne permettez pas que l'esprit d'orgüeil & de revolte s'empare jamais de moi : *Non veniat mihi pes superbiæ.* Et puisque dans les décrets éternels de votre sagesse & de votre bonté infinie vous m'avez discerné de cette masse de perdition où vous avez laissé tant de nations infidelles ; puisque vous m'avez honoré de la connoissance de votre Estre suprême & de vos adorables perfections, daignez encore, Seigneur, conserver en moi l'ouvrage de votre misericorde. Que toujours agissant par la douceur & l'efficace de sa grace, elle me maintienne, cette divine misericorde, dans une humble docilité de cœur, & qu'elle m'affermisse contre les exemples scandaleux de tant de pecheurs & de libertins. *Prætende misericordiam tuam scientibus te, & manus peccatoris non moveat*

Ps. 35.

Ibid.

veat me. Car pour peu qu'on ſe donne de liberté ſur ce qui touche la Religion : dès que la curioſité ou le libertinage nous a fait faire les premieres démarches, où ne va-t-on pas d'un jour à l'autre ? Et quand une fois on eſt deſcendu juſqu'au fond de l'abîme, eſt-il rien qui puiſſe vaincre l'incredulité d'un eſprit opiniâtre, ni arrêter la licence des mœurs & la violence des paſſions ? *Impius cùm in profundum venerit, contemnit.* *Proverb. c. 18.*

Que l'impie n'eſpere pas pour cela goûter la paix & la tranquillité qu'il s'étoit promiſe, & qu'il apprenne aujourd'hui qu'après que l'eſprit de Dieu s'eſt irrité de nous, & qu'il nous a abandonné à nous-mêmes, il ne veut point d'autre executeur de ſes vengeances, que la paſſion que nous prenons pour guide. Herodes en eſt un exemple bien éclatant. Car Dieu, qui veille ſur la conduite du fidelle, & qui ſçait déconcerter, quand il lui plaît, les deſſeins de l'impie, ayant donné ordre aux Mages par le miniſtere d'un Ange, de

retourner par un autre chemin pour la sûreté de leurs personnes, & pour celle du Messie, de quel transport de colere Herodes est-il tout-à-coup saisi? à quelles extrêmitez en vient-il, à quelles cruautez & à quelles barbaries? Il n'épargne ni le sang de ses sujets, ni sa propre réputation. Il commande cet horrible massacre, où tant d'innocens furent immolez, & qui a rendu son nom digne de l'exécration de tous les siecles. Châtiment dont Dieu menace l'impie par ces terribles paroles du Prophete Ezechiel : *Homo, homo de domo Israël & de proselytis, quicumque advena fuerit, si alienatus fuerit à me.* Quiconque, soit qu'il soit de la tribu d'Israël, ou qu'il tire son origine des nations étrangeres : quiconque, dit le Seigneur, osera s'éloigner de moi, j'arrêterai sur lui mes yeux pleins de couroux & d'indignation, *Ponam faciem meam super hominem illum.* J'employerai ma justice à en prendre toute la vengeance qui m'est dûë, & j'en veux faire un exemple qui fasse trembler la posterité la plus re-

Ezech. c. 14.

Ibid.

BIBLIO... A UNIV... VILLE

culée : *& faciam eum in exemplum & in proverbium.* Je veux que devenu la victime de cette passion à laquelle il m'a sacrifié, il ajoûte à ce désordre le sacrifice de son propre honneur ; que devenu l'abomination de la nature, après en avoir violé les loix les plus saintes, il soit regardé dans les siecles à venir, comme un monstre; que quand mon peuple voudra faire comprendre les excès & la fin malheureuse où nous conduit l'impieté, l'inhumanité d'Herodes passe en proverbe ; que son nom ne soit jamais prononcé sans horreur, & que ce Prince, qui pensoit immortaliser sa mémoire en conservant sa couronne par les voyes les plus criminelles, attache à ce nom même qu'il prétendoit relever & rendre célebre, une infamie éternelle que la durée des temps ne puisse effacer : *Et faciam eum in exemplum & in proverbium.* Je veux que ce libertin qui s'est tourné contre moi, pour avancer sa fortune, se perde lui-même ; que dans le cours de son iniquité, il se laisse emporter au-delà *Ibid.*

dès bornes qu'il s'étoit prescrites; & que ses chûtes honteuses découvrent malgré lui le libertinage qu'il récéloit au fond de son cœur; que par tout où il osera se produire pour se procurer de l'emploi, sa conduite passée le fasse connoître pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour un homme sans regle, sans équité, sans foi; que les impies mêmes s'en défient comme d'un homme suspect, & incapable d'aucun commerce & d'aucune societé : *Et disperdam eum de medio populi mei, & scietis quia ego Dominus.* Je veux par-là qu'on voye dès ce monde, que je suis le Seigneur à qui seul toute gloire appartient, & dont l'homme ne doit pas moins attendre son sort pour cette vie que pour l'autre. Il me trouvera par-tout dans les obstacles que je formerai à ses entreprises, & il se verra quelquefois porter des coups si peu attendus, qu'il s'appercevra bien qu'il y a un maître qui veille à tout cela, & qui conduit la main dont il est frappé : *Et scietis quia ego Dominus.* Enfin le juste lui-même l'ap-

Ibid.

prendra, ce juste qui surpris de ma lenteur à punir le crime, avoit peine à ne se pas laisser séduire par la prosperité de l'impie. Ainsi l'impie après avoir tant abusé de ma bonté & de cette patience infatigable qui l'invitoit à la penitence, sentira tout à coup fondre sur lui le poids de ma colere : tandis que le juste éprouvera les effets d'une providence toute spéciale ; & que je ferai plûtôt un miracle que de lui manquer dans le besoin : *Et scietis quia ego Dominus.*

Après une telle conduite de Dieu sur le fidelle & sur l'impie, que me reste-t-il, mes chers Auditeurs, sinon de vous adresser les mêmes paroles dont saint Cyprien animoit autrefois ces genereux Confesseurs qui souffroient pour la Religion. *Oro vos*, leur écrivoit ce grand Evêque sensiblement touché de la foiblesse de quelques uns, & de leur chute, *Oro vos ut lacrimas matris Ecclesiæ quæ plangit ruinas & funera plurimorum, vestrâ lætitiâ abstergatis.* Ah! je vous conjure, précieux restes du Cypr.

troupeau de Jesus-Christ, de consoler par votre fidelité l'Eglise désolée, qui pleure la perte de plusieurs de ses enfans. Vous qu'elle a élevez si soigneusement dans son sein; vous qu'elle a nourris de ses Sacremens, qu'elle soutient encore par la force & l'efficace de ses prieres; si dans le monde vous rencontrez de ces apostats & de ces rebelles qui s'en sont séparez, gardez-vous de leurs discours empoisonnez & de leurs exemples contagieux. Peut-être le feu d'une passion dereglée vous portera en certains temps à enfraindre ses loix les plus saintes; mais au moins que la fureur de la débauche ne vous porte jamais jusqu'à vous attaquer au souverain Législateur. Eh! Seigneur, n'est-ce pas un assez grand mal que l'homme s'éloigne de vous par le peché, & qu'il s'égare dans les voyes corrompuës du siecle? Faut-il encore qu'il se ferme tous les passages au retour, en se détachant de la foi; & craignons-nous d'avoir trop d'égard pour votre

adorable Majeſté, à moins qu'après l'avoir ſi inſolemment outragée par des déſordres qui vont juſqu'au débordement, & qui font honte à la nature, nous ne tâchions d'en effacer de notre eſprit, non ſeulement tout ſouvenir, mais toute créance, & que nous ne nous efforcions de réduire en quelque ſorte au néant par notre infidelité celui qui nous en a tirez par ſa puiſſance infinie?

C'eſt l'Egliſe, mes Freres, qui vous exhorte à la conſerver cette foi qu'elle vous donna au Baptême. Tant que vous ne l'abandonnerez pas, cette Mere charitable & ſi tendre ſera toujours en diſpoſition de vous aider & de vous ſervir. La ſeule infidelité la met hors d'état de ſatisfaire le zéle qu'elle a pour vous. A cela près, vous éprouverez toujours de ſa part, en ſortant de ce monde, la même affection & les mêmes ſoins qu'elle vous a marquez, lorſque vous y êtes entrez. Ce que la fragilité vous aura fait commettre de pechez dans les états diffé-

rens de la vie, ne l'empêchera pas de ſupplier le Créateur, à votre derniere heure, qu'il jette les yeux ſur vous, & de lui repreſenter qu'ayant l'honneur d'être encore un des membres du corps myſtique de Jeſus-Chriſt, elle a droit de demander pour vous ce qu'elle ne peut demander pour des infidelles : *Agnoſce creaturam tuam, non à diis alienis creatam, ſed à te ſolo Deo vivo & vero.*
Commend anim.
Car quoique ce Chrétien, ajoûtera-t-elle, quoique ce mourant ait ſouvent peché contre vous, Seigneur, *Licet enim peccaverit*; quoi qu'il ait oublié les bienfaits dont vous l'aviez comblé, les inſtructions que je lui avois données, & le ſerment qu'il vous avoit fait dans ſon Baptême de renoncer aux vanitez du monde & de vous ſervir en vérité d'eſprit : avec tout cela, Seigneur, & malgré tout cela, il s'eſt toujours maintenu dans la foi qu'il avoit reçûë. On ne l'a jamais vû renoncer au Pere qui l'a créé, au Fils qui l'a racheté, au Saint-Eſprit qui l'a
Ibid.

ſanctifié ; mais il s'eſt maintenu inébranlablement dans la créance de cet ineffable myſtere : *Tamen Patrem & Filium & ſpiritum ſanctum non negavit, ſed credidit.* Il a plus fait encore, & juſques dans le fort de ſes déſordres, il a eu aſſez de zele pour s'oppoſer là-deſſus aux impies, & en donnant ſon cœur aux créatures il vous a du moins rendu les hommages de l'eſprit : *Et zelum Dei in ſe habuit, & Deum, qui fecit omnia, fideliter adoravit.* Puis donc, Seigneur, qu'il vous reconnoît encore pour pere, daignez le reconnoître pour votre fils. Il eſt vrai que je prie pour lui un Dieu qu'il a offenſé, mais un Dieu qu'il a néanmoins adoré comme Dieu, & qu'il n'a jamais méconnu, comme ces enfans dénaturez, qui oſent combattre ſon culte & qui voudroient attenter juſques à ſon Eſtre divin. Ainſi parlera l'Egliſe pour un pécheur, qui n'a point perdu la foi. Gardons-la, Chrétiens, gardons ce précieux treſor. Que la paſſion ne nous ôte point notre Dieu : mais

Ibid.

Ibid.

que la foi en Dieu nous rende maîtres de toutes passions. Par-là nous éviterons le malheur d'Herodes, & nous joüirons dans le Ciel du bonheur des Mages, que je vous souhaite, au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Esprit.





SERMON
POUR LA FESTE DE LA PURIFICATION DE LA VIERGE.

Postquàm impleti sunt dies purgationis ejus, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini.

Lorsque le temps de la purification de Marie fut accompli, ils porterent l'Enfant à Jerusalem pour le presenter au Seigneur, selon ce qui est écrit dans la loi du Seigneur. En saint Luc chap. 2.

QU'ESTOIT-IL écrit dans la loi, & qu'ordonnoit ce grand commandement qu'observe aujourd'hui Marie avec un esprit si religieux & une fidelité si parfaite ? L'Evangeliste a pris soin lui-même de nous

en instruire dans les paroles qui suivent, & qu'il rapporte du treiziéme chapitre de l'Exode ; sçavoir, que tout enfant mâle qui naîtroit le premier, seroit presenté & consacré au Seigneur : *Quia omne masculinum adaperiens vulvam, sanctum Domino vocabitur.* Loi de reconnoissance, où la mere, devant l'Autel du Dieu vivant, venoit rendre un témoignage public & solemnel de ce qu'elle devoit à ce suprême Auteur de toutes choses, & lui faire hommage du don qu'elle en avoit reçû. Loi fondée sur toute l'équité & toute la raison, puisqu'il n'est rien de plus raisonnable en effet, ni de plus conforme à la justice, que d'honorer le bienfacteur de ses propres bienfaits, & de lui en marquer, autant que le permet notre foiblesse, toute la gratitude qu'il en peut attendre.

Luc. c. 2.

De-là, Chrétiens, l'occasion me paroît bien naturelle de vous entretenir d'une des vertus les plus importantes dans toutes les conditions de la vie, mais peut-être la moins connuë jusques dans le Christianis-

me, qui eſt la reconnoiſſance envers Dieu. D'homme à homme nous nous piquons de reconnoiſſance. Si ce n'eſt pas du cœur qu'elle part, du moins au-dehors nous en tenons le langage, nous en gardons les apparences : mais par rapport à Dieu & à toutes les graces qu'il fait ſans ceſſe couler ſur nous, nous vivons dans l'oubli le plus profond, & ne donnons preſque jamais le moindre ſigne de quelque retour vers lui & vers cette ſouveraine providence à qui nous ſommes redevables par tant d'endroits. Déſordre, mes chers Auditeurs, que je viens ici vous repreſenter, & que je voudrois corriger par l'exemple de la Mere de Dieu dans le grand myſtere que nous célébrons. Or pour vous propoſer d'abord mon deſſein, je m'attache à la penſée du Docteur Angelique ſaint Thomas, & je fais conſiſter la reconnoiſſance chrétienne en ces deux points, connoître & reconnoître. Connoître que tout vient de Dieu, reconnoître en rapportant tout à Dieu. Prenez garde, s'il vous plaît. Connoître que tout

vient de Dieu, & par-là l'honorer comme premier principe, c'eſt le premier devoir & le ſujet de la premiere Partie. Reconnoître en rapportant tout à Dieu, & par-là l'honorer comme derniere fin, c'eſt le ſecond devoir & le ſujet de la ſeconde Partie. Nous allons voir l'un & l'autre admirablement exprimé dans la conduite de l'incomparable Vierge dont nous ſolemniſons la fête ; & afin de profiter des leçons qu'elle va nous faire, adreſſons-nous à elle-même & implorons ſon ſecours en lui diſant : *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

De tous les devoirs de l'homme comblé des dons du Seigneur, l'un des plus eſſentiels, eſt de ſçavoir au moins de quel principe ſont partis les biens dont il joüit & de quelle main il les a reçûs. Voilà pourquoi le Dieu d'Iſraël, toutes les fois qu'il favoriſoit ſon peuple de quelque grace, vouloit que ſes prophetes & ſes Prêtres en fiſſent connoître l'Auteur ; & c'étoit auſſi le ſujet le plus ordinaire de leurs avertiſſemens &

de leurs instructions. Tout ceci est l'ouvrage du Seigneur : *A Domino factum est istud.* C'est le Seigneur, le Dieu des armées, qu a combattu pour nous : il a signalé son bras, ce bras tout puissant, en prenant notre défense & en operant tant de merveilles ; *Dominus quasi vir pugnator : Dextera tua, Domine, magnificata est in fortitudine.* Vous êtes notre Pere ; Seigneur : tout ce que nous sommes, nous le sommes par vous ; & tout ce que nous avons, nous le tenons de vous : *Et nunc, Domine, Pater noster es tu.* Ainsi de mille autres témoignages dont les saints livres sont remplis, & où nous voyons avec quel zéle l'on retraçoit sans cesse dans les esprits l'idée des bienfaits de Dieu, & l'on s'efforçoit d'en imprimer profondément le souvenir dans tous les cœurs.

Ps. 117.

Exod. c. 15.

Isai. c. 64.

Mais ce n'est point encore assez ; remarque l'Ange de l'Ecole saint Thomas : car cette connoissance interieure & secrette doit se produire au dehors ; c'est-à dire qu'elle doit être accompagnée ou suivie d'un aveu pu-

blic, qui soit un hommage à Dieu de ses bienfaits & qui l'en déclare la source primitive & le dispensateur. De-là cette loi si célebre parmi les Juifs, & qui fait le sujet de la solemnité de ce jour. Dieu les avoit tirez de la dure servitude où depuis longtemps ils gémissoient ; il avoit en leur faveur, exterminé tous les premiers nez de l'Egypte ; il les avoit nourris dans le desert ; il leur avoit ouvert le passage à travers les flots de la mer & y avoit abîmé Pharaon & toute son armée ; de cette sorte il les avoit conduits jusques dans la terre de promission. Que de miracles ! Mais parce que tout s'efface par le temps, & qu'il ne falloit pas que jamais il y eût un Israëlite qui pût oublier un évenement si prodigieux, voici l'ordre que je t'intime, dit le Seigneur à Moyse, & que tu intimeras en mon nom à tout ce peuple sur qui je t'ai établi, pour en être le legislateur & le conducteur : c'est que chaque premier né dans Israël me sera presenté, qu'il sera porté devant mon Autel, qu'il sera mis dans les

mains de mon miniſtre, & que ſi la mere veut le reprendre, elle le rachetera. *Locutus eſt Dominus ad Moyſem, ſanctifica mihi omne primogenitum in filiis Iſraël.* Exod. c. 13. Tout cela pourquoi? afin que nul n'ignore de qui il releve en toutes choſes & à qui il eſt redevable de toutes choſes, puiſque toutes choſes ſont à moi & que toutes viennent de moi, *Mea enim ſunt omnia*; Ibid. afin que de génération en génération, cette ſainte cérémonie donne lieu aux peres d'inſtruire leurs enfans, & de leur apprendre par quels effets de la vertu d'en-haut & quels coups éclatans ils ont été affranchis de l'eſclavage: *Narrabiſque filio tuo in die illo, dicens: Hoc eſt quod fecit mihi Dominus, quandò egreſſus ſum de Ægypto*; Ibid. afin que ce ſoit-là comme un mémorial perpetuel, comme un ſigne viſible & un monument des miſericordes divines, qui ſe ſont répanduës ſur toute la nation avec une telle abondance & dont elle fut ſi liberalement prévenuë: *Et erit quaſi ſignum in manu tua & quaſi monumentum ante oculos tuos.* Ibid. Dieu donc

ne se contentoit pas d'une simple vûë de ses graces, qui demeurât cachée dans l'ame; mais il en demandoit encore une confession & un témoignage sensible; *Respondebis : in manu forti eduxit nos Dominus de terra Ægypti, de domo servitutis.* ibid.

Or c'est dans l'une & dans l'autre disposition que Marie paroît aujourd'hui devant le Seigneur. Eclairée des plus vives lumieres de l'Esprit céleste dont elle est devenuë l'Epouse; Mere d'un Dieu qu'elle a conçû dans son sein virginal & qu'elle porte actuellement au Temple; élevée par la superiorité de son rang au degré le plus sublime où puisse parvenir une pure créature, & benie entre toutes les femmes, elle sçait de quelle dignité elle est honorée, & rien, j'ose le dire, ne luï échappe de toute sa grandeur. Elle l'envisage dans son plus beau lustre, & elle se rend continuellement attentive à en considerer l'éclat : mais à Dieu ne plaise que ce soit pour s'exalter elle-même, ni que la soumission de son cœur, que l'humilité de ses sentimens, que

ſa dépendance parfaite & ſans réſerve en ſouffre le moindre dommage. Diſons mieux , Chrétiens : autant qu'elle voit l'excellence & le prix de l'inſigne prérogative qui la fait monter à un ſi haut point d'élevation , autant elle ſent ſa baſſeſſe & ſon néant, autant en eſt-elle touchée, autant s'en humilie-t-elle. Cette comparaiſon , ou plûtôt cette oppoſition qu'elle a ſans ceſſe devant les yeux , & qui lui repreſente d'une part un ſi grand don , un don infini , & de l'autre ſa miſere & ſon extrême foibleſſe , ne ſert qu'à la confondre & qu'à rabattre toutes les penſées où un ame moins ferme & moins ſolide pourroit s'évanoüir.

Car voici le myſtere, mes chers Auditeurs, & le ſecret merveilleux, pour allier enſemble & pour accorder avec tant de gloire & un mépris ſi profond de ſoi-même , & des abaiſſemens ſi ſinceres & ſi volontaires. Puiſſions-nous le bien comprendre , & nous former ſur ce modelle. C'eſt que Marie,au lieu de ſe laiſſer ébloüir à l'éclat d'une diſtinction qui la releve au deſ-

ſus de toutes les puiſſances de la terre & au-deſſus même des Anges du Ciel, s'applique à la conſiderer de près & ſous deux regards tout differens. Du même coup d'œil elle y démêle deux choſes : ce qui eſt de Dieu & ce qui eſt de ſon propre fonds. Qu'elle ait été choiſie pour donner au monde le deſiré des nations & le Redempteur des hommes; que dans ſes chaſtes entrailles le Verbe increé ſe ſoit fait chair, & qu'il ait pris une nature ſemblable à la nôtre ; que ce Fils adorable qui eſt né d'elle dans la plenitude des temps, ſoit ce même Fils que le Pere, par une génération éternelle, a produit avant tous les temps, & qu'elle ſoit le ſujet où s'eſt accompli ce chef-d'œuvre de la vertu du Très-Haut ; enfin qu'elle joüiſſe de tous les avantages & de tous les privileges attachez à ſa glorieuſe maternité, voilà ce qu'elle n'attribuë qu'à Dieu, parce que tout cela ne lui a pû venir que de Dieu. Mais de n'avoir eu nulle part à ce choix ſi nouveau pour elle & ſi imprevû, dont elle a été gratifiée; de n'y avoir

contribué par nulle qualité, nul mérite personnel; de n'être que la servante du Seigneur, qu'une servante inutile, & même qu'au degré le plus bas entre ceux qui l'adorent & qui le craignent, voilà tout ce qu'elle s'attribuë à elle-même & toute l'idée qu'elle a d'elle-même. Si donc nous lui demandons & si nous voulons qu'elle nous apprenne, par quelle voye elle est parvenuë à une prééminence & à un honneur ou la présomption humaine n'a jamais porté ses prétentions les plus ambitieuses, elle n'aura point d'autre réponse à nous faire que ce qu'elle disoit à Elisabeth & ce qu'elle lui témoignoit avec autant d'ingénuité que de modestie : C'est que le Dieu que je sers, ce Dieu de nos peres, s'est souvenu de moi, & qu'il a jetté sur moi, toute vile que je suis, un regard de misericorde : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.* Regard favorable qui seul dans son estime & selon le jugement qu'elle en fait, l'enrichit de ces tresors de graces, de cette surabondance de dons spirituels &

Luc. c. 1.

ſurnaturels, qui ſans meſure ſont deſcendus ſur elle & lui ont été communiquez. Elle ne penſe point autrement, ni ne cherche point ailleurs l'origine de ſon bonheur : *Quia reſpexit.*

Tel fut toujours, il eſt vrai, le ſentiment de Marie ; mais ajoûtons que jamais ce ſentiment ne fut plus vif, qu'à cette fête ſolemnelle, où elle va rendre à Dieu le devoir d'une gratitude toute religieuſe. Ainſi l'ordonnoit la loi : mais du reſte c'eſt beaucoup moins l'obligation de la loi qui la conduit, que le mouvement & l'inclination de ſon cœur. A l'entrée du Temple quelles images elle ſe retrace ! En quelle contemplation elle s'abîme ! Dans cette ſainte demeure où la divinité réſide, toute la majeſté de ſon Seigneur & de ſon Dieu l'inveſtit, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, & la ſaiſit. Elle le voit des yeux de l'ame, comme premier Eſtre & Auteur de tout bien, partageant ſes dons dans la vaſte étenduë de l'Univers & les diſpenſant avec une eſpece de profuſion. Elle

ſe voit par une conſéquence naturelle, comme ſouverain maître & le dominateur du monde, y exerçant l'empire le plus légitime & tenant le ciel & la terre dans une dépendance entiere. Ces vûës ſi ſublimes & ſi dignes de toute ſon attention, la frappent, la raviſſent, la tranſportent en quelque maniere hors d'elle-même, & au-deſſus d'elle-même. Que dis-je, au-deſſus d'elle-même; & y a-t-il au contraire abaiſſement où elle ne voulût ſe réduire ? De-là cette retenuë, cette gravité, cette crainte reſpectueuſe aux approches de l'Autel : mais de là même auſſi cette piété affectueuſe, cette ardeur, ce zele avec lequel elle avance vers le Prêtre qui l attend, pour recevoir ſon hommage & le tribut qu'elle apporte. Elle n'ignore pas ſes droits; elle ſçait quels titres elle auroit à produire, pour ſe diſpenſer d'une pratique & ſe tenir exempte d'un commandement, où elle ne peut être compriſe, ni en qualité de Vierge, ni en qualité de Mere de Dieu. Mais une ame fidelle ne compte point ſi

exactement, & ne se montre point si ingénieuse à faire valoir ses exemptions & ses dispenses. Il s'agit de donner publiquement à Dieu la gloire qui lui est dûë. Il s'agit de protester à la face de tous les assistans, & de notifier, autant qu'il lui est possible, à tout le peuple, ce qu'elle connoît si bien elle-même. Sans qu'il soit encore besoin de réveler en particulier quel est ce divin Enfant qu'elle vient presenter, il s'agit au moins, suivant l'ordre établi pour le commun des femmes, de témoigner par une déclaration ouverte, la créance où elle est à l'égard de ce premier né : c'est-à-dire qu'il s'agit de professer hautement, que c'est un don du ciel, qu'elle ne le regarde point autrement, & qu'il est moins à elle qu'à Dieu même. En voilà plus qu'il ne faut. Quoique du reste il en puisse coûter à Marie, elle ne balance pas & elle marche. *Tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.*

Grand exemple pour nous, Chrétiens Auditeurs : exemple qui nous

découvre l'une des véritez la plus ſenſible, mais que nous oublions le plus aiſément. Tâchons au moins de la concevoir ici dans toute ſa force. Tâchons d'en pénétrer tout le fonds & toutes les ſuites. C'eſt ce que nous n'avons point aſſez connu juſqu'à preſent, & de quoi nous ne pouvons trop nous inſtruire, ſi nous voulons réparer tant d'ingratitudes paſſées, & ne pas refuſer toujours à Dieu la juſte reconnoiſſance que nous lui devons.

Car entre les perfections innombrables de cet Eſtre ſuprême, &, pour ainſi parler, de cet Eſtre des eſtres, la Religion ne nous marque point de caractere qui lui ſoit plus propre & plus inſéparablement attaché, que celui de premier principe, de principe univerſel. Tellement, ſelon l'Apôtre, que tout eſt de lui, que tout eſt par lui, que tout eſt de lui : *Ex quo omnia, per quem omnia.* Tout, dis-je, & dans l'ordre de la nature, & dans l'ordre de la grace : obſervez ces deux paroles. Je dis tout dans l'ordre de la nature ; & n'eſt-ce pas ce que tou-

1. Cor. c. 8.

ce la nature nous crie elle-même? Les cieux nous l'annoncent; les étoiles du firmament le publient; l'air, la terre, les eaux, toutes les parties de ce monde visible, tous les élemens qui le composent, n'ont là-dessus qu'un même langage. Langage müet, mais si intelligible, tout müet qu'il est, qu'une étincelle de raison suffit pour l'entendre. Langage dont saint Augustin dans ses entretiens interieurs & dans la ferveur de ses méditations, étoit si vivement touché. Il cherchoit Dieu par tout; il s'adressoit, pour le trouver, à tous les estres qui l'environnoient ou qu'il appercevoit devant ses yeux; il les interrogeoit tour à tour & leur demandoit: Estes-vous mon Dieu? Mais sur l'heure ils lui repliquoient: Non, nous ne sommes point votre Dieu. Cependant, poursuit ce Pere, je ne m'en tenois pas-là; mais j'insistois, & j'ajoûtois: Puisque vous n'êtes point mon Dieu, ou puisque mon Dieu n'est point précisément ce que vous êtes, apprenez-moi donc quel il est & quelle idée je dois m'en

former. *Et dixi omnibus his : Dixistis mihi quod vos non estis Deus meus ; at dicite aliquid mihi de illo.* Je le disois, conclut le saint Docteur ; & tout à coup il me sembloit qu'un cri général retentissoit aux oreilles de mon cœur, & que de toutes parts une voix s'élevoit pour me répondre : c'est lui qui nous a fait : voilà par où & à quoi vous pouvez mieux le connoître. *Et clamaverunt omnes voce grandi, ipse fecit nos.*

Augustin.

Idem.

Mais encore, s'il faut aller plus avant, & s'il nous est permis d'enchérir sur saint Augustin, ces ouvrages du Seigneur, pourquoi le Seigneur les a t-il faits & pour qui, si ce n'est pour l'homme & non point pour eux-mêmes : de sorte que tout ce que nous en retirons d'utilitez, de commoditez, de secours, ce sont autant de bienfaits de sa main liberale & de sa providence paternelle ? Enfin cet homme lui-même, cette créature intelligente, & par conséquent la plus noble qui sous le Ciel ait été formée, quel autre que le Créateur de l'Univers l'a tiré du

néant, l'a animé de son souffle, lui a donné la vie, l'a pourvû de toutes les facultez & de l'ame & du corps, le conserve par une assistance continuelle & le soutient par sa toute-puissance ? Car le saint homme Job le témoignoit ainsi à Dieu : c'est par vous, Seigneur, que je subsiste, & ce n'est que par vous. Je n'étois rien, ou je n'étois que poussiere ; mais de même que l'ouvrier manie l'argile & la tourne comme il lui plaît, vous m'avez fait tel que je suis & selon tout ce que je suis. Vous vous en souviendrez, mon Dieu, & je ne dois jamais l'oublier moi-même. *Manus tuæ fecerunt me, & plasmaverunt me totum* Job.c.10. *in circuitu : Memento, quæso, quod sicut lutum feceris me.*

Je dis plus : non seulement auteur de tout dans l'ordre de la nature, mais de tout dans l'ordre de la grace. Et n'est-ce pas en ce sens, que pour obtenir la vraye sagesse qui est la science du salut & la sainteté chrétienne, saint Jacques nous avertit de la demander à Dieu, qui seul en est le dispensateur, & la commu-

nique avec abondance ? En ce ſens que l'Apôtre des Nations comprenant les dons de la grace ſous le terme des dons parfaits, nous enſeigne qu'ils viennent tous d'enhaut & qu'ils deſcendent du Pere des lumieres, qui les diſtribuë gratuitement & les partage ſelon ſon bon plaiſir ? En ce ſens que le même Docteur des Gentils voulant rabattre notre préſomption & nous repreſenter notre inſuffiſance, nous déclare que de nous-mêmes & ſans l'inſpiration divine nous ne ſommes pas même capables de concevoir une bonne penſée, tant il s'en faut que nous puiſſions l'executer & l'accomplir ? En ce ſens que le Sauveur des hommes diſoit à ſes diſciples : vous ne pouvez rien ſans moi, & perſonne, quel qu'il ſoit, ne vient à moi, ſi mon Pere ne le prévient & ne l'appelle ? En ce ſens qu'il nous eſt ſi ſouvent marqué & ſi formellement annoncé dans toutes les Ecritures, que c'eſt Dieu qui éclaire nos eſprits, Dieu qui touche nos cœurs, Dieu qui dirige nos pas, Dieu qui ſanctifie nos

œuvres, Dieu qui convertit le pécheur & qui perfectionne le juste. D'où il s'ensuit qu'il n'y a dans nous de sainteté, qu'autant qu'il la tire de son fonds pour nous en faire part, & selon le langage du Prophete, qu'il est le Dieu de toutes les vertus : *Domine, Deus virtutum.*

Ps. 58.

Ah! Chrétiens, ce ne sont-là que des idées générales, & comment pourrois-je vous tracer autrement une vérité dont le détail seroit infini ? Mais dans ces idées générales ; que de bienfaits particuliers se trouvent renfermez ! Tel est né avec le temperament le plus heureux & la meilleure constitution : il ne se ressent d'aucune des incommoditez de la vie ; & malgré les fatigues du travail, il joüit d'une santé inaltérable ; par où ? par le don de Dieu. Tel dans le cours d'une prosperité florissante voit tout réüssir selon ses desirs : ses revenus augmentent, il s'enrichit, il s'avance, il établit sa famille, il fait une grande fortune ; par où ? par le don de Dieu. Tel dans sa profession se distingue ; son habileté, ses ta-

lents lui ont acquis une eſtime univerſelle ; petits & grands , chacun lui applaudit , chacun le comble d'éloges : tout cela par où ? par le don de Dieu. Tel dans le métier des armes a couru mille hazards , a ſoutenu mille attaques , a vû mille fois la mort à ſes côtez, & toujours néanmoins s'eſt ſauvé de ſes traits & lui a échappé , par où ? par le don de Dieu.

Ne nous bornons point à ces graces temporelles , mais diſons plus encore. Tel dans l'âge le plus critique & dans le feu d'une premiere jeuneſſe , expoſé à la corruption du monde , a toutefois eu le bonheur d'y garder ſon innocence & d'y conſerver une parfaite integrité de mœurs : pourquoi ? parce que dès le ſein de ſa mere Dieu lui a donné , comme à Salomon , une ame portée au bien , *Sortitus ſum animam bonam* ; *Sap. c. 8.* parce que dès la plus tendre enfance Dieu lui a procuré une éducation chrétienne , dont les impreſſions ne ſe ſont jamais effacées ; parce que Dieu dans la ſuite des années lui a

fait rencontrer un ami fidelle qui lui a servi de guide par ses conseils & de modelle par ses exemples. Tel assailli de la tentation, pressé d'une passion violente qui l'emportoit presque malgré lui & l'avoit conduit jusques au bord du précipice, a tout à coup repris ses forces, & par une généreuse résistance est sorti victorieux d'un combat où il étoit sur le point de succomber, pourquoi? parce que Dieu lui a ouvert les yeux, lui a prêté la main, l'a réveillé & encouragé; parce que Dieu par une conduite particuliere sur lui, a permis un évenement imprevû, qui l'a éloigné de cette personne, & qui dans cette absence salutaire l'en a peu à peu détaché. L'un plongé dans le vice & depuis long-temps engagé dans les plus honteuses habitudes, s'est enfin reconnu, est revenu de ses égaremens, est rentré dans la bonne voye & y a perseveré, pourquoi? c'est que Dieu l'a regardé d'un œil propice; c'est que Dieu lui a ménagé l'une de ces graces dont l'effet ne manque jamais; c'est que Dieu

lui a parlé au cœur, & que pour se faire mieux entendre, il a choisi la conjoncture & le moment le plus favorable. L'autre animé d'un saint zele, court dans la voye des commandemens, va sans cesse de vertus en vertus, fait chaque jour de nouveaux progrès, & ne laisse rien de la perfection Evangelique où il ne s'exerce avec une ferveur & une constance infatigable : pourquoi ? c'est que Dieu par une prédilection toute gratuite l'a spécialement prédestiné pour être aux premiers rangs de ses serviteurs en ce monde & de ses élûs dans l'éternité ; c'est que l'esprit de Dieu par de plus vives & de plus frequentes communications l'embrase d'une ardeur toujours nouvelle ; c'est que cet Esprit sanctificateur a pris une possession entiere de son ame, & qu'il y a établi sa demeure pour la gouverner. Ah ! Seigneur, que fais-je ? Dois-je m'engager plus avant dans un récit que je puis bien commencer, mais qui me fournira toujours une matiere plus ample, & que je n'acheverai jamais ? Toute la

terre eſt remplie de votre miſericorde, *Miſericordiâ Domini plena eſt terra*; & par une ſuite néceſſaire toute la terre eſt remplie de vos dons. De génération en génération cette divine miſericorde s'eſt répanduë ſur les enfans des hommes, *Et miſericordia ejus à progenie in progenies*; & par conſéquent, de génération en génération, ces mêmes dons ſe ſont multipliez & ſe multiplieront. Car dans tous les ſiecles vous avez été notre Dieu, & dans tous les ſiecles vous le ſerez; c'eſt-à-dire que toujours vous avez été, & que toujours vous ſerez l'ame de ce grand Univers, le premier mobile & le principe dominant, le Pere commun, qui du trône de ſa gloire où il eſt aſſis, étend ſes ſoins à toutes ſes créatures, & employe en leur faveur ſes immenſes tréſors & ſes fonds inépuiſables. *Tua, Pater, providentia gubernat.*

Pſal. 32.

Luc. c. 1.

Sap. c. 14.

Or je l'ai dit, mes chers Auditeurs: voilà du moins ce que nous devons connoître; non point ſeulement d'une connoiſſance vague & paſſa-

gere, mais d'une connoiſſance vive & toujours preſente. Voilà, dis-je, à quoi nous devons penſer, de quoi nous devons nous occuper, ce que nous devons à chaque moment, s'il eſt poſſible, nous remettre devant les yeux, pour en faire le ſujet ordinaire de nos réflexions. Connoiſſance la plus propre à nous maintenir, comme Marie, en trois excellentes diſpoſitions que je vous prie de remarquer : je veux dire, dans une dépendance de Dieu continuelle & abſoluë ; dans une humilité profonde & un ſaint mépris de nous-mêmes juſques au milieu des grandeurs & de tout ce qui peut flatter l'orgüeil de l'homme ; enfin dans cet exercice perpetuel de loüanges, de benedictions, d'actions de graces, que ſaint Paul nous a tant de fois recommandé & qu'il a ſi aſſiduëment & ſi religieuſement pratiqué. Que ne ſuis-je aſſez heureux pour vous inſpirer des ſentimens ſi chrétiens & ſi dignes de la foi que vous profeſſez !

En effet, dès que je me ſuis fortement imprimé dans l'eſprit ce point

fondamental, que tous les biens, de quelque eſpece qu'ils ſoient, temporels ou ſpirituels, procedant de Dieu, je ne puis les attendre ni les recevoir que de ſa main ; que par un droit inaliénable il en eſt le maître ; & par une liaiſon auſſi naturelle, qu'il en eſt le diſtributeur : qu'il peut donc, ſelon ſon gré, m'en gratifier ou me les refuſer, m'élever ou m'abbaiſſer, m'appeller ou me délaiſſer : frappé de cette penſée, je ſens d'abord toute ma dépendance ; & plus je la ſens, plus je ſuis porté par le mouvement le plus raiſonnable à lui en rendre tous les devoirs. Soyez-en juges vous-mêmes, mondains, & apprenez-le de vous-mêmes. Parce que votre état ſelon le monde, que votre avancement, votre aggrandiſſement eſt au pouvoir du Prince qui décide des fortunes & qui fait les graces, à quoi manquez-vous pour lui plaire ? A quelles ſoumiſſions, à quelles adorations, diſons mieux, à quelle ſervitude vous réduiſez-vous ? Quelle attention à étudier ſes inclinations, ſes volontez, peut-être

même ses caprices, & quel empressement à les suivre? L'éclat de la majesté nous interdit, & l'on n'approche de ces personnes sacrées qu'en tremblant. Dépendance communément d'esclave & forcée; mais à l'égard de Dieu dépendance filiale : nécessaire tout à la fois & volontaire nécessaire par l'essentielle souveraineté de l'Estre divin, & volontaire par le libre sentiment de notre cœur. Car observez, je vous prie, cette difference entre l'un & l'autre : soit que nous le voulions, ou que nous ne le voulions pas, nous dépendons indispensablement de Dieu : & en ce sens c'est une dépendance tellement nécessaire, qu'avec tous nos efforts nous ne parviendrons jamais à secoüer ce joug, parce que Dieu à jamais sera Dieu & qu'à jamais nous serons l'ouvrage de ses mains. Mais d'agréer cet état de dépendance, mais de s'y soumettre par esprit de Religion, mais d'y conformer toute la conduite de notre vie, mais de ne rien vouloir, de ne rien entreprendre, de n'executer rien qu'a-

près avoir connu l'ordre du Ciel & le bon plaisir du Seigneur, de ne s'adresser qu'à lui, de ne compter que sur lui & sur son secours, c'est alors ce que j'appelle dépendance volontaire. Telle fut dans toutes les conjonctures & tous les temps la dépendance de la Mere de Dieu & telle est celle du Chrétien.

D'autant plus sainte & plus méritoire devant Dieu, qu'elle est accompagnée d'une plus profonde humilité & d'une plus basse estime de soi-même. Voici comment ; & en cela même nous apprendrons, mes Freres, un des plus beaux secrets de l'humilité chrétienne. Ce n'est pas qu'on ne voye point, ni que souvent on puisse ne point voir certaines qualitez personnelles, certains avantages ou interieurs ou exterieurs, qui nous relevent, & nous donnent une certaine superiorité. On les apperçoit malgré soi, & on ne peut se les dissimuler : mais une vraye humilité n'en souffre aucune alteration, pourquoi ? parce qu'elle remonte au principe, & que ces prérogatives, quoi

que singulieres, quoi qu'éclatantes, elle ne les considere que dans leur source comme des faveurs, & non dans nous, comme des mérites qui nous soient propres. Saint Paul n'ignoroit pas ce qu'il étoit, ni ce qu'il faisoit : la sainteté de son ministere, les fruits de sa prédication, ses succès, ses miracles, ses extases, tout cela ne lui étoit point inconnu, ni ne pouvoit l'être. Cependant écoutons-le parler de lui-même : Je ne suis rien, dit-il, *Nihil sum.* Mais grand Apôtre, vous avez annoncé Jesus-Christ aux Nations, vous les avez converties : il est vrai, répond ce Maître des Gentils ; mais toutes ces merveilles, c'est la grace de mon Dieu qui les a operées, & si je suis le ministre & le prédicateur de son Evangile, je ne le dois qu'à cette grace : *Gratiâ Dei sum id quod sum.* Mais vous avez tant couru de périls, tant soutenu de travaux, tant essuyé de persecutions : il est vrai, j'ai passé par bien des épreuves, j'ai enduré la faim, la soif, les calomnies, les opprobres, les coups, les foüets,

1. Cor. c. 12.

1. Cor. c. 15.

mais cette force m'eſt venuë de la grace de mon Dieu, & ſi je n'ai pas ſuccombé, ce n'eſt que par cette grace : *Cratiâ Dei ſum id quod ſum.* Mais vous avez eu des révelations, vous avez pénétré dans les myſteres les plus ſublimes, vous avez été enlevé juſques au troiſiéme ciel : il eſt vrai ; j'ai entendu & j'ai appris des choſes qu'il n'eſt permis à nul homme d'exprimer : mais ces vûës, ces lumieres, ce ſont des productions & comme des écoulemens de la grace de mon Dieu, & je n'ai pû les avoir ſans cette grace : *Gratiâ Deî ſum id quod ſum.*

De ſorte que s'appliquant enſuite le même raiſonnement & la même leçon qu'il faiſoit à ſes Diſciples,
1. Cor. 4. *quid habes quod non accepiſti*, qu'avez-vous que vous n'ayez pas reçû, il concluoit : Que me reſte-t-il donc que mes infirmitez & mes miſeres ; & dans le fond de quoi pourrois-je me glorifier, moi qui ne ſuis que le dernier des Apôtres ? *Ego enim*
1. Cor. 15. *ſum minimus Apoſtolorum* ; moi qui ne mérite pas le nom d'Apôtre,

Qui non sum dignus vocari Apostolus; *Ibid.*
moi qui étois un blasphemateur, & qui ai persecuté l'Eglise de Dieu, *Qui priùs blasphemus fui & persecutor*? Comprenons-le bien nous mêmes, cet article capital de notre foi, qui jamais ne s'effaça du cœur de saint Paul, que tout ce que nous sommes, quoi que ce soit, hors le peché, c'est de la grace & de la liberalité du Seigneur que nous le tenons & de nul autre. Comprenez-le, vous sur tout puissans du siecle, vous riches & opulens du siecle, vous beautez passageres & mortelles, vous encore plus, saintes ames, ames régulieres & vertueuses : & jamais vous ne vous oublierez vous-mêmes ; mais fussiez-vous, ou comblez de toutes les prosperitez de la vie, ou parvenus à toute la perfection de l'Evangile, vous en reviendrez toujours au sentiment & à la conclusion de l'Apôtre : Qu'y a-t-il dans moi qui ne m'ait été donné ? Or s'il m'a été donné & que je ne l'aye pas de moi-même, quel sujet aurois-je d'en tirer une vaine gloire ? *Quid habes quod non accepi-*

1. Timot. c. 1.

1. Cor. c. 4.

ſti? Si autem accepiſti, quid gloriaris quaſi non acceperis?

Non, Chrétiens, nous ne penſerons point à nous élever; mais notre pratique la plus ordinaire, ce ſera de loüer le Seigneur, de le benir, de lui rendre d'affectueuſes & de frequentes actions de graces. Pratique tellement recommandée dans toutes les ſaintes Ecritures, qu'elles ſemblent n'avoir été dictées par l'Eſprit de Dieu, que pour nous former à ce devoir. Pratique ſi religieuſe & ſi conforme aux intentions de l'Egliſe, qu'elle en fait preſque l'unique ſujet de ſes auguſtes ceremonies & de ſes ſolemnitez; n'adreſſant pas une priere à Dieu qui n'exprime quelque grace obtenuë de cette bonté ſuprême & qui n'en renouvelle la mémoire. De là même auſſi, pratique ſi commune parmi les Saints, qu'inceſſamment & à quelque temps que ce fût, ils avoient à la bouche cette parole de loüange: *Beni ſoit le nom du Seigneur*; remerciant Dieu de toutes choſes, ſelon la maxime & l'exemple de ſaint Paul: *In omnibus*

1. Theſſ. 5.

gratias agite. Nous ne devons pas nous en étonner, puiſque Dieu par tout ſe preſentoit à leurs yeux, non point ſeulement comme Dieu de majeſté, mais en qualité de bienfacteur, de conſervateur, de conducteur, de ſanctificateur, qui leur tenoit lieu de tout, & qui, ou immédiatement par lui-même, ou par le miniſtere des eſtres viſibles & deſtinez à leur uſage, les entretenoit, les aſſiſtoit, les aidoit, les inſtruiſoit, les regloit, les perfectionnoit, ne les laiſſoit manquer de nul ſecours néceſſaire, ni pour la vie du corps, ni pour la vie de l'ame. Eſt-il ſurprenant que leur cœur alors s'enflammât, & que l'amour les fiſt éclater en des ſentimens ſi tendres & des vœux ſi ardens? *Benedic anima mea Domino, & omnia quæ intra me ſunt*: célebrez, mon ame, chantez les miſericordes de votre Seigneur: qu'il n'y ait rien, & hors de moi & au-dedans de moi qui ne le beniſſe. Ils euſſent voulu ſe faire entendre dans toutes les contrées de la terre, & y publier ce que le Seigneur avoit fait pour eux. Ils

Pſ. 102.

eussent voulu, outre ces biens communs de la nature & même de la grace qui ne sont refusez à personne, pouvoit produire au jour ce qui se passoit de plus particulier & de plus intime au fond de leur ame, & réveler ces communications secrettes & mysterieuses de l'esprit qui habitoit dans eux, qui les inspiroit & les gouvernoit. Le dirai-je ? sans prétendre se prévaloir d'aucune de leurs vertus, ils eussent voulu les raconter toutes & les donner à connoître, afin d'exalter & de donner à connoître les dons de Dieu : *Venite*,
Ps. 65. *audite, & narrabo omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ.*

Voilà, mes chers Auditeurs, quelles ont été les dispositions des Saints, quelles furent celles de la Vierge que nous honorons, & quelles seroient les nôtres, si nous apportions la même attention à considerer ce premier & souverain principe d'où découlent tous les biens. Mais que faisons-nous? nous les recüeillons, nous en profitons; & du reste, pour user de cette comparaison, semblables à de vils

animaux qui se remplissent du gland répandu sur la terre & ne lévent pas une fois la tête vers celui qui le fait tomber, pourvû que selon nos souhaits nous ayons tout ce qu'il nous faut, nous sommes peu en peine de sçavoir par qui nous l'avons & de qui. Est-ce donc ainsi, mon Dieu, que vous avez formé le cœur de l'homme; ou n'est-ce pas lui-même, qui par l'oubli le plus criminel, s'endurcit à ce qui devroit l'occuper sans cesse & réveiller à chaque moment toute sa sensibilité? Helas, Seigneur, nous affectons tant de générosité les uns envers les autres! Ce seroit dans l'estime du monde un caractere honteux & une espece d'opprobre, de méconnoître les services mêmes les plus légers & de n'en témoigner pas au moins quelque ressentiment. Il est bien étrange qu'il n'y ait que vous, mon Dieu, dont les graces (& quelles graces?) nous deviennent, à ce qu'il paroît, si indifferentes. Cependant vous les perpetuez, vous les redoublez : mais, Seigneur, n'êtes-vous si bon envers nous que parce que

nous ſommes mauvais, & ne multipliez vous vos liberalitez que pour nous rendre plus ingrats ?

Quoi qu'il en ſoit, Chrétiens, nous devons l'avoüer & nous en confondre : nous oublions les bienfaits de Dieu. Je ne dis pas que nous les oublions en eux-mêmes, comme biens dont nous ſommes pourvûs & dont nous joüiſſons ; mais je dis que nous les oublions dans l'une de leurs circonſtances la plus eſſentiele, c'eſt-à-dire, comme bienfaits de Dieu, qui ſelon l'ordre de ſa providence, nous les a ſagement & volontairement départis. Appliquez-vous à ce point de morale que je vais développer ; ce ſera la concluſion de cette premiere partie. Je vous y ferai obſerver un des plus grands déſordres & néanmoins des plus univerſels, mais à quoi juſques à preſent vous n'avez point encore été auſſi ſenſibles qu'il le faut, parce que vous ne l'avez jamais bien compris.

Nous ſçavons aſſez quelle eſt notre condition préſente & la ſituation où nous nous trouvons dans le mon-

de. Nous sçavons quelle place nous y occupons, quels biens nous y possedons, de quelle maniere nous y vivons, & comment nous nous y soutenons. S'il y a quelque avantage qui nous soit propre & qui nous reléve, ou par la noblesse du sang, ou par la force du temperament, ou par la figure & la bonne grace, ou par la richesse & l'abondance, ou par l'autorité & le pouvoir, ou par l'esprit, ou par le cœur, par quoi que ce soit, & en quelque sorte que ce puisse être, c'est ce que nous ne sçavons que trop remarquer, & souvent même ce que nous ne sçavons que trop exagerer. On n'ignore pas qu'on est d'une naissance au-dessus du vulgaire & d'une maison qualifiée; qu'on est d'une complexion saine & exempte des infirmitez ausquelles mille autres sont sujets; qu'on ne manque de rien dans son état, & qu'on a de quoi fournir, non seulement à tous les besoins, mais à toutes les aises de la vie; que dans une compagnie on est à la tête des affaires & qu'on y tient un rang qui nous

fait craindre & respecter; que dans une Cour on a l'oreille du Maître, & que pat la faveur où l'on est monté, on obtient tout & on décide presque de tout. On n'ignore pas que ce projet a eu toute l'issuë qu'on en attendoit, que le jugement de ce procès nous a été favorable, que ce négoce produit considerablement, & qu'il devient tous les jours plus fructueux; que ce mariage s'est fait par une des plus heureuses rencontres, & que c'est un des mieux assortis pour l'un & pour l'autre parti; qu'une prompte guérison nous a sauvez du danger où nous exposoit cette maladie; qu'un évenement inesperé nous a tirez de ce mauvais pas, où mal à propos & sans réflexion on s'étoit engagé. On ignore encore moins les qualitez naturelles, dont volontiers on se croit doüé, & dont on aime à se parer: ce fonds de lumiere & de sagesse, cette droiture de raison, cette maturité de conseil, cette étenduë de génie, cette pénétration & cette habileté à éclaircir les plus obscures difficultez & à les résoudre; ce don de

de la parole, ſoit dans les entretiens familiers, ſoit dans les actions publiques; cette bonté de cœur, cette équité & cette candeur d'ame, cette valeur & cette magnanimité; de plus ces qualitez même chrétiennes & ſaintes, cette innocence de mœurs, cette délicateſſe de conſcience, cette tendreſſe de dévotion, ce recüeillement, ces vûës dans la priere & l'oraiſon: tout cela & tout le reſte on le ſçait parfaitement, & c'eſt-là ce que j'appelle connoître les bienfaits de Dieu en ſubſtance & dans eux-mêmes. Mais de les connoître comme des bienfaits de Dieu; d'être vivement prévenu & bien rempli de la penſée que ce ſont des dons du Ciel & des talens que Dieu nous a confiez: de ſe le dire à ſoi-même & de s'en convaincre fortement, c'eſt ce que nous ne voulons point tant approfondir & de quoi il nous importe peu, ce ſemble, d'être inſtruits.

Que diſons-nous donc? Sans aller auſſi loin que les Juifs, nous tenons à peu près le même langage: *Manus noſtra excelſa fecit hæc omnia;* *Deuter. c. 32.*

voilà notre ouvrage, & c'eſt par nous qu'il s'eſt fait. Nous n'ajoûtons pas, j'en conviens, ce que les Juifs ajoûtoient, *Et non Dominus*, ce n'eſt point l'œuvre du Seigneur, ce n'eſt point lui qui a fait cela. Ce ſeroit une infidelité monſtrueuſe & trop groſſiere : mais ſans le dire expreſſément, nous raiſonnons comme ſi nous en étions perſuadez ; & nous ne penſons pas plus à Dieu, que s'il ne contribuoit à rien & que ſon ſecours ne nous fût point néceſſaire : *Manus noſtra excelſa fecit hæc omnia.* On ſe rend le témoignage flatteur & ſecret, que ſi ce deſſein qu'on s'étoit tracé, a réüſſi ; s'il s'eſt accompli ſelon qu'on le ſouhaitoit & qu'on l'avoit propoſé, c'eſt qu'on l'a bien conduit ; c'eſt qu'on a pris, pour en venir à bout, de juſtes meſures ; c'eſt qu'on a uſé de diligence & d'adreſſe; c'eſt qu'on a ſçû par une conſtance infatigable en ſurmonter tous les obſtacles, *Manus noſtra excelſa* : Que ſi l'on s'eſt établi dans le monde, ſi l'on s'eſt pouſſé à la Cour, c'eſt qu'on a ſçû profiter des temps &

des occaſions ; c'eſt qu'on a ſçû gagner les eſprits & les ménager, ſe faire des patrons & les mettre en œuvre, s'arranger, ſe conduire ſagement & agir efficacement, *Manus noſtra excelſa* : Que ſi dans cette profeſſion, dans ce miniſtere, on brille au-deſſus des autres, c'eſt le fruit de nos veilles : c'eſt la récompenſe de nos travaux, c'eſt une juſtice qui nous eſt faite & une preference que notre mérite a emportée, *Manus noſtra excelſa* ; Que même ſi l'on fait certains progrès dans la voye du ſalut, ſi l'on acquiert certaines connoiſſances de Dieu, ſi l'on y ſent certains attraits, certains goûts, certaines conſolations, c'eſt qu'on eſt d'une fidelité inviolable à remplir tous ſes devoirs de Chrétien & à n'omettre aucun des exercices de la perfection Evangelique ; c'eſt qu'on évite avec un ſoin extrême juſques aux moindres fautes, & qu'on ſe maintient, autant qu'on le peut, dans une grande pureté de conſcience ; c'eſt qu'on mene une vie retirée & mortifiée, qu'on réprime ſes ſens,

qu'on ſe renonce en mille rencontres, qu'on s'adonne ſans relâche à la pratique de toutes les vertus : *Manus noſtra excelſa fecit hæc omnia.*

A nous en croire donc, c'eſt nous-mêmes qui faiſons tout, & on diroit que nous nous ſuffiſons à nous-mêmes. Or quelles ſont les pernicieuſes conſéquences de cette fauſſe perſuaſion dont nons nous laiſſons préoccuper ? vous le jugez aiſément, & vous n'en faites que trop d'épreuves. Car comme la vûë de Dieu en qualité de premier principe & d'auteur de toutes choſes, forme dans nous les trois ſaintes diſpoſitions que j'ai marquées ; par une regle toute contraire cette opinion que nous concevons de nous mêmes & dont nous nous infatüons, produit trois effets directement oppoſez, & les voici. On vit dans une eſpece d'indépendance à l'égard de Dieu, c'eſt le premier. On s'enfle d'un vain orgüeil & on devient adorateur de ſoi-même, c'eſt le ſecond. Enfin Dieu toujours charitable & prévenant, a beau nous faire du bien, on y eſt inſenſible ;

& par l'aveuglement le plus déplorable, ne connoiſſant pas ce qu'il fait pour nous, on ne lui en rend nulles graces, c'eſt le troiſiéme. Deſordres qu'on nous a tant de fois reprochez, mais que nous n'avons encore jamais corrigez.

Indépendance à l'égard de Dieu : c'eſt-à-dire, que dans le plan de notre vie on ne l'appelle à rien & on ne le conſulte preſque ſur rien. On délibere, on réſout, on entreprend, ſans examiner quelles ſont les volontez du Seigneur & ſans réclamer ſon aſſiſtance. On compte ſur des moyens humains, que ſuggere la prudence de la chair ; on compte ſur des amis dont on ſuit avec confiance les conſeils ; on compte ſur des protecteurs, qu'on croit être en état de nous appuyer ; on compte ſur ſoi-même, ſur ſon attention, ſur ſon ſçavoir-faire & ſon induſtrie, ſur ſon expérience dans les affaires, ſur ſon crédit & ſa réputation. Ce ſont-là les reſſources ſur leſquelles on fait fond, c'eſt de-là qu'on ſe promet tous les ſecours néceſſaires, & peu s'en faut

qu'on ne dise comme ces Israëlites devenus idolâtres : *Hi sunt dii tui, Israël*; voilà tes Dieux, ô Israël; voilà ceux en qui tu dois te confier, ceux qui t'ont soutenu jusqu'à present, & qui dans la suite te soutiendront toujours & te sauveront. *Hi sunt qui eduxerunt te de terra Ægypti.*

Exod. c. 32.

Ibid.

Que s'ensuit-il de-là, & où nous méne cette indépendance présomptueuse & criminelle ? à un orgüeil aussi condamnable & aussi mal fondé. Au moindre succès qui favorise nos desseins & qui répond à nos desirs, on s'applaudit à soi-même; on se regarde soi-même, pour ainsi parler, d'un œil de complaisance; on se flatte d'être l'ouvrier de sa fortune, & on la goûte avec d'autant plus de douceur, qu'on croit ne la devoir qu'à ses soins & à sa bonne conduite. Le Prophete disoit : Si ce n'est pas le Seigneur qui bâtit la maison, ceux qui s'employent à la construire, ne font que d'inutiles efforts : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam* : Si ce n'est le Seigneur

Ps. 126.

qui garde la ville, c'est en vain qu'on veille à sa sûreté : *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustrà vigilat qui custodit eam.* Mais on se tient dans le secret de l'ame un langage bien different. L'esprit s'occupe de mille retours agréables, de mille réflexions sur les voyes dont on s'est servi pour atteindre au terme où l'on visoit. On se sçait bon gré de les avoir imaginées. Sans l'expedient, dit-on, que j'ai pris, sans le tour dont j'ai usé ; sans l'application, l'assiduité, la fermeté que j'ai euë ; sans cette intrigue que j'ai formée, cet appui que j'ai ménagé, cet incident que j'ai fait naître, tous ces ressorts que j'ai remuez, je serois resté en arriere & je me trouverois fort dépourvû. Mais me voici au-dessus de tout, & je n'ai presentement qu'à vivre en repos & qu'à joüir du fruit de mes peines. Douces pensées qui entretiennent notre vanité & qui la nourrissent. Elle reçoit sur cela avec un agrément infini les felicitations du public. Elle aime à entendre les éloges qu'on nous donne & à voir l'estime qu'on nous

témoigne ; elle ne va pas plus avant, & dès qu'elle eſt contente, elle ne porte pas plus loin ſes vûës.

Du moins le Phariſien, tout orgüeilleux qu'il étoit, s'élevoit-il à Dieu, & lui adreſſoit-il cette priere : Seigneur, je vous rends graces tout à la fois & du mal que je n'ai point fait,
Luc. c, 18. & du bien que je pratique : *Deus, gratias ago*. Comme s'il eût dit ; ſi je ne ſuis pas ſemblable aux autres hommes ; ſi je ne ſuis ni voleur, ni injuſte, ni adultere ; ſi je jeûne deux fois la ſemaine & ſi je paye exactement la dixmes de tout ce que je poſſede, c'eſt vous, Seigneur, qui m'inſpirez cet eſprit de penitence, de régularité, de pieté, de Religion, de juſtice. *Deus gratias ago*. Mais nous, de quoi remercions-nous Dieu ? Quand y avons-nous penſé ? Quand avons-nous pour cela fléchi le genou devant lui ? Quand avons-nous levé pour cela vers lui les mains, ou nous ſommes-nous préſentez à ſon Autel ?

Ce qu'il y a de plus étonnant tout enſemble & de plus touchant, c'eſt que malgré la dureté de notre cœur, Dieu néanmoins n'arrête point le

cours de ses dons ; qu'il ne nous ferme point le sein de sa providence, & qu'il tienne ses tresors toujours ouverts pour les faire couler sur nous. Hélas ! Seigneur, si vous les retiriez, ce seroit alors que le sentiment de notre misere nous feroit connoître de quelle part ils étoient venus ; & nous forceroient de penser à vous, & d'aller à vous ? Faut-il, mon Dieu, parce que vous ne cessez point de nous faire du bien, que nous vivions toujours à votre égard dans le même aveuglement & le même oubli ? Mais ne nous flattons point, Chrétiens Auditeurs : nous avons affaire à un Dieu jaloux. Il a ses momens où il éclate ; & il a ses coups, dont mille autres avant nous ont été frappez. Qui sçait s'il ne nous traitera pas comme eux ? s'il ne nous dépouillera pas après nous avoir enrichis ? si tout ce qu'il nous a mis dans les mains, il ne le reprendra pas ? s'il ne nous abandonnera pas à nous-mêmes, puisqu'au lieu de nous appuyer uniquement sur lui, nous nous appuyons sur nous-mêmes & sur des

bras de chair ? si dans le triste renversement où il nous verra réduits, il ne dira pas de nous ce qu'il disoit des Juifs : *Ubi sunt Dei eorum, in quibus habebant fiduciam* ? Où sont ces protecteurs dont ils se faisoient des divinitez ? Que ces Dieux prétendus ne paroissent-ils maintenant & ne viennent ils les aider ? *Surgant & opitulentur*. Mais non, mes Freres : ce n'est point sur ces faux Dieux que nous devons compter, mais sur notre Dieu, le vrai & unique Dieu. Connoître que tout vient de Dieu & par-là l'honorer comme premier principe, voilà de quoi je vous ai entretenu dans cette premiere Partie. Reconnoître en rapportant tout à Dieu, & par-là l'honorer comme derniere fin, c'est ce qui reste à vous expliquer dans la Seconde.

Deuter 6. 32.

Ibid.

SECONDE PARTIE.

DIEU étant le premier principe de toutes choses, il en est par une suite naturelle la derniere fin : c'est-à-dire, que toutes choses appartenant à Dieu, comme l'ouvrage appartient à l'ouvrier, elles doivent

toutes, dans l'uſage que nous en faiſons, retourner à lui, être toutes employées pour lui, toutes ſervir à l'accompliſſemenr de ſes adorables deſſeins & de ſes divines volontez. C'eſt pour cela même qu'outre les premiers-nez d'entre les enfans d'Iſraël, Dieu vouloit encore qu'on lui preſentât les premiers de tous les animaux & de tous les fruits de la terre : car, diſoit-il, je ſuis le Seigneur & tout eſt à moi. Raiſon ſouveraine, raiſon commune & générale pour tous les états & pour tous les temps, puiſqu'à l'égard de tous les états & que dans tous les temps le domaine de Dieu eſt toujours le même. C'étoit donc parmi le peuple de Dieu une loi auſſi juſte qu'elle étoit indiſpenſable ; & ſans que nous ſoyons aſſujettis aux mêmes cérémonies & aux mêmes pratiques, ce n'eſt pas pour nous-mêmes une loi moins raiſonnable & moins étroite, de rapporter à leur ſource tous les biens en les dévoüant & les conſacrant à Dieu : *Sanctum Domino vocabitur.* Or voilà ce que Luc. c. 2.

j'appelle reconnoître, & ce que je vais mieux d'abord vous faire entendre par l'exemple de Marie, qui dans l'Evangile & le myſtere de ce jour nous eſt propoſé comme le plus parfait modelle.

Il ne ſuffit pas à cette Mere Vierge d'être vivement perſuadée & de connoître que le divin Enfant qu'elle porte au Temple, eſt un don de Dieu. Elle pénétre dans les decrets adorables de la Sageſſe éternelle, & dans le profond abîme des miſericordes du Seigneur. Là elle voit à quoi ce Dieu homme eſt deſtiné & pourquoi il eſt envoyé. Que c'eſt le Meſſie promis au monde, ſi ardemment deſiré par les Patriarches & ſi hautement annoncé par les Prophetes. Que c'eſt le Redempteur d'Iſraël, qui doit délivrer ſon peuple, non point tant d'une ſervitude temporelle, que de la ſervitude du péché. Que c'eſt le Médiateur des hommes & leur Sauveur, qui vient chercher des ames perduës, les ramener de leurs égaremens, leur rendre la vie en les reconciliant avec ſon Pere

& les rétablissant dans leurs droits au saint heritage où elles sont appellées. Mysteres révelez à Marie par le même Esprit dont elle est devenuë l'Epouse. Mysteres confirmez par le témoignage de Simeon, lorsqu'à la vûë de l'Enfant & de la Mere, transporté de joye & specialement inspiré d'en haut, il s'écrie : C'est à cette heure, Seigneur, que votre parole s'accomplit, & que votre serviteur va mourir en paix : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundùm verbum tuum in pace.* Car, poursuit le saint Vieillard, je l'ai vû ce Sauveur que vous donnez à la terre & que vous exposez aux yeux de toutes les nations : *Quia viderunt oculi mei salutare tuum, quod parasti ante faciem omnium populorum.* Il sera la lumiere des Gentils ; il sera la gloire d'Israël votre peuple : *Lumen ad revelationem gentium & gloriam plebis tuæ Israel.* Il étoit donc de la reconnoissance de Marie d'entrer dans ces grandes vûës & de s'y conformer. Or voilà pourquoi elle paroît dans le Temple. Elle va rendre

Ibid.

Ibid.

Ibid.

en quelque maniere à Dieu don pour don. Ce Jesus, ce Fils si cher, il est à elle puisqu'il est né d'elle ; mais elle va se déporter de tous ses droits sur lui en la presence de Dieu & entre les mains de Dieu. Elle va l'offrir & en faire le sacrifice le plus religieux & le plus généreux. Considerons encore la chose plus en détail, pour mieux découvrir le sens des paroles de notre Evangile : *Tulerunt*
Ibid. *illum in Jerusalem ut sisterent eum Domino.*

Sacrifice le plus religieux. Quand Dieu voulut éprouver la Religion d'Abraham, quel commandement lui fit-il ? Prends Isaac, lui dit le Seigneur, & le méne avec toi. Tu le conduiras sur la montagne, & tu me l'immoleras. C'est ton fils, & ton fils unique, ton fils bien aimé : mais à ce sacrifice je jugerai de ton amour & de l'entier dévouëment de ton cœur, en reconnoissance dt ce que
Genes. c. 22. j'ai fait pour toi-même. *Tolle filium tuum unigenitum, quem diligis, Isaac, & offeres eum in holocaustum.* Abraham ne délibera pas. Il fit taire la

nature, & n'écoute que sa foi. Il se retraça dans l'esprit tout ce qu'il devoit au Dieu de ses peres; & sans lui permettre d'hésiter un moment, ce souvenir le détermina. *Igitur Abraham de nocte consurgens, ducens secùm Isaac, filium suum, abiit ad locum quem præceperat ei Deus.* C'est une loi toute semblable, ou à peu près la même loi, qui fait partir Marie; & qui l'appelle à Jerusalem. Dieu lui demande son premier né, son unique, ce Fils qu'elle vient à peine de mettre au monde & qu'elle aime le plus tendrement. *Tolle, & offeres mihi.* Apportez-le, & venez dans mon sanctuaire me le présenter: car il est ainsi ordonné dans la loi du Seigneur; *Sicut scriptum est in lege Domini.* Ibid. Luc. c. 2.

Que dis-je, Chrétiens, & quelle autre loi faut-il à cette Vierge, que l'impression secrette d'une gratitude aussi vive qu'elle la ressent? Elle veut, autant qu'il est au pouvoir d'une foible créature, user envers Dieu de retour; & pour contenter pour cela le saint desir qui l'anime, il n'est rien à quoi elle ne soit disposée. De tous

les sacrifices le plus heroïque est celui d'un Fils & d'un tel Fils : mais elle ne balance pas à le faire ; pourquoi & dans quelles vûës ? afin que par les mérites d'un Dieu la gloire de Dieu soit pleinement réparée, afin que par-là même la justice de Dieu soit satisfaite, afin que sans obstacle la grace de Dieu se répande avec abondance ; afin que l'homme soit relevé de sa chute, qu'il soit guéri de ses blessures, qu'il soit racheté de la mort, qu'il puisse reprendre la voye du salut, y marcher & y perseverer, jusqu'à ce qu'il arrive au port de l'éternité bienheureuse qui lui est destiné : car ce sont-là les vûës du Ciel, & par une pleine conformité, les vûës de Marie. Or en est-il de plus religieuses ? S'il m'est donc permis d'appliquer à la Mere ce que saint Paul nous apprend du Fils, je me figure que dès le premier pas qu'elle fait dans le Temple, elle dit à Dieu par proportion, comme Jesus-Christ entrant dans le monde, *Ingrediens dicit* : Vous n'avez point voulu, Seigneur, de ces obla-
Heb c. 10.

tions qui ne consistoient qu'en de vils animaux dont le sang couloit sur vos Autels : *Hostiam & oblationem noluisti.* Ces victimes, ces holocaustes n'ont pû vous être agréables, parce que ce n'étoient pas pour vous de dignes satisfactions : *Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt.* Mais me voici, mon Dieu : ou plûtôt, dans cet Enfant, l'objet de vos complaisances éternelles & le sacré gage de ma reconnoissance, voici l'offrande précieuse & la divine Hostie que vous attendez depuis tant de siecles : *Ecce venio.* Vous l'accepterez, j'ose le dire : vous l'agréerez pour la réverence qui lui est dûë. C'est tout mon trésor : mais qu'il soit sacrifié, j'y consens ; & qu'il le soit sans réserve, puisque c'est à vous & pour vous qu'il le doit être : *Deus, Deus meus volui.*

Ibid. *Ibid.* *Ibid.* *Ps. 39.*

Que dit-elle après tout, Chrétiens Auditeurs, cette Vierge si zelée & si désinteressée ? A quoi s'engage-t-elle ? Sacrifice le plus religieux, mais en même temps sacrifice le plus genereux. Et quel avenir en effet lui

vient annoncer Simeon par un esprit prophetique ? Quel arrêt lui fait-il entendre ? Il est vrai : ce Messie que vous présentez, il sera Sauveur ; *Positus est hic in resurrectionem.* Mais qu'il lui en coûtera, & qu'il vous en coûtera à vous-même ! Qu'il lui en coûtera, puisque dans tout le cours de sa vie & jusqu'au dernier moment, il sera en butte à la contradiction, *Et in signum cui contradicetur !* Et qu'il vous en coûtera à vous-même, puisque vous aurez l'ame transpercée d'un glaive de douleur, *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius !* Triste prédiction, dont Marie par une connoissance anticipée & encore plus claire que celle du saint Prophete, prévoit toutes les circonstances & toutes les suites. A n'écouter que sa tendresse, elle en seroit troublée, désolée, consternée, & elle ne pourroit s'y résoudre. Mais le Seigneur le veut, il l'a ainsi arrêté : à une ame reconnoissante il n'en faut pas davantage pour lever toutes les difficultez & pour la déterminer, quelque dure que puisse paroître la

Luc. c. 2.

Ibid.

Ibid.

condition qu'on lui impose & quelque épreuve qu'il y ait à subir. Oui, mon Dieu, je le veux, parce que vous le voulez & comme vous le voulez. Je suis mere & je sens ce qu'est à une mere le fruit qu'elle a conçû : mais il n'importe, cette victime que vous vous êtes réservée, est plus à vous qu'à moi même ? je vous la remets. *Deus meus, volui.*

C'est donc à dire, prenez garde & ne traitez point d'expressions outrées des consequences si naturelles & si justes, c'est-à-dire que déja en esprit & par la préparation de son cœur, elle livre ce Sauveur, cet Agneau de Dieu, à tous les tourmens de la plus cruelle passion : quelle le livre à toute la fureur des ennemis que l'enfer lui suscitera & à toute la violence de leurs persécutions ; qu'elle le livre aux trahisons, aux accusations, aux faux témoignages, aux calomnies les plus attroces : qu'elle le livre aux mépris, aux ignominies, aux opprobres les plus accablantes : qu'elle le livre aux Prêtres & aux Pontifes qui conjure-

ront ſa ruine, aux Juges qui le condamneront & prononceront contre lui la ſentence de mort, aux ſoldats qui le déchireront de foüets, aux bourreaux qui le crucifieront. Et en le livrant de la ſorte, à quoi ſe livre-t-elle elle-même? A quelles douleurs & à quel martyre, quand elle ſera témoin d'une ſi ſanglante & ſi affreuſe execution; quand elle verra ce Fils le plus aimable & qu'elle chérit uniquement, le Saint des Saints, la ſplendeur de la gloire & la figure de la ſubſtance du Pere, quand, dis-je, elle le verra vendu, outragé, inſulté, défiguré, meurtri de coups, couvert de playes, baigné dans ſon ſang & expirant ſur une croix? Tout cela compris dans ce double oracle: *Poſitus eſt in ſignum cui contradicetur: & tuam ipſius animam pertranſibit gladius.* Mais tout cela même n'a rien qui l'étonne; & quel que ſoit le prix de ſon ſacrifice, elle n'en a que plus d'ardeur à l'accomplir, parce qu'elle peut mieux par-là s'acquiter envers Dieu, & reconnoître les graces infinies dont elle lui eſt rede-

vable. *Tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.*

Or je le sçais, mes Freres, & je l'ai dit : nous ne sommes plus à ces temps, où selon la loi & dans une cérémonie publique, on portoit à l'Autel les dons du Seigneur & on les lui offroit. Ce n'est plus la même solemnité : mais dans la nouvelle alliance, bien plus encore que dans l'ancienne, c'est toujours le même esprit de reconnoissance qui doit nous animer. Depuis ces premiers âges, Dieu ne s'est pas montré, ni de nos jours ne se montre pas moins liberal pour nous & moins bienfaisant, qu'il l'étoit alors. Disons mieux & permettez cette façon de parler, les entrailles de sa misericorde, bien loin de se rétrecir, se sont au contraire élargies, & sa providence dans la succession des temps, au lieu d'interrompre le cours de ses graces, ni de laisser rallentir ses soins, les a redoublez. D'où il s'ensuit par une même raison, qu'il n'exige pas moins de nous maintenant l'hommage des biens dont il nous a favorisez ; qu'il

eſt également jaloux de l'emploi que nous en faiſons ; qu'il veut que par un rapport direct & univerſel ils lui ſoient tous offerts : tellement que dans la pratique il n'y en ait aucun dont on ne puiſſe dire qu'il eſt conſacré au Seigneur : *Sanctum Domino vocabitur.*

Verité inconteſtable : mais afin de l'éclaircir davantage & de vous la rendre ſenſible & pratiquable, appliquons-la à quelques points particuliers. Les uns vous ſerviront de regle à l'égard des autres, & toute cette morale ſera pour vous un grand fond d'inſtruction. Un homme, par exemple, eſt dans l'élevation & le pouvoir. Il eſt revêtu d'une charge qui le fait craindre dans une ville, dans toute une province. Il eſt parvenu à une dignité, à un miniſtere, où toutes les affaires paſſent par ſes mains, où il décide de la fortune & de la vie même, où il avance qui il lui plaît & rejette qui ne lui plaît pas, où il diſtribuë les récompenſes & ordonne les châtimens. C'eſt le chef d'une illuſtre & nombreuſe mai-

ſon qui obéït à ſes ordres. C'eſt un Grand qui brille à la Cour, & à qui perſonne n'oſe réſiſter. C'eſt un Juge accredité dans ſa compagnie, & ſeul capable par le poids de ſes conſeils, d'emporter tous les ſuffrages. Mais par-deſſus tout il eſt Chrétien, & je le ſuppoſe tel. Dès-là perſuadé, comme Chrétien, de la parole de ſaint Paul, qu'il n'y a nulle puiſſance qui ne vienne de Dieu, *Non eſt poteſtas* Rom.
niſi à Deo; que toute paternité, c'eſt- c. 13.
à-dire toute autorité, ſoit dans les cieux ou ſur la terre, eſt émanée de ce premier Maître, *Ex quo omnis paternitas in cœlis & in terrâ nominatur:* Ephef.
il conclut que tout ce que Dieu lui c. 3.
a donné de pouvoir dans le monde, ne doit être mis en œuvre que dépendamment de Dieu même & ſuivant l'ordre établi de Dieu. Il le conclut, dis-je, & il agit conformément à cette regle. Dans ce ſentiment religieux qui eſt pour lui le devoir le plus eſſentiel de la reconnoiſſance chrétienne, il prend en toutes rencontres la défenſe de la loi de Dieu & de ſes intérêts. Il déclare

au vice une guerre ouverte, & retranche, autant qu'il lui eſt poſſible, tous les abus & tous les ſcandales. Il ſoutient hautement & ſans égard, l'innocence, les bonnes mœurs, la vertu. Il ſe fait l'appui des foibles, la conſolation des affligez, le refuge des miſerables que la perſécution opprime, le protecteur de la veuve, le patron de l'orphelin. Il diſpenſe avec une inflexible équité la juſtice, & ſe roidit en faveur du bon droit contre toute conſideration humaine, contre toute ſollicitation, toute interceſſion, contre toute eſperance ou toute crainte, contre la nature, le ſang, la chair. Tout puiſſant qu'il eſt, il ſçait s'abaiſſer, s'humilier, dépoſer le faſte de la grandeur, & ſe rendre affable & acceſſible aux petits, condeſcendre à leurs infirmitez, traiter avec eux plûtôt en pere qu'en Souverain; enfin donner lui-même l'exemple, & pratiquer le premier ce qu'il exige des autres. Car voilà, & c'eſt auſſi de quoi il eſt pleinement inſtruit & ce qu'il ſe propoſe, voilà comment dans l'exercice de ſa

puiſſance

puiſſance il honore Dieu, & comment, ſelon le bon plaiſir de Dieu il la ſanctifie. *Sanctum Domino vocabitur.*

Un homme eſt dans l'opulence; & groſſit tous les jours ſes revenus. Il a des emplois qui lui valent beaucoup, il poſſede des terres qui lui rapportent au centuple, il fait des profits conſiderables dans ſon négoce. Ce n'eſt point au reſte par des voyes illicites qu'il s'eſt enrichi: ce n'eſt ni par la violence, ni par la fraude; & il n'a rien dans les mains qui ne lui ſoit très-légitimement acquis. Ou ce ſont des heritages que ſes peres lui ont tranſmis par le droit de la naiſſance; ou ce ſont des gratifications & d'amples appointemens, que la magnificence du Prince attache aux fonctions de ſon état; ou ce ſont des gains que le ſecours de ſes amis & d'heureuſes conjonctures lui ont procurez. Quoi que ce ſoit, il eſt là-deſſus ſans reproche; & dans ſon abondance il goûte la ſolide conſolation de ſçavoir & de penſer, que pour nul intérêt il ne

s'est jamais écarté de la bonne foi & de l'honneur. Mais à cette probité naturelle s'il joint l'esprit de Religion ; s'il envisage Dieu dans ses biens, ou ses biens dans Dieu, qui en est le dispensateur ; s'il se laisse toucher de cette réflexion, qu'il ne tenoit qu'à Dieu de le réduire dans la misere où tant d'autres languissent ; & qu'à le bien prendre, toute sa prosperité n'est que l'effet d'une prédilection de Dieu & d'une providence particuliere ; voici les consequences qu'il en tire. Ces biens que Dieu lui a confiez, il les regarde plûtôt comme de simples talens, dont il n'a que l'administration, sans en avoir le domaine, qui ne les considere comme des biens qui lui appartiennent & dont il soit le proprietaire. Quoique la possession lui en soit accordée, il ne se croit pas permis de les dissiper, ni d'en user selon son gré ; mais ne les ayant qu'à titre onéreux & en étant comptable à Dieu, il comprend qu'ils ne doivent point avoir dans ses mains d'autre destination que celle même qui est ordon-

née de Dieu, Par conséquent, que dans une juste égalité, après en avoir retenu pour lui-même ce qui lui suffit, il doit du reste les faire servir au soulagement du prochain, que Dieu a substitué en sa place pour les recevoir; qu'il en doit assister les pauvres qui sont les enfans de Dieu; qu'il les doit répandre dans les prisons, dans les hôpitaux, dans des familles où souffrent des troupes d'infirmes & d'indigents qui sont les membres de Jesus-Christ; qu'il doit en un mot les appliquer à toutes les œuvres ou de misericorde ou de pieté, selon les besoins presents & les occasions qui naissent, puisque c'est ainsi que Dieu les lui redemande & qu'il en exige le tribut. *Sanctum Domino vocabitur.*

Disons le même des qualitez de l'ame, que nous devons estimer comme des dons de Dieu plus précieux encore & plus relevez. Le même d'un esprit vif, pénétrant, éclairé, & qui employe toutes ses lumieres & toute sa science à établir les veritez de la Religion, à les éclaircir,

à les enſeigner, après les avoir bien médité lui-même & bien approfondies. Le même d'un génie ſublime, diſert, éloquent, & qui doüé du don de la parole, employe toute la force & toute la grace de ſon éloquence à décrediter le vice & à perſuader la pratique de la vertu. Le même d'un naturel agiſſant, ardent, courageux, & qui infatigable dans le travail, employe toute l'ardeur de ſon zele à former de ſaintes entrepriſes pour la gloire de Dieu & à les executer. Le même d'un bon cœur, d'un cœur ſenſible & tendre, & qui dégagé des objets créez, employe toute ſa ſenſibilité & toute ſa tendreſſe à s'attacher plus étroitement à Dieu & à l'aimer plus affectueuſement. Le même de tout autre avantage & de quelque prérogative que ce ſoit, qui doit nous piquer de reconnoiſſance envers Dieu, & qui nous engage à l'en glorifier par le ſacrifice que nous lui en faiſons. *Sanctum Domino vocabitur.*

Je dis, Chrétiens, par le ſacrifice que nous faiſons à Dieu des biens

mêmes que nous en avons reçûs. Car il n'en eſt pas à beaucoup près de notre reconnoiſſance envers Dieu, comme il en eſt de la reconnoiſſance d'un homme à l'égard d'un homme. D'homme à homme, je reconnois un bienfait, non pas en remettant dans les mains du bienfacteur le don qu'il a bien voulu me faire : mais à ce don qui m'eſt venu de lui & qui étoit à lui, je réponds par un autre don qui ſoit pareillement à moi & qui lui vienne de moi. Il n'y a que Dieu à qui je ne puis rendre que ſes propres dons, pourquoi ? parce que tout ce que je lui puis preſenter, c'eſt lui qui me l'a donné, & que je n'ai rien de moi-même. De ſorte que par l'oblation que je lui fais, il n'acquiert point ſur ce que je lui offre un droit qui ne lui fût pas déja tout acquis. Je me trompe, mes chers Auditeurs ; & ſans déroger en aucune maniere à la grandeur de notre Dieu, ni à l'excellence de ſon Eſtre, je ne dois point craindre d'ajoûter pour votre conſolation & pour la mienne, que dans un ſens très-

ſolide & très-réel, c'eſt un nouveau droit qui revient à Dieu & que je lui attribuë ſpecialement par ma reconnoiſſance & mon offrande; que c'eſt un droit qu'il n'avoit pas indépendamment de moi & que je lui tranſporte; un droit dont il eſt ſouverainement jaloux, dont il ſe tient honoré, & dont il me fait un mérite. Ceçi peut-être vous étonne: mais je n'avance rien qu'une ſimple expoſition de ma penſée ne puiſſe aiſément & pleinement juſtifier.

Dès que Dieu eſt Dieu, tout eſt à lui par un droit eſſentiel & inaliénable. Droit tellement attaché à l'Eſtre divin, qu'il n'eſt pas plus poſſible à Dieu de s'en déporter, que de ceſſer d'être Dieu. Que l'homme en murmure ou qu'il y conſente, qu'il demeure dans la ſoumiſſion ou qu'il entreprenne de ſe revolter, le Seigneur eſt toujours le Seigneur & il le ſera toujours: *Regnum tuum*
Pſ. 144. *regnum omnium ſæculorum.* Mais outre ce premier droit, ce droit abſolu & univerſel que nul homme ne peut conteſter à Dieu, il en eſt un

plus particulier que notre cœur peut lui refuser & que nous ne lui refusons en effet que trop souvent. Droit fondé sur le rapport libre & volontaire qu'un amour reconnoissant nous porte à lui faire de toutes nos vûës, de tous nos desirs, de toutes nos actions, de tout nous-mêmes. Sans ce rapport, Dieu n'est point encore, j'ose le dire, autant maître de nous-mêmes & de nos biens qu'il le peut être & qu'il lui convient de l'être, puisqu'il ne l'est point par un don exprès que nous lui en ayons fait volontairement & librement. Il pourroit sur cela forcer notre volonté; mais il ne le veut pas, & ce n'est point l'ordre de sa providence. Il nous a mis, suivant le langage de l'Ecriture, dans la main de notre conseil, c'est-à-dire qu'il nous a laissé dans une entiere liberté de disposer de nous-mêmes & de tout ce qu'il nous a fourni pour notre usage. D'où il s'ensuit, que dans le systême present de notre vie & dans la disposition que nous faisons de nous-mêmes, il ne tient

donc qu'à nous d'être à Dieu d'un droit plus ou moins étendu, & plus ou moins parfait, ſelon que le mouvement de notre ame, que l'intention qui nous dirige, nous fait tendre vers lui, ou vers un autre objet que lui : & voilà ce que j'entends quand je dis qu'une reconnoiſſance efficace qui refere toutes choſes à Dieu, accroît par là même ſur nous l'empire de Dieu. *Sanctum Domino vocabitur.*

Quoiqu'il en ſoit, il en faut toujours revenir à cette verité conſtante, qu'à l'égard de Dieu, de quelque retour que nous uſions, nous ne lui donnons que ce qu'il nous a donné. C'eſt ce que David confeſſa ſi hautement dans une conjoncture des plus remarquables, & de quoi il rendit un témoignage ſi autentique. Ecoutons parler ce ſaint Roi : ſes expreſſions ſont toutes remplies de l'Eſprit Divin qui l'animoit. Il approchoit de ſon dernier jour. Il ſe voyoit à la fin d'un regne, qui ne fut preſque ſans interruption qu'une ſuite de victoires & des plus heu-

reux évenemens. Mais avec toute ſa gloire, n'ayant pas eu la conſolation de bâtir un Temple au Seigneur qui l'avoit élevé ſur le Trône & comblé de tant de proſperitez, du moins voulut-il en faire les préparatifs & les conſacrer lui-même. Le peuple par ſon ordre s'aſſemble; Grands & petits, chacun s'empreſſe de ſeconder la pieté du Prince; chacun contribuë à la conſtruction de ce ſuperbe édifice dont il a conçû le deſſein. Quel amas d'or, d'argent, de cédre, de marbre, de pierres précieuſes! Que de richeſſes deſtinées à une entrepriſe où tout Iſraël s'intereſſe! David à ce ſpectacle, ne peut retenir ſa joye: il éclate, il benit mille fois le Dieu de ſes peres: *Sed & David Rex lætatus eſt gaudio magno, & benedixit Domino coram univerſa multitudine.* Seigneur, s'écrie-t-il, Dieu d'Abraham, d'Iſaac, de Jacob, je ſçais que vous aimez la droiture & la ſimplicité du cœur: & c'eſt dans toute la ſimplicité & toute la droiture de mon cœur, que je vous offre ce pompeux appareil

1. Paral. c. 25.

que j'apperçois ici de toutes parts & que votre peuple vient étaler devant mes yeux. Mais, mon Dieu, ce qui redouble encore ma joye, c'est de voir l'activité, le zele de cette nombreuse multitude qui se joint à moi, & entre dans les mêmes sentimens que moi. *Scio, Deus meus, quod probes corda & simplicitatem diligas; undè & ego in simplicitate cordis mei lætus obtuli universa hæc: & populum tuum qui hìc repertus est, vidi cùm ingenti gaudio tib offerre donaria.*

Ibid.

Ainsi parloit ce Roi Prophete, dans le premier mouvement de sa reconnoissance. Mais parce qu'à la vûë de tant de dépenses & de tant d'apprêts, il eût pû peut-être se flatter de la pensée qu'il faisoit à Dieu une riche offrande, & que Dieu lui en devoit tenir un compte particulier; afin de rabbatre ce sentiment présomptueux, il s'occupoit en même temps d'une autre réflexion. Hé, que suis-je, Seigneur, reprenoit cet humble & religieux Prince: Qu'est-ce que tout ce peuple? Sommes-nous de nous-mêmes en état de vous fai-

re le moindre don ? Quoique nous vous présentions, n'est-ce pas votre bien ; & comment est-il à nous, si ce n'est en tant que nous le recevons de vous ? *Quis ego & quis populus meus, ut possimus hæc tibi universa promittere ? Tua sunt omnia ; & quæ de manu tua accepimus, dedimus tibi.* Il ne se contentoit pas de le dire une fois ; il le repetoit : Oui, mon Dieu, cette abondance, ce prodigieux assemblage de matériaux, que nous avons pris soin de recueillir & dont nous nous proposons d'élever la sainte maison où vous voulez que votre nom soit adoré ; tout cela & tout le reste du monde, indépendamment de nous, vous appartient. Mais nous croyons néanmoins, Seigneur, pouvoir encore vous le dévoüer ; & en vous le dévoüant de cœur, nous nous dévoüons nous-mêmes d'un consentement unanime à votre culte. Puissions-nous à jamais & par votre grace nous maintenir dans cette pieuse volonté. *Domine, Deus noster, omnis hæc copia quam paravimus, ut ædificaretur do-* *Ibid.*

mus nomini ſancto tuo, de manu tua eſt, & tua ſunt omnia ... Cuſtodi in æternum hanc voluntatem cordis eorum, & ſemper in venerationem tui mens iſta permaneat.

Or appliquons maintenant, Chrétiens, cet exemple, & dans une triſte oppoſition comparons-le avec ces abus criminels, avec ces prophanations que nous faiſons tous les jours des dons du Ciel. Car voici où le zele des Miniſtres de l'Evangile doit s'allumer, puiſqu'il n'eſt point dans le Chriſtianiſme de renverſement plus general ni plus déplorable. Tout ce que nous ſommes, nous ne le ſommes que par le bienfait de Dieu ; c'eſt l'inconteſtable verité que j'ai poſée d'abord & que nous avons conſiderée. En vertu de ce principe il eſt de notre reconnoiſſance, que tout ce que nous ſommes, nous le faſſions retourner à Dieu, & qu'il lui ſoit rapporté comme à la fin : autre vérité que je viens de développer, & qui nous eſt repreſentée ſous les plus beaux traits dans le myſtere que nous célébrons. Rien de plus ſolide que

cette conſequence, rien de plus religieux ; mais où en eſt la pratique & où la voyons nous ? Bien loin de faire honneur à Dieu de ſes dons, à quoi les employons-nous & à quoi nous ſervent-ils ? c'eſt le lieu de l'examiner & de vous le reprocher. A quoi ils nous ſervent ces dons du Seigneur ? à ſatisfaire nos paſſions ſenſuelles & nos cupiditez. A quoi ils nous ſervent ? à piquer notre ambition naturelle & notre envie de paroître. A quoi ils nous ſervent ? à ſoutenir nos deſſeins injuſtes & nos violences. A quoi ils nous ſervent ? à déguiſer nos vûës artificieuſes & nos tromperies. Le dirai-je encore, à quoi ils nous ſervent ? à corrompre l'innocence des ames & à les ſéduire. A quoi ils nous ſervent ? à répandre l'erreur, à autoriſer l'impieté, à décrediter la Religion. Que ne pourrois-je point ajoûter ? mais je m'en tiens là, & il me ſemble que c'eſt bien aſſez. Reprenons, s'il vous plaît.

A ſatisfaire nos paſſions ſenſuelles & nos cupiditez. Quel fut le pre-

mier ſentiment de ce riche dont il eſt parlé dans la parabole de l'Evangile ? Il avoit fait la plus abondante récolte ; ſes greniers en étoient remplis, & ne pouvoient la contenir toute entiere : mais ſur cela comment raiſonne-t-il en lui-même, & que conclut-il ? Il ne dit pas : rendons graces à Dieu de tant de biens. Il ne dit pas : aſſiſtons-en les pauvres, & ſecourons-les dans leur indigence. De tels ſoins ne l'occupent guéres. Mais, dit-il, puiſque je ſuis ainſi à mon aiſe & que je puis vivre commodément & agréablement, je n'ai déſormais qu'à prendre du repos, qu'à me réjoüir, qu'à manger, boire, faire bonne chere : *Anima, habes multa bona poſita in annos plurimos. Requieſce, comede, bibe, epulare.* Il le dit, & n'eſt-ce pas le langage d'une infinité d'autres ? Que ſert la fortune, dit-on, ſi ce n'eſt pas pour en joüir ? Maxime qui paroit d'autant plus raiſonnable, qu'elle eſt plus conforme aux idées du monde & à l'amour propre qui nous domine. On ne voit donc point d'au-

Luc. c. 12.

tre uſage à faire de ſon opulence, que de mener une vie douce & délicieuſe, dès qu'on a de quoi y fournir. On ne s'épargne rien, ni pour le luxe des habits, ni pour l'éclat de l'équipage, ni pour la richeſſe des meubles, ni pour la magnificence des repas, ni pour le jeu, pour les ſpectacles, pour toutes les parties de plaiſir. On lâche la bride à ſes appetits dereglez ; & de-là enfin l'on ſe plonge dans la plus honteuſe molleſſe & dans la débauche la plus infame. L'eſprit s'aveugle, le cœur s'appeſantit & ſe pervertit. On devient tout charnel, comme le peuple Juif ; & parce que l'homme animal, ſelon l'expreſſion de ſaint Paul, ne peut s'élever aux choſes celeſtes ni les goûter, on perd tout ſouvenir & tout ſentiment de Dieu. *Incraſſatus, impinguatus, dilatatus, dereliquit Deum factorem ſuum, & receſſit à Deo ſalutari ſuo.* Deuter. c. 32.

A piquer notre ambition naturelle & notre envie de paroître. Du moment que l'Ange rebelle apperçût les premiers rayons de cette ſplen-

deur dont Dieu, en le créant, l'avoit revêtu, il en fut ébloüi jusqu'à
Isai. c. 14. vouloir s'égaler à Dieu même : *Ascendam, & ero similis Altissimo.* Dès que Nabuchodonosor se vit affermi sur le Trône par la défaite de son ennemi, l'éclatante victoire qu'il venoit de remporter, lui enfla le cœur:
Judith. *Tunc exaltatum est regnum Nabuchodonosor, & cor ejus elevatum est.* Sans reconnoître le pouvoir tout-puissant du souverain Seigneur qui l'avoit secondé, il ne pensa plus qu'à étendre sa propre domination ; & commençant par le peuple même de Dieu, il se mit dans l'esprit de soumettre
Ibid. c. 2. à son empire toute la terre : *Dixitque cogitationem suam in eo esse, ut omnem terram suo subjugaret imperio.* Que Dieu nous ait doüez de quelque prérogative au-dessus des autres & de quelque mérite personnel, nous l'envisageons, par où ? non point par rapport à Dieu ni au fruit qu'il en attend pour son service ; mais par rapport à nous-mêmes, & au secours que nous en pouvons tirer pour notre avancement selon le monde. Nous

la regardons comme un moyen de ſe pouſſer, de s'inſinuer auprès des Grands', de ſe rendre néceſſaire à leur intérêts & par-là de ſe les attacher, d'écarter des competiteurs, d'avoir pour ſoi les ſuffrages du public, & d'emporter une telle préference, de monter inceſſamment de degré en degré juſqu'au terme qu'on s'eſt propoſé & où l'on aſpire. Car ſelon les idées communes & la façon ordinaire de parler, c'eſt-là ce qui s'appelle ne point enfoüir ſes talens, mais les faire valoir & en bien uſer.

A ſoutenir nos deſſeins injuſtes & nos violences. Pourquoi dans le cours du monde & dans la ſocieté humaine le bon droit eſt-il ſouvent & ſi impunément violé? Pourquoi dans l'adminiſtration des affaires, dans la diſpenſation de la Juſtice, dans le gouvernement d'une Ville, d'une Province, dans des terres & des domaines particuliers, y a-t-il des concuſſions, des vexations, des iniquitez, où toutes les loix ſont renverſées, où la force fait taire la raiſon

& l'oblige de ceder, ou l'heritage du pauvre est livré a l'usurpateur, où le juste souffre, où l'impie triomphe? Pourquoi, dis-je, des désordres si évidents & si crians, sont-ils non seulement tolerez, mais applaudis, mais approuvez? Vous ne le sçavez que trop, & peut-être a-ce été tant de fois le sujet de vos plaintes. Cette même puissance que Dieu communique à certains hommes pour juger, pour décider, pour commander, pour maintenir la regle & le bon ordre, c'est de quoi ils abusent indignement, & ce qu'ils tournent à la ruine de ceux dont ils devoient être les tuteurs & les patrons. Parce que des gens peuvent sans obstacle tout entreprendre, ils se persuadent que tout ce qu'ils entreprennent leur est permis; & parce que leur dignité, leur grandeur les rend redoutables, & que personne n'est en état de leur résister, rien ne les arrête. Ils donnent des ordres, ils portent des jugemens, ils agissent selon que l'humeur ou que l'intérêt les conduit. Ils s'attribuënt

les droits les plus mal-fondez;ils s'enrichiſſent des dépoüilles d'autrui ; ils n'ont nulle conſideration , nul égard. Comme ſi le pouvoir qu'il a plû à Dieu de leur conferer, n'étoit que pour eux-mêmes & qu'ils n'en duſſent répondre qu'à eux-mêmes. Ce n'eſt pas tout : mais pourſuivons.

A déguiſer nos vûës artificieuſes & nos tromperies David demandoit à Dieu le don d'intelligence, *Da mihi intellectum*; & pourquoi ? afin, diſoit-il, Seigneur, que je puiſſe bien méditer votre loi & vos divins commandemens;afin que j'en découvre toute l'étenduë , toute l'obligation , toute la perfection , & qu'après les avoir imprimé fortement dans mon cœur , je les obſerve avec plus de fidelité & je ne m'éloigne jamais de mes devoirs : *Et ſcrutabor legem tuam , & cuſtodiam illam in toto corde meo.* Salomon demandoit le don de ſageſſe , *Da mihi ſedium tuarum aſſiſtricem ſapientiam* : & pourquoi ? afin que cette raiſon ſaine , droite , éclairée , reprenoit ce Prince , me dirige toujours , ô mon Dieu , ſelon votre bon plaiſir ; afin

Pſ. 118.

Ibid.

Sap. c. 9.

que par ſon ſecours & à la faveur de ſes lumieres je ſçache diſcerner en chaque choſe ce qui eſt bon & ce qui ne l'eſt pas, & que je m'attache inviolablement à vos ſaintes volontez. *Ut mecum ſit & mecum laboret; ut ſciam quid acceptum ſit apud te.* Ibid. Voilà, dans les intentions de Dieu, où doivent tendre toutes les connoiſſances d'un eſprit clair-voyant & pénétrant; mais par une corruption abominable, cet eſprit fin, délié, ſubtil, n'eſt-ce pas dans le commerce des hommes le premier mobile & comme le reſſort des cabales, des intrigues, des partis, des politiques ſecrettes, des plus noires trahiſons, des plus inſignes fourberies, des plus odieuſes chicanes, des uſures cachées, des ſimonies palliées, des hypocriſies couvertes du voile de Religion, des menſonges affirmez avec plus d'aſſûrance que la plus conſtante vérité, des vengeances recherchées, préparées, executées ſous le maſque de l'amitié la plus affectueuſe & la plus ſincere; en un mot de toutes les impoſtures

& de tous les mauvais tours ? Hé, Seigneur, eſt-ce donc pour cela que vous avez fait luire ſur l'homme ce rayon de votre ſageſſe éternelle, qui le reléve au-deſſus de tous les eſtres viſibles & mortels ? *Signatum eſt ſuper nos lumen vultûs tui.* Eſt ce pour cela que vous l'avez marqué du ſceau de la Divinité, en lui donnant une ame ſpirituelle & raiſonnable ? Sont-ce là les operations de cette ame ; ſont-ce ſes productions, & ne devoit elle point autrement exercer la plûs noble de ſes facultez ? Pſ. 4.

A empoiſonner les cœurs, à corrompre leur innocence & à les ſéduire. J'en appelle à vous-mêmes, beautez périſſables, & je n'en veux pour témoins que vous-mêmes. Entre les dons de Dieu, vous pouvez compter cette grace qui brille aux yeux & qui prévient en votre faveur. Don précieux dans votre eſtime, mais par où ? voici le ſcandale de tous les ſiecles, & plût au Ciel que dans le nôtre il fût moins connu, & qu'il y eût là-deſſus moins de reproches à vous faire ! Vous l'eſ-

timez ce don de la nature & de son Auteur : mais vous l'estimez par cela même qui vous rend plus pernicieux ; mais vous l'estimez par cela même qui fait votre crime ; mais vous l'estimez par cela même qui vous perd, & qui perd avec vous tant d'ames si cheres à Jesus-Christ & rachetées de son sang. Expliquons-nous : Vous l'estimez, dis-je, cette fleur, cette grace passagere, & vous apportez des soins extrêmes à la cultiver, parce que suivant les fausses idées du monde c'est dans le sexe un mérite superieur & l'avantage le plus apparent ; parce que c'est une distinction qui par-tout vous fait remarquer, & qui par-là même flatte votre orgüeil & contente votre vanité ; parce que c'est l'attrait le plus puissant pour assembler auprès de vous une foule d'adulateurs, pour les humilier à vos pieds & les tenir soumis à votre empire ; parce que c'est une espece de titre pour vous ériger en idoles, en divinitez, & quelquefois jusqu'à la face des Autels & dans le Sanctuaire du Dieu vivant,

comme si vous prétendiez insulter à cette Beauté immortelle & invisible, & lui dérober l'encens qui lui est offert ; parce que c'est le sujet qui allume, qui entretient les plus vives passions pour vous, les passions les plus ardentes & les plus insensées, aux dépens de l'unique objet à qui tout notre amour est dû & qui est l'Estre souverain. Dites-le moi, & avoüez-le de bonne foi, puisque vous vous ne pouvez le dissimuler à vous-mêmes : avez-vous d'autres vûës dans ces airs affectez & engageans, dans ces habillemens mondains, dans ce vain attirail d'ajustemens & de parures, que vous disposez avec tant d'artifice & qui emportent toute votre attention ? Achevons.

A répandre l'erreur, à autoriser l'impieté, à décrediter la Religion. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Eglise l'éprouve, & qu'elle en souffre. Les playes qui lui ont fait tant d'Heresiarques, ont saigné longtems, & plusieurs saignent encore, & ne sont pas en disposition de se fermer. C'étoient des hommes ha-

biles du reste & versez dans les plus hautes sciences. Quels services ne pouvoient-ils pas rendre à la Religion, & quelle gloire n'étoient-ils pas capables de procurer à Dieu ? Ils en avoient tous les moyens, puisque l'Esprit de Dieu dans la distribution de ses dons, les avoit partagez si avantageusement. Mais leur science les a enflez ; leur présomption les a aveuglez & opiniâtrez. Ils se sont abandonnez à leur sens réprouvé ; & de ce qu'ils avoient acquis au milieu de l'Eglise de Jesus-Christ pour sa défense & pour son soutien, ils en ont, si je puis ainsi parler, fabriqué les armes dont ils l'ont combattuë, & dont ils lui ont déchiré le sein. Dans ce même rang, mettons une infinité d'impies & de libertins, gens qui peut-être ne manquent point d'un certain génie avec lequel Dieu les a fait naître ; mais qui fiers de leur orgüeilleuse philosophie, & adorateurs de ses prétenduës découvertes, refusent de la soumettre à la simplicité de la foi : voulant toujours raisonner ; & à force de

de raisonnemens ne concliiant jamais selon la droite raison : voulant tout voir, tout approfondir, & à force de chercher la verité, ne la trouvant jamais, & se réduisant au point de n'être jamais en état de l'appercevoir ; *Semper discentes, & numquam ad scientiam veritatis pervenientes* : de-là, comme des aveugles, se précipitant d'abîmes en abîmes, rejettant avec mépris nos plus augustes Mysteres, traitant de superstition & de foiblesse nos plus pieuses observances ; s'attaquant même à Dieu, par qui néanmoins & pour qui seul ils existent, lui contestant ses plus essentiels attributs, & lui disputant jusqu'à son Estre. Que ne me resteroit-il point à dire d'un million d'autres, & sur tant d'autres sujets ?

2. Timot. c. 3.

C'est donc une plainte bien fondée que je vous adresse, Chrétiens, de la part de Dieu, quand je vous dis en finissant ce discours, ce qu'il disoit à son peuple par la bouche du Prophete Isaïe : *Filios enutrivi & exaltavi, ipsi autem spreverunt me.*

Isai. c. 1

Je les ai formez comme des enfans. Dès le sein de leur mere, ma providence les a prévenus ; & dans le cours de leurs années elle les a toujours suivis pour veiller sur eux & pour fournir à tous leurs besoins : *Enutrivi.* Mes soins ne se sont pas seulement bornez à leur conserver une vie qui dépendoit de moi, & que sans moi mille perils, mille accidens imprevûs pouvoient leur ravir ; mais je les ai élevez, je les ai pourvûs de biens & de qualitez avantageuses, propres à les mettre en honneur & à les aggrandir : *Exaltavi.* Quel emploi ont-ils fait de tout cela ? il semble que ce soient des armes que je leur aye mis dans les mains pour s'attaquer à moi, & pour m'insulter & m'outrager : *Ipsi autem spreverunt me.* Il semble même qu'ils voudroient me faire servir en quelque sorte à leurs iniquitez, & que j'en devinsse le complice : *Servire me fecisti in peccatis tuis.* Isai c. 43.
Ainsi le Seigneur s'expliquoit-il, & voilà ce que je vous redis en son nom ; comprenez-le, Chrétiens Au-

ditcurs, & craignez-en les ſuites terribles. Car de-là il doit arriver deux choſes : ou que Dieu retire de vous ſes dons & qu'il vous en dépoüille : ou qu'il les faſſe retomber ſur vous pour votre condamnation. Qu'il retire de vous ſes dons : Hé, n'eſt-ce pas ce qu'il a fait à l'égard de mille autres, & ce qu'il fait encore tous les jours ? Comme rien n'engage plus Dieu à répandre ſur nous de nouvelles graces, que la reconnoiſſance & le bon uſage des graces reçûës ; rien auſſi par un principe tout contraire & par un retour bien naturel, ne l'endurcit plus pour nous, & n'eſt plus capable d'arrêter le cours de ſes liberalitez, que nos ingratitudes & nos abus. Nous voyons des chutes qui nous étonnent, des changemens de fortune qui nous frappent, des accidens perſonnels & inopinez qui nous ſaiſiſſent de frayeur ; & ne ſont-ce pas de ces coups du bras de Dieu, qui par un juſte jugement, réduit dans la miſere ceux qu'il avoit enrichis, couvre de confuſion ceux qu'il avoit

revêtus du plus bel éclat, accable d'infirmitez & de maux ceux à qui il avoit fourni plus de moyens pour goûter tous les agrémens de la vie ? Peut-être néanmoins ne vous enlevera-t-il pas ainsi ce qu'il vous a donné; mais ce qui vous doit être encore plus funeste, c'est qu'il l'employera contre uous-mêmes; c'est qu'il vous laissera corrompre ses dons, les pervertir & les prophaner, pour en faire un jour, à votre ruine, le sujet de ses plus redoutables arrêts & de votre éternelle réprobation. Car ce ne sont point de ces choses indifferentes dont Dieu nous abandonne la disposition, pour en user selon notre gré, & qui ne doivent nuire ni servir à notre salut. Il faut, ou qu'ils nous sanctifient & qu'ils nous sauvent suivant le dessein de Dieu, ou qu'ils contribuënt d'autant plus à nous rendre coupables devant Dieu & à nous damner, qu'ils auront été plus abondans, & que nous en aurons fait une plus criminelle dissipation. On demandera beaucoup à celui qui aura beaucoup re-

çû ; & moins il rapportera, plus il ſe trouvera chargé de dettes & digne de châtiment.

Heureuſe l'ame fidelle & reconnoiſſante, comme Marie. Plus elle reçoit, plus on recommence à lui donner, ſelon cette maxime Evangelique : *Habenti dabitur, & abundabit* : pourquoi cela ? parce que plus elle reçoit, plus elle donne elle-même à Dieu ; ne ſe réſervant rien, mais par une ſainte émulation, voulant en quelque maniere égaler la liberalité de Dieu, & répondant à l'abondance de ſes graces par un dévouëment toujours nouveau & toujours plus parfait. Dieu mille fois encore plus liberal envers nous, que nous ne le ſommes envers lui, ne ſe laiſſa jamais vaincre pas de foibles créatures ; & c'eſt alors, ſuivant la parole de Jeſus-Chriſt, qu'il verſe dans notre ſein une meſure pleine, bien preſſée, & comble juſqu'à déborder. *Menſuram bonam, & confertam, & coagitatam, & ſupereffluentem dabunt in ſinum veſtrum.* Voilà, ſainte Mere de Dieu, voilà par où vous

Math. c. 25.

Luc. c. 6.

fistes descendre sur vous tous les dons du Ciel. Chaque jour fut pour vous un accroissement de grace, parce que chaque jour vous fut un exercice perpetuel d'amour & de reconnoissance. En presentant votre Fils adorable & en l'offrant, vous vous offrîtes vous-même, & rien ne manqua à votre sacrifice. Daignez nous y associer : daignez vous-même nous présenter à ce Pere Tout-puissant qui nous a confiez à vos soins, & vous a établie auprès de lui notre avocate. Nous sommes vos enfans, & nous cherissons cette glorieuse qualité comme un des plus beaux titres dont nous soyons honorez. Traitez-nous en mere, & secondez le vœu que nous voulons faire au Seigneur sous vos auspices. Ce vœu, cette offrande que nous lui ferons de nous-mêmes, passant par vos mains, en aura plus de vertu & lui sera plus agréable. Il l'acceptera, & nous en recevrons la récompense dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, &c.

BIBLIOTECA UNIV...



EXHORTATION POUR LA FESTE DE LA VISITATION DE LA VIERGE.

Exurgens autem Maria in diebus illis, abiit in montana cum festinatione in civitatem Juda : & intravit in domum Zachariæ, & salutavit Elisabeth.

Dans ce temps-là Marie se mit en chemin, & s'en alla en diligence au pays des montagnes, à une ville de Juda : & étant entré dans la maison de Zacharie, elle salüa Elisabeth. En saint Luc ch. I.

C'Est, Mesdames, par une heureuse rencontre, ou, si vous voulez, par une vûë particuliere

Pour une Assemblée de Dames.

de la Providence, que le jour marqué pour votre Assemblée concourt avec la Fête que célebre l'Eglise en l'honneur de la Mere de Dieu & sous le nom de la Visitation de la Vierge. Marie après l'ambassade de l'Ange, qui vient de lui annoncer le glorieux choix que le Ciel a fait d'elle pour donner aux hommes le Redempteur qu'ils attendoient depuis tant de siecles, après l'avoir conçû dans son sein par un miracle de la vertu divine, ce Messie promis au monde, & instruite en même temps de l'état d'Elisabeth enceinte de Jean-Baptiste : cette Vierge, dis-je, & cette sainte Mere tout ensemble, part en de telles conjonctures, entreprend une marche pénible & fatigante, va visiter sa cousine, lui offrir son secours, & se conjoüir avec elle des graces singulieres qu'elles ont l'une & l'autre reçûës du Seigneur.

Pieux & religieux commerce, où regne la charité, & dont l'esprit de Dieu est le sacré nœud. Liaison d'amitié, de societé, de conversation

& d'entretien, qui nous doit servir de modelle, & d'où je prétends tirer pour vous, MESDAMES, d'importantes leçons. Car toutes chrétiennes & toutes adonnées que vous êtes à de bonnes œuvres & aux exercices de la Religion, Dieu ne vous a point séparées du monde : il ne vous a point appelées dans le Cloître ; il vous a laissées selon votre vocation au milieu du siecle, & il vous a permis d'y avoir certaines connoissances, d'y recevoir & d'y rendre certaines visites, d'y entretenir certaines societez, d'y lier & d'y converser avec certaines personnes. Or le mystere de ce jour nous fournit là-dessus des instructions si solides, si édifiantes, & sur tout si nécessaires, que j'ai crû ne devoir point m'attacher à d'autre sujet dans cette courte Exhortation que vous souhaitez de moi & que je me suis engagé de vous faire.

Je veux par l'exemple de Marie & d'Elisabeth, vous apprendre comment vous devez vous comporter dans ce que nous appellons com-

merce de la vie humaine. Je veux vous montrer quels dangers vous y devez craindre, quels écueils vous y devez éviter, de quelles precautions vous y devez user, ce que vous en devez bannir & ce que vous y devez rechercher, enfin, de quelle maniere vous les pouvez & les devez sanctifier. Matiere d'une extrême conséquence, & qui demanderoit un plus long discours : mais du moins dans le peu de temps qui m'est accordé, j'en dirai assez pour vous tracer un plan abregé de la conduite que vous avez à tenir, & des maximes les plus essentielles dont on ne doit jamais s'écarter. Toute la méthode que je suivrai, ce sera, MESDAMES, de vous expliquer de point en point l'Evangile que l'Eglise applique à cette solemnité. Nous y trouverons un fonds de réflexions également sensibles & utiles. Tantôt c'est Marie que je vous proposerai à imiter, & tantôt Elisabeth. Le Ciel benira mon dessein, & j'ose me promettre de votre part une attention favorable. Commençons.

I. Marie donc partit, & s'en alla en diligence au Pays des montagnes : *Exurgens Maria abiit in montana cum festinatione.* Luc. c. 2. Mais quel fut le terme d'une marche si prompte & si empressée, & où s'arrêta cette sainte Vierge ? Elle entra dans la maison de Zacharie : *Et intravit in domum Zachariæ.* Ibid. Prenez garde, Mesdames, c'est dans une maison sanctifiée par les œuvres de pieté qui s'y pratiquent ; dans une maison où Dieu est connu, adoré & servi ; dans une maison où elle n'entendra parler que de Dieu, où elle ne verra que des exemples capables de la porter à Dieu ; dans une maison retirée du tumulte & du bruit du monde, habitée par deux personnes vertueuses, dont elle va partager la joye, & à qui elle va faire part elle même de son bonheur. Telle est la compagnie qu'elle cherche ; il ne lui en faut point d'autre, & c'est-là qu'elle borne toutes ses connoissances & toutes ses habitudes.

Or de-là que veux-je conclure ? Vous

me prévenez, MESDAMES, & vous jugez par avance quel eſt le premier principe que je viens ici poſer; quelle eſt la premiere regle de conduite, la regle generale que la ſageſſe chrétienne vous preſcrit & qui doit ſervir de fondement à toutes les autres. Ce n'eſt point, ainſi que je vous l'ai déja fait entendre, de rompre toute liaiſon auec le monde, de renoncer à toute ſocieté dans le monde. Heureuſes ſi c'étoit-là votre état: mais puiſque ce ne l'eſt pas, & qu'il n'a pas plû à Dieu d'en ordonner de la ſorte; puiſqu'il ne vous a pas appellées dans ſon ſanctuaire, ni deſtinées à la profeſſion religieuſe, dont le plus précieux avantage eſt l'éloignement du monde, voici du moins dans votre condition & ſelon les volontez du ſouverain Maître qui vous y a placées, la route que vous devez prendre, & la baſe ſur laquelle vous devez établir tout engagement de confiance mutuelle & de ſocieté. C'eſt de n'avoir parmi le monde que des liaiſons & des ſocietez de choix, & de regler ce choix,

non point par la naiſſance ni le rang des perſonnes ; non point par leur credit, leur opulence, ni l'éclat de leur fortune ; non point par leurs talens naturels, par la vivacité de leur eſprit, par l'étenduë de leur ſçavoir, par leur nom & leur réputation, mais par leur vertu, par leur régularité, par leur religion, par la droiture de leur cœur & l'intégrité de leurs mœurs.

N'exagerons rien, MESDAMES, & comprenez, je vous prie, ma penſée. Je ne veux point ici condamner certains devoirs de la vie civile, ni un certain commerce que demande la bienſéance. Commerce où vous vous trouvez engagées preſque indiſpenſablement par les coutumes du monde, mais où le cœur n'a point de part. Commerce moderé, meſuré, renfermé en de juſtes bornes, ſans y donner trop de temps, ni le rendre trop frequent. Commerce où il ne vous eſt guéres permis de faire un diſcernement qui offenſeroit, ſur lequel on raiſonneroit, qu'on traiteroit de mépris, de caprice, de ſin-

gularité, & qui pourroit exposer à des retours fâchenx. Car si je puis user de cette figure, comme Dieu, par une providence generale, fait lever également son soleil sur les bons & sur les méchans, ainsi dans l'usage de la vie y a-t-il des obligations communes dont on ne peut pas plus se dispenser à l'égard de l'un que de l'autre, quelque difference qu'il y ait d'ailleurs entre leurs caracteres & leur conduite. De quoi donc est-ce que je parle ? c'est sur tout de ces connoissances plus intimes, qui portent à se voir beaucoup plus souvent & à s'entretenir plus confidemment. C'est de ces societez plus étroites, que forme l'inclination, le goût; où le cœur se plaît, & où il s'épanche avec plus de communication & plus de liberté. Connoissances & societez infiniment dangereuses, sans la précaution que je vous marque, & que je prétends être pour vous le préservatif le plus puissant, mais en même temps le plus nécessaire.

Quand il n'y auroit, MESDAMES, que l'honneur, cette seule conside-

ration ne devroit-elle pas vous suffire, pour ne vouloir jamais vous associer qu'avec des gens d'une probité reconnuë & d'une vie irreprochable ? Car une personne a beau se conduire d'ailleurs avec sagesse, & se comporter d'une maniere qui la mette, ce semble, à couvert de la censure : dès qu'elle vient à frequenter certaines compagnies, c'est une tache capable de la flétrir dans l'opinion du public. On le remarque, on en est surpris, on en dit sa pensée, & si l'on ne va pas jusqu'à former contre elle un jugement plein & arrêté, on ne peut guéres se défendre de mille soupçons qui naissent & qui donnent lieu à bien des discours. Quand il n'y auroit que l'esprit de Religion, ce seul motif ne devroit-il pas vous inspirer le même sentiment qu'au Prophete Royal, & vous faire dire comme lui : *Elegi abjectus esse in domo* *Psal.* 83. *Dei mei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum.* Il est vrai : cette societé me conviendroit assez par l'agrément que j'y aurois. On m'y

recevroit volontiers ; & j'y trouverois de quoi charmer le temps & le paſſer ſans ennui. Il y auroit même encore dans un ſens de quoi flatter ma vanité, de quoi piquer mon ambition, de quoi m'accrediter & de quoi me procurer des avantages conſiderables. Ce ſont des gens du beau monde, du grand monde, d'une diſtinction & d'un rang dans le monde, dont l'éclat rejailliroit ſur moi & ne me ſeroit pas inutile. Je comprends tout cela : mais du reſte, ô mon Dieu, ce ſont des pecheurs, & on ne les connoît que trop. Dès-là qu'ils ſe ſéparent de vous, il ne m'en faut pas davantage pour me ſéparer d'eux. Je me tiens dans ma retraite, tout obſcure qu'elle eſt ; ou ſi j'ai beſoin de quelque entretien & de quelque commerce, il vaut beaucoup mieux qu'il ſoit moins engageant & moins brillant, pourvû qu'il ſoit plus chrétien & qu'il m'uniſſe avec des ames dévoüées au Dieu que j'aime & que je dois aimer préferablement à tout. *Elegi abjectus eſſe in domo Dei mei, magis quam*

habitare in tabernaculis peccatorum.

Mais il y a plus, MESDAMES, & ce qui mérite votre attention particuliere, c'est la raison du péril très-prochain, où jette immanquablement toute societé avec des impies & des mondains, sans crainte de Dieu & sans conscience. Mille exemples ont fait voir combien les suites en sont funestes & pernicieuses. Voilà pourquoi saint Paul ordonnoit si expressément à son disciple Timothée de se garder de tous les entretiens prophanes & frivoles : parce que rien, lui disoit-il, ne contribuë davantage à ruiner la pieté & la foi, & que les paroles de ces gens-là sont comme un cancer qui gagne peu à peu : *Prophana autem & vanaloquia devita ; multum enim proficiunt ad impietatem, & sermo eorum ut cancer serpit.* 2. Tim. c. 2.

Et en effet, notre cœur ne penche déja que trop de lui-même au relâchement & au déreglement. Qu'est-ce donc quand à ce penchant de la nature corrompuë, se joint encore l'impression que font des personnes

avec qui l'on vit habituellement, librement, & pour qui l'on se sent un fonds d'estime le plus propre à nous séduire & à nous entraîner ? On s'accoûtume à penser comme eux, à parler comme eux, à faire comme eux. Peut-être y répugne-t-on d'abord : mais à force de les entendre débiter leurs maximes & d'être témoins de leurs actions, on prend insensiblement les mêmes principes, les mêmes dispositions, les mêmes manieres. Si ce sont des incredules & des libertins, ils vous apprendront à railler des choses les plus saintes & à douter des veritez les plus essentielles. Si ce sont des ambitieux, ils vous rempliront la tête de vaines idées d'aggrandissement & de fortune, & vous apprendront à vous mêler dans des intrigues où la justice & la fidelité se trouveront bien endommagées. Si ce sont des médisans, vous serez obligez d'écouter leurs médisances & d'y répondre, & par-là vous apprendrez à médire vous-mêmes & à déchirer le prochain. Si ce sont des volup-

tueux & des intemperans, ils vous seront entrer dans tous leurs divertissemens, dans tous leurs jeux, dans tous leurs repas, & de cette sorte vous apprendrez à mener une vie de plaisir & toute sensuelle. Ainsi des autres vices, où ils peuvent être sujets, sans en excepter les plus honteux & les plus abominables. car en quels abîmes de pareilles societez ne sont-elles pas capables de nous précipiter; & y a-t-il excès à quoi elles ne puissent nous conduire avec le temps?

Que dis-je après tout, MESDAMES, & ne vais-je point trop loin? Chacun se connoît, ou croit se connoître; & selon le secret témoignage qu-on se rend à soi-même de ses propres sentimens, on ne sçauroit se persuader que jamais on pût en venir à certaines extrêmitez qui font horreur. Mais pour vous donner une preuve sensible de ce que je dis, & pour vous faire mieux comprendre à quel point nous sommes fragiles, & combien nous devons peu compter sur nous-mêmes dans l'avenir,

quelque bien diſpoſez que nous ſoyons dans l'heure preſente, je n'ai qu'à vous remettre devant les yeux un des évenemens les plus mémorables & les plus terribles, dont l'hiſtoire ſainte nous ait conſervé le ſouvenir. Moïſe & les Prophetes défendirent aux Juifs de s'allier avec les nations étrangeres ; & afin de les détourner plus fortement d'une alliance ſi dangereuſe, que leur repreſentoient-ils ? Ils leur annonçoient que ces nations idolâtres les perdroient, qu'elles les pervertiroient, qu'elles leur feroient abandonner le Dieu d'Iſraël, adorer de fauſſes divinitez, preſenter de l'enceus aux Idoles, & immoler enfin leurs enfans aux démons. Or ſur cela je m'imagine que le peuple de Dieu, fidelle alors & uniquement dévoüé au culte du Seigneur, prenoit de ſi affreuſes menaces & de ſi triſtes préſages pour des exagerations. Mais qu'arriva-t-il ? Malgré toutes les défenſes du ſaint Legiſlateur & tous les avertiſſemens des Prophetes, les Iſraëlites forment des liaiſons avec

ces peuples dont le commerce leur eſt ſi expreſſément & ſi ſagement interdit. Ils les fréquentent, ils s'ingérent parmi eux, & de-là bientôt quel changement ! Que de ſacrileges, que d'abominations ! *Et commesti ſunt inter gentes, & didicerunt opera eorum.* Il n'y a point de prophanations où ils ne ſe portent. Ils oublient le Dieu de leurs peres, ils ſe proſternent devant les autels des faux Dieux, ils s'humilient aux pieds des idoles : *Et ſervierunt ſculptilibus eorum.* Ce n'eſt pas aſſez : ils ont recours aux puiſſances infernales, ils les invoquent, ils leurs font des ſacrifices, & quels ſacrifices ? ah ! qui le croiroit, & dans la nature vit-on jamais rien de ſi monſtrueux ? De leurs mains parricides ils ouvrent eux-mêmes le ſein de leurs enfans, & leur arrachent la vie. La terre eſt baignée & infectée du ſang de ces innocentes victimes ; & les peres, les meres qui l'ont répandu, ne rougiſſent point de ſe rendre ainſi l'enfer propice & favorable. *Et immolaverunt filios ſuos & filias ſuas dæmoniis : &*

Pſ. 105. — *Ibid.* — *Ibid.*

infecta est terra in sanguinibus.

Exemple bien effrayant, MESDAMES, & bien opposé à nos mœurs : mais exemple néanmoins que nous pouvons par une juste proportion nous appliquer à nous-mêmes. Ne nous flattons point & ne nous trompons point. Ne disons point, je me sens, je n'ai rien à craindre. Qui que vous soyez, je soutiens que tout est à craindre pour vous ; mais sur tout & encore plus pour vous, jeunes personnes, que la vivacité de l'âge emporte plus vîte & plus aisément : pour vous dont le naturel est plus doux, plus flexible, plus complaisant ; pour vous sur qui l'occasion & le respect humain ont plus de pouvoir & plus d'ascendant. N'insistons pas là-dessus davantage, & avançons.

Car quand on a tant fait par ses soins & par son application que de trouver des gens de probité avec qui l'on puisse lier commerce, on a fait, MESDAMES, la démarche la plus difficile & la plus importante de la vie. Mais ce n'est pas assez : il faut se

maintenir dans la possession de ce bien, & souvent il n'y a pas moins de précaution à prendre pour conserver sans péril les habitudes qu'on s'est faites, qu'il en falloit pour les former. C'est par le défaut de cette attention & de cette vigilance qu'on a vû quelquefois les commerces les plus saints dégenerez en des amitiez prophanes & mondaines, & même, comme parle saint Paul, finir par la chair, après avoir commencé par l'esprit. *Sic stulti estis ut cum spiritu cœperitis, nunc carne consummemini.* Galat. c. 3.
Plût à Dieu que l'experience nous fournît moins d'exemples de ces chutes déplorables, je ne dis pas seulement en des pechez griefs, mais en tous ces pechez que l'Apôtre met au rang des œuvres de la chair, lorsqu'il en fait le dénombrement : *Manifesta autem sunt opera carnis, quæ sunt immunditia, impudicitia, luxuria, inimicitiæ, iræ, rixæ, dissentiones, comessationes*, & le reste. Galat. c. 5.

Or pour éviter ce désordre, & pour empêcher qu'une societé même fondée sur la vertu, ne vienne

avec le temps à décheoir & à tomber dans une si triste corruption, il faut être conduit par une prudence mûre & circonspecte, & c'est-là-dessus encore que l'Evangile aujourd'hui nous propose un modelle achevé dans la personne de la Mere de Dieu, dont le commerce avec sainte Elisabeth renferme toutes les regles qu'on peut donner sur une matiere de cette importance. Examinons-les, & tâchons pour notre édification & notre sûreté de les réduire à une pratique fidelle & constante.

II. Marie entra dans la maison de Zacharie & salüa Elisabeth : *Intravit in domum Zachariæ, & salutavit Elisabeth*; c'est la premiere circonstance que je remarque. Marie entre dans la maison de Zacharie; mais c'est Elisabeth qu'elle saluë. C'est à elle que s'adresse la visite qu'elle rend, & c'est proprement avec elle qu'elle s'unit d'amitié & de société : pour nous apprendre qu'un commerce particulier, s'il est sage & selon Dieu, ne doit point se trou-

Luc. c. 1.

ver,

ver, autant qu'il est possible, entre des personnes de different sexe. Leçon d'une extrême consequence pour ceux qui veulent de bonne foi marcher dans les voyes du Seigneur, & n'avoir aucune liaison dans le monde qui mette leur innocence & leur salut en danger. Je ne prétends pas condamner par-là les devoirs de la vie civile, ni rompre certains commerces que non seulement la bienséance permet, mais que la charité ordonne même en certains temps & en certaines conjonctures. Ce ne sont point ces bienséances ni ces devoirs communs, qui peuvent intéresser la conscience & la blesser. Mais je parle de ces liaisons particulieres, qui seront, si vous le voulez, etablies sur la pieté, & qui néanmoins ne sçauroient guéres subsister entre des personnes de deux sexes differens, sans quelque sorte de péril. Voilà sur quoi je soutiens que nous ne devons point nous flatter nous-mêmes, ni entrer en composition avec l'amour propre, qui ne cherche qu'à nous tromper, & qui

n'est que trop adroit à nous attirer dans le piége.

Pour en venir à la preuve, vous sçavez qu'en matiere de morale parmi des Chrétiens, les Peres sont les oracles que nous devons consulter; que ce sont des guides éclairez & des maîtres qui ne nous égarent point; & que lorsqu'ils conviennent tous de certains principes, il y a de la témérité & de l'orgüeil à vouloir se frayer des voyes écartées, où Dieu souvent nous abandonne à notre sens reprouvé. Or sur cet article que je traite, ils sont tous également severes. Ils n'ont sur cela nulle indulgence, ils n'usent d'aucun temperament, & si je voulois rapporter leurs pensées dans toute leur rigueur, j'aurois de quoi étonner bien des gens, qui sans scrupule entretiennent des societez, dont ces grands hommes ont témoigné tant d'éloignemént & dont ils se sont tant efforcez de détourner les ames les plus pieuses d'ailleurs & les plus déclarées contre le vice. Car ils étoient persuadez, que quelque éprouvée

que puiſſe être la vertu, on ne doit jamais oublier qu'on eſt homme, & qu'on le ſera juſqu'au dernier ſoupir de la vie ; comme ſaint Hilarion ayant déja l'ame ſur le bord des lévres, le marqua ſi ſagement à une perſonne qui l'aſſiſtoit à la mort, & qui le conſideroit de près au viſage pour examiner s'il lui reſtoit encore quelque ſouffle de vie. Que quelque innocens que ſoient ces commerces en apparence, parce qu'on ne tombe pas dans des déſordres groſſiers, on y a toujours des écüeils à craindre. Que le plaiſir de ſe voir, le chagrin de ſe ſéparer, l'impatience de ſe revoir, les aſſiduitez, les réflexions d'un eſprit ſans ceſſe occupé du même objet, les éloges qui ſe donnent : que tout cela pouvoit auſſi bien indiquer un engagement de paſſion, qu'un attachement honnête. Que cette paſſion, pour être inconnuë, n'en étoit que plus dangereuſe, & qu'il n'y avoit que trop lieu de ſoupçonner que ce ne fût une de ces paſſions qui ſe nourriſſent de ſoins & d'inquiétudes, ainſi

que saint Jerôme le faisoit observer à une Dame Romaine qui le consultoit : *Sanctus amor impatientiam non habet.* Que bien qu'un âge avancé nous
Hieron. mette plus à couvert des traits de l'ennemi, il falloit cependant se tenir toujours sur ses gardes, & qu'une vertu conservée vingt & trente ans avec la plus exacte fidelité, ne faisoit point de prescription pour l'avenir : maxime du même Pere, & regle de conduite qu'il donnoit à un saint Personnage de son temps : *Vide*
Idem. *ne in præteritâ castitate confidas.* Que quand même on se rendroit témoignage devant Dieu, que le cœur n'en ressent nulle impression mauvaise, & que l'innocence de l'ame n'en a pas souffert la moindre altération, cela ne suffit pas pour nous justifier. Que nous n'avons pas seulement à répondre de notre conscience, mais de la conscience du prochain, selon qu'il est en notre pouvoir de la garentir, & que c'est-là qu'il faut appliquer la parole de l'Ecriture : *Unicuique mandavit de proximo suo.*
Eccl. 17. que nous ne sçavons point le trou-

ble que nous pouvons porter dans l'esprit de la personne que nous voyons, & qu'on doit couper la racine à tous les desirs qui peuvent naître, & qui ne manquent guéres en effet de naître ; quand on s'étudie à plaire par les voyes mêmes les moins criminelles : ce que saint Cyprien jugeoit si dommageable & si pernicieux, qu'il ne croyoit pas que ce fût conserver la pureté de son cœur, que de s'exposer ainsi au hazard de plaire à qui il ne faut pas plaire : *Non es virgo, quæ sic vivis ut possis adamari* : paroles qui paroissent un peu fortes quand on n'en prend pas le vrai sens, mais qui dans le fond contiennent une grande vérité. Enfin, que ce n'est pas toujours raisonner juste, que de se rassûrer sur ce qu'on n'est dans aucun déreglement ; qu'on doit du respect au public, qu'on lui doit l'exemple, & que sans autre titre un commerce peut être condamnable devant Dieu, parce qu'il est scandaleux devant les hommes. Que nous sommes redevables non-seulement de l'essen-

Cypr.

tiel, mais même des apparences de notre conduite, & que l'Apôtre ne se contentoit pas de regler le cœur & l'esprit interieur du Chrétien, mais qu'il vouloit encore que sa vie fût irreprochable au dehors, afin que les Gentils n'eussent rien dont ils
Tit. c. 2. pussent se prévaloir : *Nihil habens malum dicere de nobis.* Que quoique le monde mal intentionné soit sujet à donner des interpretations malignes aux choses les plus indifferentes & à se tromper dans ses raisonnemens, il mérite toutefois un peu d'être écouté ; qu'un bruit commun est du moins fondé sur quelque légere négligence, & que de passer trop aisément par-dessus ce que dit le public, c'est ce qui peut faire voir la force d'un attachement, puisqu'on veut bien même lui sacrifier, sinon sa réputation toute entiere, au moins l'odeur la plus douce de la vertu qui se perd, manque de certains ménagemens & d'une certaine réserve.
Hieron. *Tenera res in fœminis fama pudicitiæ est*, ecrivoit saint Jerôme à une personne qu'il dirigeoit par ses conseils ;

Quasi flos pùlcherrimus citò ad levem marcessit auram, levique statu corrumpitur : il n'est rien de plus délicat que la réputation d'une honnête femme. Elle ressemble à ces fleurs épanoüies, que le moindre souffle peut corrompre ou flétrir en un moment. Voilà ce que les Peres de l'Eglise ont pensé, & comment ces saints Docteurs se sont expliquez. *Idem.*

Ah ! MESDAMES, quand le jour du Seigneur viendra, & que sa lumiere, selon l'expression de l'Apôtre, perçant la nuit & les tenebres des cœurs, découvrira les secrets principes des societez que l'on croit si saintes, sur quoi l'on est si peu en peine, & qu'on entretient dans un si profond repos, on sera peut être bien surpris de voir tous les ressorts qui donnoient le mouvement à tant de pas & de démarches dont le zele sembloit être le seul motif. On conviendra qu'on étoit plus homme qu'on ne pensoit ; & lorsque suivant les traces de ces engagemens, Dieu nous fera remonter jusqu'à la source, on reconnoîtra que si par une grace singuliere

du Ciel, l'ame ne s'eſt pas tout-à-fait pervertie, elle eſt dans la ſuite beaucoup déchuë de ce premier eſprit de Chriſtianiſme & de charité qui la conduiſoit, ou qui paroiſſoit la conduire & l'animer. C'eſt pour cela que ſaint Jerôme inſtruiſant une fidelle ſervante de Dieu, qui s'étoit retirée du monde, lui conſeilloit de n'avoir plus d'entretiens ordinaires avec les hommes, mais de ſe retrancher aux perſonnes de ſon ſexe. Je n'empêche pas, lui diſoit ce Pere, que pour votre conſolation vous ayez quelqu'un en qui vous preniez confiance, avec qui vous puiſſiez conférer de temps en temps & de qui vous preniez des avis ſalutaires : mais ſur cela même apportez tout le ſoin & toute l'attention convenable, & du reſte renfermez-vous avec des veuves, avec des filles vertueuſes, & que d'autres n'ayent plus de part a vos converſations. *Habeto tecùm viduarum & virginum choros, habeto tui ſexûs ſolatia.* Mais allons plus loin, & ſuivons toujours notre Evangile.

Idem.

III. Elisabeth fut remplie du saint Esprit, & elle s'écria : *Repleta est Spiritu sancto, & exclamavit Elisabeth.* Luc. c. 1.
Circonstance d'où je tire une autre regle non moins importante, pour maintenir la sainteté d'un commerce chrétien, & pour ne pas tomber insensiblement dans la bagatelle & les amusemens des entretiens du monde. C'est de se remplir de l'Esprit de Dieu ; c'est de s'imprimer fortement dans l'ame les veritez éternelles ; c'est de les avoir toujours presentes & de ne les perdre jamais de vûë. Car remarquez, s'il vous plaît, le temps où Elisabeth parle à Marie qui l'a saluée, & où elle lui répond. Cette bienheureuse mere de Jean-Baptiste n'ouvre point la bouche, que le saint Esprit ne soit auparavant descendu dans son cœur, & qu'elle n'en ait reçû l'inspiration : *Repleta est Spiritu sancto & exclamavit.* Or un esprit plein du Dieu qui le possede, & tout occupé des pensées de son salut, ne s'abaisse point à ces discours frivoles, où les mondains consument les journées entie-

res, & qui n'ont d'autre effet que de nous distraire & de nous dissiper. Il ne peut sortir d'un cœur que ce qu'il contient au-dedans de lui-même. Un homme de bien puise dans ce tresor des maximes saintes, des sentimens équitables sur toutes choses : *Bonus homo de bono thesauro profert bona.* De-là les vaines conversations du siecle lui deviennent insipides, & tout ce qui ne porte pas le caractere de l'esprit qui le gouverne, n'est pas capable de l'attacher ni de lus plaire.

Math. c. 12.

Sans cette précaution, je dis qu'on se met dans un danger visible de recevoir plus de dommage que d'utilité de la plûpart des entretiens où la societé nous engage ; & les personnes qui veillent un peu sur elles-mêmes, ont appris par leur expérience, que rien n'est plus propre à nous détourner des choses de Dieu, à éteindre dans le cœur les sentimens de la pieté chrétienne & à nous corrompre peu à peu, que ces conversations oiseuses & inutiles qui semblent faire tout l'emploi d'une infi-

nité de gens. C'est là que se débitent mille principes directement opposez à la morale de l'Evangile ; que l'on n'entend estimer que ce que le monde estime, que ce qui est grand selon le monde, que ce qui distingue dans le monde, que ce qu'on appelle bonheur & avantages du monde. C'est-là que par une foiblesse pitoyable, l'on descend aux sujets les plus pueriles & les plus indignes de l'attention d'une ame raisonnable : des femmes ne parlent d'autre chose que d'une mode, que d'une parure, d'un ajustement, d'un ameublement, que d'un train, d'un équipage, que d'un jeu, d'une assemblée, d'une partie de plaisir. C'est-là que le prochain devient une matiere perpetuelle de raisonnemens, de médisances, de railleries : on le peint avec des couleurs si vives, sa conduite est si naïvement representée, on aime tant à s'en réjoüir & on y prend tant de goût, que tout l'entretien se passe à déchirer tantôt l'un & tantôt l'autre. Tels sont, disoit saint Jerôme, dont j'emprunte encore ici les paroles, &

que je ſuis preſque de point en point dans toute cette morale, tels ſont les alimens que demandent des eſprits volages, légers, ſuperficiels; & des cœurs vuides de Dieu : voilà ce qui les nourrit. *Itur in verba, ſermo teritur, lacerantur abſentes, vita aliena diſcutitur & mordentes invicem conſumimur ab invicem : talis nos cibus occupat & dimittit.* C'eſt-là qu'on cherche à briller par les agrémens d'une converſation enjoüée, d'une converſation ingénieuſe, d'une converſation polie; & de tout cela que s'enſuit-il? à quoi aboutit ce commerce ſi agréable? à des réflexions, les unes qui plaiſent, & les autres qui chagrinent; les unes qui flattent notre vanité, & les autres qui la mortifient. Car du moment qu'on ſe trouve ſeul & qu'une compagnie s'eſt retirée, c'eſt alors qu'il revient à l'eſprit mille retours qui l'agitent. On repaſſe tout ce qui s'eſt dit de part & d'autre; on rappelle tout ce qu'on a entendu, & tout ce qu'on a répondu; on examine juſqu'à la moindre parole, & pour cela l'on met

Hieron.

en œuvre toute la délicatesse & tout le rafinement de l'amour propre. De-là les secrettes complaisances qu'on se donne à soi-même, si l'on pense s'être bien expliqué, s'être bien défendu, avoir fait une bonne réponse. De-là les amertumes, les serremens de cœur, les abattemens & les tristesses, si l'on se reproche d'avoir laissé échapper quelque parole mal-à propos, ou de n'avoir pas eu la replique assez spirituelle. De-là tantôt les envies contre celle-là, que d'autres ont comblée d'éloges; tantôt les dépits & les animositez contre celui-ci, qui nous a témoigné quelque dédain. De-là les soupçons, les fausses interpretations, les idées creuses au sujet d'un mot qui peut avoir divers sens & dont on veut trouver le véritable, parce qu'on craint que l'intérêt, que l'honneur n'y soit blessé. On le tourne & on le retourne de toutes façons; on en tire des conjectures, on en prend occasion d'inquiétudes, on s'épuise l'imagination, & tels sont les fruits les plus ordi-

naires de ces ſocietez où l'on ne fait point entrer l'eſprit de Dieu pour les conſacrer & les perfectionner.

IV. Societez encore plus pernicieuſes, lorſqu'on vient à s'émanciper d'une troiſiéme régle, qui eſt l'eſtime, le reſpect, les égards qu'on doit avoir l'un pour l'autre, & qu'on doit ſe témoigner l'un à l'autre dans la maniere dont on traite enſemble. *Et undè hoc mihi ut veniat Mater Domini mei ad me?* D'où me peut venir un bonheur que j'ai ſi peu mérité, de voir la Mere de mon Dieu m'honorer de ſa preſence? C'eſt ce que dit Eliſabeth, & c'eſt ainſi qu'elle marque le profond ſentiment de vénération dont elle eſt prévenuë envers Marie. Reſpect néceſſaire dans le commerce de la vie, pour obſerver toutes les bienſéances, qui ſont comme les remparts & les dehors de la vertu. Sans cela il eſt difficile qu'elle ne ſouffre quelque altération, & qu'elle puiſſe long-temps ſe ſoutenir: expliquons-nous. Je ne prétends pas obliger les perſonnes vertueuſes à des cérémonies exterieures qui recommencent ſans

Luc. c. 1.

cesse, ni à des façons incommodes & fatigantes : mais du reste il est constant que dès-là qu'on se porte à certaines libertez, que dès qu'on donne dans des manieres trop peu mesurées & trop familieres, souvent ces libertez se tournent en libertinage, surtout quand elles procedent d'une passion qui commence à naître. Et qu'on ne dise point que ce sont des légeretez : il est vrai, répond saint Jerôme ; mais de ces légeretez, on passe avec le temps aux plus grandes iniquitez. Ces commencemens, tout foibles qu'ils paroissent, sont les présages presque infaillibles d'une virginité qui va bientôt expirer. *Moritura virginitatis indicia.* *Hieron.*

Sur quoi, MESDAMES, je ne puis assez déplorer le malheur de tant de jeunes personnes, que leur condition engage dans le commerce du monde, & qui en font consister tout l'agrément dans ces airs aisez & libres, dans ces airs, si j'ose ainsi parler, folâtres & badins, dont les suites sont si funestes à l'innocence. Je sçais qu'on ne s'y propose d'abord aucune

vûë criminelle ; je ſçai même qu'on s'en fait dans la vie civile une eſpece de devoir. Car il faut, dit-on, ou ne point voir le monde, ou ſe conformer, en le voyant, à ſes pratiques & à ſes uſages. Or ce ſont-là les airs du monde, les manieres du monde ; & de ne les pas prendre, ce ſeroit ſe mettre ſur un pied de ſingularité, qui feroit parler & qui attireroit le mépris. Je n'examine point ce que le monde en penſeroit, ni comment il en jugeroit. Je conviens qu'il y a un monde corrompu qui pourroit y trouver à redire ; mais je n'ignore pas non plus qu'il y a un monde ſage qui l'approuveroit ? Quoi qu'il en ſoit, ce ne ſont point les penſées du monde ni ſes jugemens qui nous doivent ſervir de regle par rapport à la conſcience. Il nous ſuffit de ſçavoir ce qui peut l'intéreſſer, ce qui peut la perdre, pour y oppoſer les préſervatifs & les remedes néceſſaires. Or à quels excès & en quels abîmes n'ont pas conduit des millions d'ames, ces vivacitez trop naturelles, où le feu de l'âge empor-

re & que la coutume semble avoir autorisées, jusques dans les societez en apparence les plus honnêtes? Verité qu'un sage Payen à lui-même reconnuë, & qu'il nous fait assez entendre, lorsqu'il dit, que c'est ôter à l'amitié un de ses avantages les plus considerables & la plus belle prérogative qu'elle ait, que d'en retrancher une certaine pudeur modeste & respectueuse. *Amicitiæ maximum ornamentum tollit, qui ex eâ tollit verecundiam.* Senec.

V. Tout ceci même n'est point assez, si nous n'y ajoûtons une quatriéme regle, je veux dire, la droiture du cœur, & un amour de la verité qui nous fasse juger des choses comme Dieu en juge, & qui nous en fasse parler comme nous en jugeons, sans jamais trahir nos sentimens par une lâche complaisance. Aussi écoutez de quoi sainte Elisabeth felicite Marie, & en quoi elle fait consister le bonheur de cette glorieuse Vierge. *Beata!* Que vous êtes heureuse, Luc. 6. 1. & que j'envie votre sort! mais pourquoi lui paroît-il si desirable? Est-

ce parce qu'elle considere Marie dans ce haut rang où l'éleve la maternité divine, & qu'elle se laisse éblouir de son éclat & de sa grandeur? Est-ce parce qu'elle espere que la proximité & l'alliance lui donnera part à tous les honneurs de Marie, & que la gloire de cette cousine rejaillira sur elle-même? Est-ce que par l'entremise de Marie elle aspire, comme cette mere des enfans de Zebedée, aux premieres dignitez d'un Royaume temporel? Non, MESDAMES, ce n'est point par ces endroits, tout brillans qu'ils sont, que la destinée de Marie la touche & lui semble si avantageuse. Elle en juge tout autrement & plus sainement. *Beata*
Ibid. *quæ credidisti.* Vous êtes heureuse, lui dit-elle, parce que vous avez crû? C'est-là ce que j'estime dans vous: c'est cette foi qui a soumis votre esprit aux ordres du Seigneur; cette foi qui vous a persuadé contre les loix ordinaires de la nature, qu'une Vierge pouvoit devenir mere sans rien perdre de sa virginité, & que tout étoit possi-

ble au Dieu immortel : *Beata quæ credidisti.* Comme si elle lui disoit : En quelque élevation que je vous voye, je vous tiendrois moins heureuse, si vons aviez été moins fidelle ; & quelque respect que j'eusse pour la Mere de mon Dieu ; si vous aviez formé le moindre doute sur sa parole, j'aurois autant de peine à ne vous pas reprocher cette infidelité, que j'ai d'ardeur & de zele à me conjoüir avec vous de votre docilité. *Beata quæ credidisti.* Telle doit être dans la societé humaine la sincerité des amis solidement vertueux. C'est ainsi qu'ils doivent s'expliquer ; & plus ils sont détrompez des vanitez du siecle, moins doivent-ils nous flatter par ces vains éloges que le monde prodigue à la fortune & dont il encense les Grands. Le monde a son langage à part, & souvent nous sommes contraints par une fâcheuse nécessité d'essuyer tout le dégoût de ses discours faux & trompeurs ; mais deux amis vraiment chrétiens, & qui regardent le monde avec cet œil de discernement que leur donne

la foi, sçavent à quoi s'en tenir. Dès qu'ils sont libres de cette foule d'adulateurs qu'une servile flatterie avoit attirez auprès d'eux, ils ont bien d'autres principes que ceux du monde, sur lesquels ils se retranchent. Pleins de l'esprit de l'Evangile, ils envisagent tout le péril d'un état heureux selon la vie présente. Ils ne se cachent rien des obligations terribles qui sont inséparables de la grandeur; ils préferent à toutes ses pompes & à tout son faste, la paix & l'obscurité d'une vie cachée; & combien de fois un ami de ce caractere a-t-il eu la force de feliciter ses amis au milieu de leurs disgraces, & de les plaindre jusques dans la plus abondante prosperité?

Ainsi saint Bernard écrivant au Pape Eugene, autrefois son disciple, mais ensuite élevé au souverain Pontificat, lui faisoit-il des complimens, non pas de conjoüissance, mais de condoléance, sur le pesant fardeau dont il étoit chargé: *Condoleo tibi, si tamen doles & tu: si non doles, doleo tamen, & maximè.* Je vous

Bernard.

avouë, lui disoit ce saint homme, que je ne puis m'empêcher de pleurer avec vous le malheur de votre exaltation : mais si vous ne le ressentez pas, c'est ce qui me le fait ressentir encore plus vivement. Car pour ne vous point déguiser ma pensée, le lieu le plus éminent n'est pas le plus sûr : *Altiorem locum sortitus es, sed non tutiorem.* De-là je ne puis vous voir qu'en tremblant sur cette Chaire Apostolique & dans cette premiere place où vous êtes assis, parce que je sçais que la chûte en est plus à craindre. Et je suis même convaincu, poursuivoit ce Pere, que vous entrerez dans mes sentimens. Vous n'avez pas été nourri dans les maximes de l'erreur & du mensonge, & vous n'êtes pas de ces aveugles mondains, qui comptent pour mérite une fortune florissante : mais vous avez appris à connoître la vertu, à l'aimer & à la pratiquer, avant que de monter sur le trône & d'être promû à la suprême dignité. *Non tu de illis es, qui dignitates virtutes putant. Tibi antè experta virtus quam dignitas fuit.*

Idem.

Idem.

Il n'eſt pas imaginable combien une conduite oppoſée peut faire ſur nous de mauvaiſes impreſſions, & combien le commerce de nos amis nous eſt ainſi nuiſible. Quand nous les voyons poſſedez du monde & de ſes biens ; quand ils ne nous entretiennent de nulle autre choſe, & qu'ils ne nous témoignent d'empreſſement & d'ardeur pour nulle autre choſe, leurs paroles ſont comme des traits de feu capable d'allumer toute notre convoitiſe. Nous entrons dans leurs penſées;nous concevons les mêmes deſirs, nous prenons les mêmes diſpoſitions. Ces biens de la vie, ces biens périſſables & mortels, dont peut-être nous n'étions qu'aſſez peu touchez, commencent à nous paroître beaucoup plus dignes de notre eſtime & plus précieux, parce que nous n'en jugeons plus par leur prix véritable, mais par ce prix que leur donne l'opinion de ceux avec qui nous avons plus d'habitudes & qui nous préviennent de leurs idées.Nous nous rempliſſons l'eſprit de ces prétendus biens, nous y attachons notre

cœur ; la cupidité s'enflamme,& souvent devient plus ardente dans nous qu'elle ne l'est dans ces faux amis qui nous l'ont inspirée.

VI. Mais revenons à notre mystere. Jettons les yeux sur Marie, & admirons avec quelle noblesse & quelle sublimité de sentimens elle soutient cette sainte conversation, où elle se communique à Elisabeth & lui découvre son ame. N'attendez pas que par une modestie affectée elle rejette en apparence les loüanges qu'elle reçoit, pour s'en attirer d'autres ; ou que par un artifice ordinaire à notre amour propre, sous prétexte de confidence, elle fasse à sa parente un long étalage de ses privileges & de ses glorieuses qualitez. Elle s'oublie elle-même, & dépoüillée des foiblesses ausquelles nous ne sommes que trop sujets, elle s'éleve d'un plein vol jusques dans le sein de la divinité. *Magnificat anima mea Dominum*. Qu'il est grand, dit-elle, ce Dieu de nos peres, ce Seigneur de l'univers ! Que ne puis-je vous marquer tout ce que je pense de sa gran- *Luc. c. 1.*

deur ! Que ne me donne-t-il pour cela des expreſſions aſſez vives & aſſez fortes ; & que c'eſt une ſenſible peine de ne pouvoir faire connoître ce que l'on ſent de l'excellence de ſes perfections infinies ! Elles raviſſent mon cœur, & j'en ſuis comme tranſportée hors de moi-même : Ibid. *Et exultavit ſpiritus meus in Deo ſalutari meo.*

Loin d'ici ces amis orgüeilleux & remplis d'eux-mêmes , qui par une feinte retenuë veulent , ce ſemble, ſe dérober à la vûë du public , mais en préſence de leurs amis quittent bientôt ce caractere humble & modeſte , s'épanchent en mille éloges de leur naiſſance , de leur condition, de leur valeur , de leur habileté , de leurs talens , de tout ce qu'ils ont dit , de tout ce qu'ils ont fait & appellent franchiſe , ouverture de cœur , les plus pitoyables & les plus honteuſes ſimplicitez. Qu'arrive-t-il de-là ? c'eſt que tout le commerce qu'on a avec eux , ne conſiſte plus qu'en de viles complaiſances. Il faut à chaque parole qu'ils prononcent, ſe

se récrier & applaudir. Il faut les loüer à quelque prix que ce soit, & sur tout les loüer par certains endroits qui les touchent plus vivement. Ce n'est plus ce commerce saint dont la verité, dont la sincerité doit être l'ame. C'est un commerce tout serville & tout mercenaire. Autant qu'ils trouvent avec vous de quoi contenter leur vanité, autant ils vous voyent volontiers, & vous reçoivent auprès d'eux : mais cessez de leur donner cet encens qui les charme par sa douceur, ils se refroidissent à votre égard, & vous leur devenez à charge. Car voilà quelles sont les foiblesses de l'homme, lorsqu'il ne veille pas sur lui-même : & quel tort enfin ne lui fait pas avec le tems le commerce de ses amis les plus reglez, quand il n'a pas soin de rentrer en lui-même, & de se rendre à soi-même un compte severe de sa conduite !

VII. C'est le dernier trait par où je conclus, & une derniere leçon dont nous avons l'exemple dans la Mere de Dieu. *Reversa est in domum suam:* Luc. c. 1.

quelque édifiante que fût la conversation d'Elisabeth, Marie nous apprend par sa retraite comment nous devons nous retirer nous-mêmes audedans de nous-mêmes, si nous voulons nous garentir des pieges que nous tend l'ennemi de notre salut dans les societez mêmes où le peril est moins present & moins apparent. *Reversa est in domum suam.* Sondons le fond de notre cœur & dévéloppons-en les replis les plus secrets. Examinons les motifs qui nous font parler, les sentimens que nous remportons de nos entretiens, mille retours delicats, mille mouvemens presque imperceptibles de l'amour propre qui se derobent à notre connoissance, & nous conviendrons comme cet homme si penetré de l'esprit de Dieu, que jamais nous ne conversons avec le prochain que nous n'y perdions toujours quelque chose : *Quoties inter homines fui, minor homo redii.* Quiconque voudra se faire justice, sera persuadé de cette verité. Les plus sages conversations ont leurs dangers : danger de s'y répan-

Imitat. Christ.

dre trop, danger de s'y attacher trop, danger d'y oublier Dieu & de s'y rechercher trop soi-même & sa propre satisfaction. On y est tenté d'impatience, s'il arrive que les autres ne soient pas de notre avis ; de présomption, si nous croyons avoir l'avantage sur eux ; de rudesse & d'aigreur, s'ils ont pour nous quelque chose d'incommode ; de flatterie, si nous avons quelque interest à leur plaire ; de curiosité & d'artifice, si nous voulons leur faire dire ce qu'il nous est utile de sçavoir, & ce qu'il n'est pas même à propos que nous sçachions ; en un mot, d'un nombre infini d'imperfections, & de fautes qu'il est impossible de connoître & d'éviter sans une attention continuelle.

C'est sur quoi l'Apôtre saint Jacques s'est expliqué dans des termes si énergiques & si forts. Il nous represente un homme qui sçait gouverner sa langue & ne se point échapper dans ses paroles, comme un homme parfait. *Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir.* Pourquoi *Jac. c. 3.*

cela ? parce que la langue est une source presque inépuisable de pechez, & que c'est même en quelque maniere l'assemblage de tous les pechez :
Ibid. *Et lingua universitas iniquitatis*, parce que la langue est aussi active que le feu, & qu'il n'est pas moins difficile de l'arrêter, que d'éteindre la plus vive ardeur de la flamme :
Ibid *Et lingua ignis est* ; parce que la langue est un mal inquiet & incapable d'aucun repos : *Inquietum malum.* Tellement, poursuit le même Apôtre, qu'il ne se trouve presque personne qui sçache la reprimer & la dompter. On se rend maître des bêtes les plus feroces ; on les assujettit au joug, & par le frein qui les serre, on les conduit où l'on veut & comme l'on veut : mais pour la langue, il n'y a ni frein ni joug qui puisse la retenir & la reduire. *Linguam autem nullus hominum domare*
Ibid. *potest.* Expressions figurées qui nous font entendre de quel esprit de discernement nous avons besoin, de quelle application & de quelle vigilence, de quelle étude de nous-

mêmes & de quel empire sur nous-mêmes, pour ne franchir jamais, autant qu'il se peut, dans l'usage de la vie & dans la societé, les bornes d'un recuëillement chrêtien, d'une moderation grave, d'une charité douce, d'une condescendance humble, d'une honnêteté prévenante, d'une ingenuité simple & sans déguisement, quoi qu'éclairée & circonspecte. Autrement, que de dissipations, que de vivacitez & d'impetuositez, que de hauteurs & de fiertez, que de disputes, de contestations, d'opiniâtretez! Combien de paroles mal digerées, de paroles indiscretes & précipitées, de paroles brusques & piquantes, de paroles peu sinceres & même toutes contraires à la verité, combien d'autres? Car voilà où se laissent aller, par une pente naturelle & comme malgré eux, les plus reservez: que sera-ce de ceux qui sans reflexion & sans nulle consideration se livrent, pour ainsi dire, à eux-mêmes & aux premieres impressions qui les touchent?

C'est par cette raison que tant de

ſaints Solitaires ont préferé le ſilence des bois à toutes les ſocietez du monde & même du monde le moins dangereux. Ils étoient convaincus, & pluſieurs ſans doute l'avoient connu par des épreuves perſonnelles, que quelque ſoin qu'on ait pris de ſe diſpoſer & de ſe prémunir contre toutes les atteintes & contre toutes les occaſions, il eſt d'une impoſſibilité preſque abſoluë de converſer familierement & frequemment les uns avec les autres, & de ne ſe pas oublier en mille rencontres & ſur mille points : tant nous ſommes entraînez par la fragilité de notre cœur & la volubilité de notre langue. C'eſt encore dans cette vûë que toutes les perſonnes qui veulent être ſolidement à Dieu, & ſe maintenir dans ſa grace, en gardant l'innocence de leur ame ; n'ont de communication avec le monde qu'autant qu'ils y ſont indiſpenſablement engagez par les devoirs de leur condition, & du reſte ſe tiennent à l'écart & renfermez en eux-mêmes. Si nous ne nous ſentons pas aſſez de zele

ni assez de force pour embrasser une vie si retirée, du moins devons-nous faire souvent la priere du Prophete Royal. *Pone, Domine, custodiam ori meo, & ostium circunstantiæ labiis meis.* Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, & imposez à mes levres une loi de circonspection & de sagesse, qu'elles ne passent jamais. C'est du Ciel qu'elle vient, cette sagesse divine, & c'est par l'entremise de Marie que nous pouvons specialement l'obtenir. Aussi est-elle appellée elle-même par l'Eglise Vierge très-prudente, *Virgo prudentissima.* Aussi même est-elle appellée le Siége de la sagesse, *Sedes sapientiæ*: non point de cette sagesse mondaine plus propre à nous égarer qu'à nous conduire: mais de cette sagesse Evangelique qui nous doit servir de guide dans toutes nos voyes, jusqu'à ce que nous arrivions à l'Eternité bienheureuse que je vous souhaite, &c.

Ps. 140.

Litan. B. V.

Ibid.



SERMON
POUR LA FESTE DES SAINTS INNNCENS.

Ce Sermon fut le premier essay du Pere Cheminais dans ses plus jeunes années.

Tunc Herodes videns quoniam illusus esset à Magis; iratus est valdè, & mittens occidit omnes pueros qui erant in Bethleem & in omnibus finibus ejus à bimatu & infra.

Herodes voyant que les Mages l'avoient trompé, entra dans une grande colere, & fit mourir dans la ville de Bethléem & les bourgades d'alentour tous les enfans depuis l'âge de deux ans & au-dessous. En saint Matthieu chap. 2.

LE Sage avoit raison de dire que la colere du Prince est aussi formidable que le rugissement d'un lion: *Sicut rugitus leonis, ita & terror Re-*

Proverb. c. 20.

gis. Car cette cruelle paſſion qui par l'autorité ſouveraine dont elle eſt ſoutenuë, ſe voit en pouvoir de tout entreprendre, n'épargne ni l'âge, ni le ſang, pour contenter ſa fureur, & ſe perſuade aiſement que les plus grandes barbaries ſont toujours juſtes & legitimes, lorſqu'elles paroiſſent neceſſaires pour ſatisfaire ſon reſſentiment. Herodes s'imagine qu'il eſt en danger de perdre ſon Royaume s'il ne fait mourir le Meſſie qui eſt né dans Bethléem, & qui ſelon les Prophetes doit être Roi des Juifs. Mais parce que ce Prince ambitieux & livré aux plus violens tranſports, n'a pas des marques certaines pour reconnoître le nouveau Roi qu'il regarde comme l'uſurpateur de ſon empire, il fait maſſacrer tous les enfans depuis l'âge de deux ans & audeſſous; afin d'envelopper dans ce carnage celui dont il redoute la puiſſance. Et ce fut alors, dit l'Evangile, que la parole de Jeremie s'accomplit: On a entendu une voix ſur les montagnes de Judée, une voix de pleurs & de gemiſſemens. C'eſt

la voix de Bethléem, surnommée Rachel, pour avoir été honorée du sepulchre de cette sainte femme. Elle pleure ses enfans, & ne veut point recevoir de consolation dans la perte de ce qu'elle aime ; *Vox in Rama audita est, ploratus, & ululatus multus: Rachel plorans filios suos, & noluit consolari quia non sunt.*

Matth. c. 2.

Cependant, chrétiens, quelque raisonnable que vous semble l'affliction de tant de meres desolées, le Prophete leur ordonne de la part de Dieu d'essuyer leurs larmes, & de ne point tant éclater en soupirs. *Hæc dicit Dominus: quiescat vox tua à ploratu & oculi tui à lacrimis.* Ainsi ne pensons nous-mêmes qu'à benir le sort de ces heureux Martyrs dont nous solemnisons la Fête ; & bien loin de plaindre leur mort, toute sanglante & toute douloureuse qu'elle est, n'employons ce discours qu'à célebrer leur triomphe & qu'à y applaudir. Mais d'abord implorons le secours du saint Esprit, & pour l'obtenir adressons-nous à Marie. *Ave.*

Jerem c. 31.

LA prudence humaine qui ne juge que par l'apparence des choses, ne peut voir tant de sang répandu sans en prendre une espece de scandale & sans concevoir quelque soupçon de l'infinie misericorde du Sauveur des hommes. Il a dit lui-même que le veritable caractere du bon Pasteur est de mourir pour son troupeau; & que la marque du mercenaire, indigne du nom de Pasteur, est de fuir à la présence du loup ravissant & de laisser en proye ses brebis. *Bonus Pastor animam suam dat pro ovibus suis: mercenarius autem & qui non est pastor, videt lupum venientem & fugit, quia mercenarius est.* Joan. c. 10. Mais voici néanmoins ce même Saauveur qui prend la fuite, qui se retire en Egypte, & paroît abandonner tant de victimes innocentes à toute la violence du Tyran le plus emporté & le plus furieux. S'il est vray, Seigneur, que vous avez pour votre peuple, comme vos saintes Ecritures nous le témoignent, une tendresse de mere, quelle mere délaissa jamais

de la ſorte ſes enfans, & ſouffrit qu'ils lui fuſſent enlevez ſans faire effort pour les dérober aux coups de leurs perſecuteurs? Ah! Chrétiens, que la prudence humaine eſt aveugle, que ſes vûës ſont courtes & ſes lumieres bornées! Le Fils de Dieu nous a donné d'ailleurs des preuves aſſez évidentes & aſſez ſenſibles de ſon amour, & cette ſeule conſideration devroit ſuffire pour juſtifier la conduite qu'il tient dans ce myſtere. Mais je veux toutefois l'examiner plus en détail; & vous allez voir comment la Providence n'a permis la mort de ces ſaints Innocens que pour leur bien, c'eſt-à dire que pour leur gloire & pour leur bonheur le plus ſolide. Mort infiniment précieuſe, pourquoi? parce que ç'a été une mort également glorieuſe & avantageuſe. En deux mots, d'être morts pour Jeſus-Chriſt, voilà leur gloire & c'eſt le ſujet de la premiere partie: & d'être morts pour Jeſus-Chriſt dans un âge ſi tendre, voilà leur bonheur, comme je vous l'expliquerai dans la ſeconde partie.

L'une & l'autre meritent votre attention. Commençons.

PREMIERE PARTIE.

Le martyre, selon saint Thomas, est un acte de la plus éminente perfection, & le seul titre de Martyr est si glorieux dans le Christianisme, qu'il renferme en soi l'éloge le plus accompli. Le Sauveur du monde qui connoissoit parfaitement en quoi consiste la veritable gloire, a canonisé lui-même & de vive voix ceux qui souffrent persécution pour la justice, & cet illustre témoignage qu'il a rendu sur la montagne en présence de tout le peuple, nous montre clairement en quel honneur nous devons tenir ces heros du Christianisme assez genereux pour sacrifier leur vie à la défense de la foi : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam.* Matth. c. 5. C'est pour celà que saint Pierre pleinement instruit des maximes & des sentimens de son Maître, nous assure dans sa premiere Epître, que d'être calomnié, insulté, maltraité pour Jesus-Christ, c'est être élevé au plus haut point

de gloire & rempli de l'Esprit même & de la force de Dieu : *Si exprobamini in nomine Christi, beati eritis; quoniam quod est honoris, gloriæ & virtutis Dei, & qui est ejus spiritus, super vos requiescit*, C'est pour cela que les Apôtres se glorifioient dans les tribulations, & qu'ils s'estimoient si honorez d'avoir eû à endurer pour l'amour de Jesus-Christ les ignominies publiques & les injures les plus atroces : *Ibant gaudentes à conspectu Concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* Enfin c'est pour cela même qu'on a vû dans la suite des tems ces troupes nombreuses de Chrétiens, hommes, femmes, saintes Vierges, de tout âge, de toute condition, renoncer à tous les biens & à tous les avantages du monde, rompre tous les liens de la nature & s'arracher d'entre les bras de leurs proches pour courir au martyre, se croyant mille fois plus glorieux dans l'horreur des tourmens, que dans l'élevation des plus éclatantes fortunes.

1. Pet. ch 4.

Act. c. 5.

Or telle est la gloire de ces

fans dont l'Eglise nous rappelle aujourd'hui la memoire, & qu'elle reconnoît depuis tant de siecles pour de vrais Martyrs. Si vous me demandez, dit saint Bernard, quels merites ils avoient acquis pour être couronnez, je vous demande en même tems quels crimes ils avoient commis, pour être si cruellement immolez : *Si quæris eorum apud Deum merita ut coronarentur, quære & apud Herodem crimina ut trucidarentur.* Bernard.
Croyez-vous, poursuit le même Pere, que la misericorde de Dieu soit moins grande que la cruauté d'Herodes ? Pensez-vous que cet impie ait pû faire mourir avec tant d'injustice ces Innocens, & que Dieu qui est la bonté même ne leur ait pû donner la couronne du martyre, pour le sang qu'ils avoient répandu & la vie qu'ils avoient perduë ? *An fortè minor Christi pietas, quam Herodis impietas ? Ut ille cùm potuerit innoxios neci dare, Christus non potuerit occisos propter se coronare ?* Et pour remonter à la source, il est vrai, remarque S. Augustin, qu'ils n'ont point Ibid.

été purifiez ni sanctifiez par le baptême de l'eau, mais ils l'ont été par le baptême du sang. Or l'un n'est pas moins salutaire que l'autre ; & sans nul autre merite il porte avec soi son merite & sa récompense. Ce qui a fait conclure à saint Chrysostome, qu'ils ont donc en quelque sorte merité la glore du martyre par leurs souffrances, quoiqu'ils n'ayent pas eû la liberté qui est le principe du merite : *Merentur pœnâ martyrium, gloriam sanguine comparant.*

Chrysost.

Mais je vais plus loin, quel que soit en general la gloire du martyre, convenons encore qu'elle reçoit un nouvel éclat, quand elle est jointe avec la qualité de premier Martyr. Saint Etienne ne fut pas le seul Martyr qui combattit pour l'Eglise : bien d'autres entrerent après lui dans la même lice, soutinrent les mêmes combats, défendirent la même cause, & remporterent la même victoire. Mais l'Eglise néanmoins entre les autres l'a distingué comme premier Martyr : & nous voyons enfin que dans tous les ordres & tous les états,

il y a toujours eû quelque préeminence & des privileges particuliers attachez à la primauté. Or ces saints Enfans ne sont-ils pas appellez les fleurs des Martyrs? *Salvete flores Martyrum*? Fleurs toutes pures qui commencent à éclore au printems de l'Eglise, & à s'épanoüir aux rayons de ce divin solein de justice, qui se montroit au monde. Fleurs que la fureur d'Herodes enleva comme un tourbillon impétueux, & que Dieu reçût de son Fils comme les premices de ce grand Sacrifice qu'il devoit un jour consommer sur l'arbre de la Croix: *Hi empti sunt ex hominibus, primitiæ Deo & agno.* Vous sçavez combien les premiers fruits sont agréables: vous sçavez combien Dieu étoit jaloux d'avoir les prémices de toutes choses dans l'ancien Testament; & j'ose dire que comme la figure du sacrifice que le Fils de Dieu devoit faire de lui-même dans la nouvelle, aussi les premices que les Patriarches offroient à Dieu, étoient les figures de ces prémices que le Sauveur des hommes presente

Offic. Eccle.

Apocal. 14.

aujourd'hui à son Pere : *Primitiæ Deo & agno.*

Je ne dirai rien de la façon toute singuliere dont ils ont publié les loüanges de Dieu ; non point en parlant, mais en mourant ; non point par l'usage de la langue, puisqu'ils ne l'avoient pas encore, mais par
Offi. Eccl. l'effusion de leur sang : *Non loquendo, sed moriendo confessi sunt.* De sorte que nous pouvons leur appliquer ce que le Prophete Royal disoit à Dieu.
Ps. 8. *Ex ore infantium & lactentium perfecisti laudem* : Seigneur, c'est par les enfans qui n'étoient encore nourris que de lait, que vous avez été glorifié d'une maniere bien parfaite. Ils n'étoient pas en état d'ouvrir la bouche pour prononcer quelque parole : mais leurs playes ont été autant de bouches ouvertes pour vous benir, & leur sang s'est fait entendre, non comme celui d'Abel pour se plaindre, mais pour faire une confession publique de vos grandeurs : *Non loquendo, sed moriendo.*

Tout ceci néanmoins, mes chers Auditeurs, ne suffit point encore

pour la gloire de ces saints Martyrs : mais voici quelque chose de plus grand, & qui leur est tellement propre, qu'ils n'en partagent pas même l'honneur avec les plus célebres Martyrs de l'Eglise. Je sçais que ceux-ci ont éprouvé tout ce que les tourmens avoient de plus rigoureux, les roués, les chevalets, les croix, les huiles boüillantes, les brasiers ardens.. Je sçais qu'un saint Laurent fut brûlé sur un gril, qu'un saint Barthelemi fut déchiré tout vivant; qu'un nombre infini d'autres eurent à soûtenir tout ce que put inventer la ferocité de leurs bourreaux. Mais après tout, dit saint Augustin, l'excellence du martyre ne consiste pas dans la rigueur des supplices, mais dans la bonté, dans la sainteté de la cause pourquoi on les endure. D'où il s'ensuit que plus la cause est sainte, plus dans le martyre il y a de gloire : *In causæ bonitate, non in pœnæ acerbitate*. Les autres Martyrs de l'Eglise ont donné leur vie pour la défense des veritez de la foi : mais nos Martyrs *August.*

l'ont donnée pour Jesus-Christ même, & ont reçu le coup de la mort pour sa personne. Or dites-moi qui des deux est le plus glorieux, ou de mourir pour les interêts du Prince, ou de mourir pour sa personne même ? Les autres Martyrs sont morts pour l'Evangile de Jesus-Christ, & nos Martyrs sont morts pour la conservation de Jesus Christ. Ils ont fait un rempart, ou plûtôt un bouclier de leurs corps, pour sauver à leur propre peril ce Sauveur du monde ; & le même glaive qu'on a plongé dans leur sein, est celui qu'Herodes vouloit plonger dans le sein de ce Fils de Dieu. Tellement qu'ils ont été substituez à sa place, afin de détourner le coup dont il étoit menacé. Quel comble de gloire, quel rang ont-ils dû par-là obtenir entre les Elûs de Dieu & dans son Royaume ? Ah ! meres affligées, cessez de vous désoler. Ce sont vos enfans qu'on vous arrache : mais ils ne vous sont ravis que pour être élevez sur le Thrône. Fermez les yeux du corps & ouvrez ceux de l'esprit. Ne re-

gardez pas ces Enfans égorgez par l'injuste arrêt du Tyran : mais considerez ces Martyrs couronnez dans le Royaume de Dieu. Ne regardez pas les mains des bourreaux armées de glaives pour leur percer le cœur : mais considerez les Anges qui descendent du Ciel, les mains pleines de palmes & de lauriers pour mettre sur leurs têtes. Cherchez-vous une vaine consolation dans un évenement qui doit vous y combler de joye ; & vous abandonnerez vous aux cris & aux lamentations, au lieu de ne faire entendre que des chants d'allegresse & que des acclamations ?

Mais vous mêmes, Chrétiens, qui m'écoutez, ne prenez-vous point trop de part à la peine de ces meres abîmées dans la douleur & comme desesperées ? Quand vous voyez cet horrible carnage, ces ruisseaux de sang, ces femmes éplorées, qui vont chercher les corps de leurs enfans, & recueïllir par de tendres embrassemens les esprits qui restent encore sur leurs levres, ne croyez-vous pas

que le Ciel va s'ouvrir, que Dieu va lancer ses foudres pour tirer vengeance d'une telle inhumanité, & pour délivrer tant d'Innocens, de même qu'autrefois il délivra les Enfans de la fournaise de Babylone? Non, non, dit saint Augustin, Dieu ne le fera pas, pourquoi? c'est que ce qu'il leur prépare, est infiniment au-dessus de qu'il leur laisse enlever, puisque c'est une gloire immortelle. *Illos apertè liberavit, istos occultè coronavit*: Il délivra les Enfans de la fournaise d'une maniere bien glorieuse à la vûë d'une multitude de peuple assemblé: & il veut glorifier ces Martyrs, non pas à la vûë des hommes qui ne voyent que les dehors & ne penetrent point jusqu'au fond des choses, mais en présence de toute la milice du Ciel. Il me semble donc que j'entends tous ces Esprits bienheureux, qui les accüeillent, & qui les invitent à entrer dans un heritage dont la possession leur appartient à si juste titre. *Grex immolatorum tener*. Venez, ames innocentes; Heureux Enfans, cher

August.

Offic. Eccl.

troupeau, vivez, regnez devant l'autel de Dieu; & dans tous les siecles des siecles goûtez les inéfables douceurs de la beatitude éternelle.

Nous cependant, mes chers Auditeurs, instruisons-nous. Car je ne craindrai point ici de vous adresser les mêmes paroles dont se servit le Sauveur du monde pour l'instruction de ses Disciples : *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in Regnum cœlorum* : si vous ne devenez semblables à ces enfans, vous n'entrerez point dans le Royaume des Cieux. Prenez garde, je vous prie. Je ne dis pas que vous devez absolument leur ressembler dans le même genre de martyre, puisque vous n'en avez pas la même occasion. Je ne prétends pas que vous devez mourir comme eux pour Jesus-Christ puisque vous ne vous trouvez point engagez parmi des persecuteurs de Jesus-Christ ni des ennemis de son saint nom : Mais je prétends que vous devez au moins souffrir pour Jesus-Christ, selon les rencontres & les sujets qui se présentent dans les di-

Matth. c. 10.

vers tems de la vie. Or ils ne nous manquent pas, ces ſujets ; & votre providence, Seigneur, y a pourvû. Ces rencontres ſont plus frequantes que jamais, & c'eſt à nous d'en profiter. Nous y pouvons même avoir un merite & un avantage particulier au-deſſus des Saints Innocens, & le voici : c'eſt que leur mort après tout, que leur martyre ne fut pour eux qu'un pur effet de la prédeſtination divine, qu'une pure miſericorde & une pure grace du Ciel. Ils ont ſouffert & ils ſont morts pour Jeſus-Chriſt ; mais ce n'eſt pas qu'ils l'ayent expreſſement voulu, n'étant point encore en état de le vouloir. C'eſt ſeulement que Dieu les a choiſis, & qu'il les a ſpecialement aimez. Au lieu qu'en acceptant de la main de Dieu tout ce qu'il nous envoye de ſouffrances, en les uniſſant aux ſouffrances du Sauveur & les lui offrant, tout cela ſe fait par une ſainte correſpondance & une libre ſoumiſſion de notre volonté prévenuë & ſoutenuë de la grace d'enhaut. Or autant qu'il y entre de volonté, autant

en

en doit-il rejaillir sur nous de gloire. Ainsi, mes Freres, quoique nous ayons à souffrir, n'en rougissons point, pourvû que nous sçachions souffrir en Chrétiens : *Si autem ut Christianus non erubescat.* Que dis-je, Seigneur, & seroit-ce assez pour moi de ne pas rougir de votre Croix ? Vous y avez attaché mon salut, vous l'avez portée, vous l'avez consacrée : en faut-il davantage pour me faire prendre le sentiment de votre Apôtre, & pour me faire dire avec lui : A Dieu ne plaise que je me glorifie jamais autrement, que dans les souffrances & la Croix de mon Sauveur ! *Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesus Christi.* Mais avançons : d'être morts pour Jesus-Christ, ç'a été la gloire de ces Enfans que l'Eglise compte parmi ses Martyrs, vous venez de le voir ; & d'être morts pour Jesus-Christ dans un âge si tendre, ç'a été leur bonheur, comme je vais vous le montrer dans la seconde partie.

1. Petr. c. 4.

Galat. c. 6.

SECONDE PARTIE.

A en juger ſelon les ſentimens de la nature & ſelon les maximes du monde, c'eſt une choſe bien déplorable, que de tendres enfans ayent été ſi-tôt enlevez de la vie, & que dès l'entrée de la carriere qui leur étoit ouverte, une mort ſi prompte les ait arrêtez & fait diſparoître. Quel dommage, dit-on, & falloit-il qu'ils ne viſſent la lumiere du jour, que pour la perdre preſque dans le même inſtant, & qu'ils n'ouvriſſent les yeux que pour les fermer tout-à-coup & pour être enſevelis dans les tenebres du tombeau? Voilà les idées les plus communes dont nous nous laiſſons prévenir, & ce que nous ne pouvons conſiderer ſans être émûs d'une certaine pitié & touchez de certains regrets. Mais détrompons-nous, mes chers Auditeurs; & nous élevant au-deſſus de la nature & de ſes vûës terreſtres & animales, conſultons la raiſon & la foi; nous reviendrons aiſément alors de notre erreur, & nous prendrons des penſées bien différentes. Car je dis que

la mort de ces Innocens, qui d'abord nous semblent si dignes de notre compassion, doit être regardée comme une mort d'autant plus précieuse, qu'elle a été plus precipitée & moins differée. Je dis que ça a été un bonheur inestimable de mourir, ainsi qu'ils sont morts pour Jesus-Christ, dès les premieres années de l'enfance, pourquoi? parce qu'une telle mort les a dégagez de tant de calamitez & de miseres où la vie de l'homme se trouve continuellement exposée; parce qu'une telle mort les a mis à couvert de tous les dangers du salut, & de tant d'écueils où des millions d'ames échouënt tous les jours, & où il étoit si difficile que dans la suite ils ne fissent pas eux-mêmes de tristes naufrages; parce qu'une telle mort, en leur épargnant toutes les peines & tous les périls d'une longue course, non seulement les a conduits au terme, mais les y a conduits d'un premier vol & leur a avancé cette beatitude celeste où nous ne pouvons tendre avec trop d'ardeur, ni parvenir trop

promptement. Trois avantages qui demandent une attention toute nouvelle, pour en bien connoître le prix, & pour en rendre gloire à la providence du Seigneur.

En effet, Chrétiens, qu'est-ce que cette vie mortelle où nous passons, & de combien de maux est-elle remplie? Il ne nous faut point là-dessus d'autre preuve que l'expérience, & nous n'apprenons que trop chaque jour par nous-mêmes que ce monde n'est pour nous qu'un lieu de bannissement & d'exil, qu'un desert semé d'épines & de ronces, qu'une vallée de larmes. Combien de renversemens de fortune? combien d'accidens & de revers? combien de soins, d'inquiétudes, d'agitations, de mouvemens, de travaux? combien d'infirmitez, de maladies, de foiblesses, de tribulations, de chagrins? En verité le Ságe avoit bien raison de dire, que tout ce qu'il y a sur la terre n'est que vanité & affliction
Eccles. c. 4. d'esprit: *Vanitas & afflictio spiritus.* Encore ne s'en tenoit-il pas-là: mais après avoir parcouru toutes les con-

ditions du monde, depuis le Monarque qui domine sur le trône jusques au pauvre qui rampe dans la poussiere ; il y voyoit tant de peines, de fatigues, de traverses, & si peu de fruit, qu'il estimoit plus le sort des morts, que l'état de ceux qui vivoient encore parmi les hommes : *Laudavi magis mortuos quam viventes.* Or voilà le premier avantage de ces enfans, que le coup de la mort á presque abattus dès leur naissance. Elle ne leur a pas laissé le temps de vivre, c'est-à-dire qu'elle ne leur a pas laissé le temps d'éprouver toutes les miseres humaines, c'est-à-dire qu'elle les a dérobez à toute la violence des tempêtes & des orages qu'ils avoient à essuyer ; c'est-à-dire que par un chemin court & abregé, au lieu de les abandonner à tous les hazards & à tous les malheurs d'un long & pénible trajet, elle leur a fait au bout de quelques jours trouver le port. Certes ! si l'idée de la mort est si triste, si son aspect est si effrayant, si ses attaques & ses surprises sont si terribles, nous de- *Ibid.*

vons conclure que ce n'a point été pour eux, & les voyant ainsi délivrez, que nous reste-t-il autre chose que de nous écrier avec le Sage : *Laudavi magis mortuos quam viventes ?*

Je sçais que des parens aveugles en jugent tout autrement, & c'est l'erreur ordinaire des hommes. Quand par une benediction specialement propre de l'ancienne loi, des peres & des meres ont la consolation de voir leur famille se perpetuer, & des enfans qu'ils ont obtenu du Ciel, croître dans leur maison comme de jeunes plantes, quels desseins formenr-ils sur eux pour l'avenir ? De combien de projets se repaissent-ils l'imagination pour leur établissement & leur avancement ? Ils en conçoivent mille vaines esperances, & se proposent de les rendre heureux en ce monde chacun selon son état & selon son rang. N'est-ce pas de quoi se flattoient ces meres infortunées & si malheureuses en apparence, dont on renverse toutes les vûës & l'on déconcerte toutes les mesures ? Ces

enfans qu'on leur ravit d'entre les bras & dont on fait une execution si affreuse, elles vouloient les élever, les pousser, leur procurer des avantages temporels, & par-là contribuer à la felicité de leur vie. L'un, selon la pensée de celle-ci, devoit un jour occuper une place où sa naissance le destinoit, & y vivre dans l'autorité & dans l'honneur; l'autre, ainsi que celle-là se le promettoit, appellé à de riches heritages, devoit posseder de grands biens & goûter en repos toutes les douceurs d'une fortune opulente. Chacune par proportion avoit ses prétentions, & ne doutoit point du succès. Mais si Dieu tout à coup leur eût ouvert les yeux & leur eût donné une connoissance anticipée de la situation future de ces mêmes enfans; si par une lumiere celeste & prophetique, pénétrant dans la suite de leurs années, elles les eussent vûs, ou consumez d'ennuis les plus accablans, ou rongez de dépits & de déboires les plus amers, ou troublez de passions les plus violentes, ou désolez

par les pertes les plus désastrueuses, ou renversez par de secrettes intrigues & par les plus noires perfidies, ou ruinez de santé & languissans dans les plus sensibles douleurs, ou épuisez de forces & succombant sous le poids des plus laborieuses & des plus pénibles fonctions, ou réduits dans les dernieres extrêmitez de l'indigence & manquant des secours les plus nécessaires pour ne pas périr ; en un mot, si Dieu le leur eût representé tels qu'ils devoient être selon le cours des choses mortelles, & tels qu'ont été & que sont des millions d'hommes pat l'arrêt du ciel, & par la triste & commune fatalité qui nous poursuit depuis la chûte de notre premier pere : elles auroient pris alors bien d'autres sentimens. Au lieu de s'abandonner aux sanglots & aux regrets, elles se seroient bientôt consolées ; & faisant taire la nature, pour n'écouter que la raison, elles n'auroient point cessé de dire : *Laudavi magis mortuos quam viventes.*

Mais sans nous arrêter, Chrétiens,

à cet avantage tout humain, qui seul néanmoins eût pû suffire pour rendre la mort de nos jeunes Martyrs si desirable, en voici un autre mille fois encore plus importanr & plus digne de nos réflexions. C'est d'avoir été préservez par une mort si subite de tant de périls où le commerce du monde les eût engagez par rapport à l'innocence de l'ame & au salut; c'est d'être morts avant que d'avoir connu le peché & que d'avoir été en état de le connoître; c'est d'avoir trouvé dans la mort un sauve-garde contre ce qui pourroit leur faire perdre la vraye vie, qui est la vie de la grace. Car voilà le gage le plus certain & le plus évident témoignage des soins de la providence & de ses favorables dispositions à l'égard de ces premieres victimes du Sauveur des hommes.

Vous le sçavez, mes chers Auditeurs, & il n'y a que trop d'exemples qui vous l'apprennent. Personne dans cette vie ne peut se flatter d'être en assûrance, & tant que nous sommes sur la terre, nous por-

tons tous, comme dit saint Paul, le tre-
ſor de la grace dans des vaſes ſi fra-
giles, que le moindre choc eſt ca-
2. Cor. c. 4. pable de les briſer : *Habemus theſau-
rum iſtum in vaſis fictilibus.* Outre
notre fragilité naturelle, nous avons
des ennemis qui ne dorment point,
qui ſans ceſſe veillent à notre per-
te, qui chaque jour & ſans nous
laiſſer joüir d'aucun repos, nous li-
vrent de nouvelles attaques & re-
doublent leurs efforts pour nous en-
1. Pet. c. 5. traîner dans l'abîme : *Circuit quæ-
rens quem devoret.* Que n'avons-nous
point à craindre de ces puiſſances des
tenebres que l'enfer déchaîne con-
tre nous ? Que n'avons-nous point
à ſoutenir de la part du monde, &
de tant d'objets qu'il nous preſente,
de tant d'affaires où il nous embar-
que, de tant d'occaſions où il nous
at ire, de tant de guerres & de ten-
tations qu'il nous ſuſcite ? Au milieu
de tous ces aſſauts, quelle vertu n'eſt
pas dans un danger continuel de ſuc-
comber ? Auſſi, remarque saint Ber-
nard, la chaſteté ſe perd dans les
aiſes & les plaiſirs, l'humilité dans

les richesses & l'abondance, la pieté dans les soins & les occupations, la sincerité dans les discours & les entretiens, la charité dans les procès & dans la défense des differens intérêts qui nous divisent. De sorte que nous marchons toujours sur le bord du précipice, & que d'ailleurs la pente de la nature étant si violente & le chemin si glissant, nous sommes presque à chaque pas sur le point d'une chûte fatale & de notre ruine.

De-là quelle conséquence ? Sans entreprendre d'approfondir les impénétrables mysteres de la providence du Seigneur, nous pouvons dire avec une espece de certitude, seulement morale, il est vrai, mais incontestable, que de tous ces enfans dont la mort a mis en sûreté l'innocence & le salut, la plûpart, dans le progrès de l'âge, auroient malheureusement péri comme tant d'autres : que plusieurs saintement morts pour Jesus-Christ & ses Martyrs, auroient été, s'ils eussent vêcu, du nombre de ses plus ardens per-

de la nature & les droits les plus sacrez. Tel ébloüi de sa prosperité eût oublié le Dieu d'Israël & perdu tout sentiment de religion. Tel dans l'adversité & la misere se fût abandonné à des murmures perpetuels, aux emportemens, aux désespoirs. Chacun dominé par ses inclinations & ses vices naturels, les eût suivis; & de-là que d'iniquitez & de crimes! Or voilà justement ce que le Seigneur a voulu prévenir & arrêter dans le principe, en permettant à la mort de couper le fil d'une vie à peine commencée, mais dont l'usage eût pû leur être si pernicieux. Il s'est en cela conduit à leur égard comme un pere également sage & misericordieux; car leurs ames lui ont été specialement cheres, & c'est pourquoi il s'est pressé de les séparer des pécheurs: *Placita enim erat Deo anima illius: propter hoc properavit educere illum de medio iniquitatum.* *Ibid.*

Que ne puis-je là-dessus vous faire entendre les cantiques celestes, que ces ames innocentes chantent depuis tant de siecles & chanteront éter-

nellement à la loüange de leur liberateur & de leur Sauveur ! Je crois les voir toutes autour de l'Agneau, & je m'imagine qu'en lui rendant gloire & se felicitant elles-mêmes; elles ne cessent point de s'écrier avec les paroles du Prophete Royal: *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium. Laqueus contritus est, & nos liberati sumus.* Comme l'oiseau échappé des filets qu'on lui avoit tendus, s'éleve en liberté au milieu des airs, nous voici dégagés des liens de ces corps mortels où nous étions captives. Nous voici affranchies de leurs cupiditez sensuelles & de toutes leurs foiblesses. Graces au Dieu tout-puissant, qui par une protection toute particuliere a veillé sur nous & sur nos plus solides intérêts, nous sommes délivrées de la servitude & de l'esclavage de ce monde, où il nous eût été si dangereux de vivre. Qu'il soit faux dans ses jugemens, qu'il soit aveugle dans ses maximes, qu'il soit trompeur & artificieux dans ses prestiges, qu'il soit empesté & contagieux dans ses exemples, il

Ps. 125.

ne peut rien être pour nous de tout cela, & il n'en a même jamais rien été, parce que la main du Seigneur nous a soustraites à ses attaques avant que nous en pussions ressentir les funestes atteintes. *Laqueus contritus est, & nos liberati sumus.*

Heureux ceux à qui la mort est ainsi dès la fleur de l'âge un préservatif contre tous les périls de l'avenir au regard du salut! Ce sont des graces du Ciel dont la connoissance n'est réservée qu'à Dieu qui en est l'auteur, & qui fait joüer secrettement les ressorts de sa providence, sans que nous puissions les appercevoir. Le monde en est surpris, il s'en plaint, il s'en afflige. Il appelle mal ce qui est un bien, & bien ce qui est un mal; & comptant au nombre des malheurs ce qu'il devroit reconnoître pour un avantage très-précieux, il s'éleve contre la conduite du maître dont il ne peut trop admirer la sagesse, ni trop benir les favorables decrets. *Populi autem viventes, & non intelligentes, quoniam gratia Dei & misericordia est in sanctos ejus, & res-*

Sap. c. 4.

pectus in electos illius. Quel dommage, dit-on, & falloit-il que la mort vînt enlever ce jeune homme, lorsqu'on étoit à la veille de l'établir, & de le mettre dans un emploi honorable! Il avoit d'excellentes qualitez, un bon naturel, un cœur bien fait, une ame droite, des mœurs réglées & de la pieté : pourquoi le ciel l'a-t-il laissé si peu de temps sur la terre ? Ah ! Chrétiens Auditeurs, vous demandez pourquoi, & je vous réponds que c'est justement parce qu'il étoit tel que vous le dépeignez. Vous connoissiez son état présent, mais vous ne perciez pas dans le futur pour connoître les tristes changemens qui devoient arriver dans sa personne. Vous ne voyiez pas comment dans les diverses occurrences & les differens engagemens du monde, ce bon naturel peu à peu se fût gâté, ce cœur bien fait se fût corrompu, cette ame droite se fut pervertie, ces principes de religion & de pietez se fussent effacez. Or c'est ce que Dieu a prévû ; & parce que Dieu l'aimoit d'un amour de prefe-

rence, c'eſt pour cela que de bonne heure il l'a pris & recueilli dans ſon ſein : *Raptus eſt ne malitia mutaret intellectum ejus, aut ne fictio deciperet animam illius.* Qu'un pere donc alors & une mere peu Chrétiens oſent condamner la conduite du Seigneur & murmurer contre ſes ordres : quoi qu'ils puiſſent dire pour juſtifier leurs révoltes & pour exagerer leur douleur, il n'y a point d'autre réponſe à leur faire pour leur fermer la bouche, ni de conſolation plus ſolide à leur donner ; que celle-ci ; *Raptus eſt ne malitia mutaret intellectum ejus.. placita enim erat Deo anima illius.*

Achevons, mes chers Auditeurs, & que nous reſte-t-il enfin à conſiderer dans la mort de ces Enfans à qui l'Egliſe nous ordonne de preſenter aujourd'hui nos hommages & notre culte ? Un dernier avantage, qui met le comble à leur bonheur, & au-de-là duquel ils n'ont plus rien à deſirer, c'eſt qu'autant que leur mort a été prompte, autant elle leur a avancé la poſſeſſion de cette felicité ſouveraine, qui ne doit jamais

finir pour nous & qui ne peut trop tôt commencer. Nous ſçavons quel étoit ſur cela l'empreſſement des Saints, & avec quelle ardeur ils ſouhaitoient d'arriver à ce bienheureux terme. Que demandoit plus ſouvent à Dieu le ſaint Roi David dans la ferveur de ſa priere ? Quoi qu'il fût honoré ſut la terre & qu'il dominât ſur le Trône, où portoit-il continuellement ſes vœux ? Ah ! Seigneur, s'écrioit-il, je languis dans ce lieu d'exil ; & quand viendra le moment où j'irai à vous, où je paroîtrai devant vous, où je vous verrai & je reposerai en vous ? *Quando veniam & apparebo ?* Pſ. 41. Saint Paul s'eſtimoit malheureux, & déploroit ſon ſort, d'être encore obligé de demeurer dans la priſon de ſon corps, *Infelix ego homo*, Rom. c. 7. & de ne pas, auſſitôt qu'il l'eût voulu, goûter dans le ſéjour éternel la preſence de Jeſus-Chriſt & avoir part à ſa gloire, *Deſiderium habens diſſolvi & eſſe cum Chriſto.* Philip. c. 2. Nous ne devons point nous en étonner, puiſque cette gloire eſt le plus grand de tous les biens, & que

c'est même notre unique bien : d'où il s'ensuit que moins la puissance en est retardée, plus nous sommes favorisez de Dieu & plus nous avons de graces à lui rendre. Or n'est-ce pas là le solide avantage que procure à nos glorieux Martyrs la mort qu'ils endurent ? Une vie prolongée jusques à des siecles, n'eût été pour eux qu'un plus long bannissement, & autant que Dieu les eût retenu d'années en ce monde, autant eût-il retranché dans l'autre, de cette éternité qu'il leur destinoit. Mais Troupe cherie du Seigneur, dit saint Augustin, Enfans bien aimez de votre Pere celeste, que vous êtes heureusement nez ! Vous n'êtes encore qu'à l'entrée d'une vie périssable, & déja la vie éternelle se présente à vous & vous offre toutes ses délices. *Quam feliciter nati, quibus in ipso nascendi limine æterna vita obviaverit !* Sans avoir vû l'ennemi ni avoir jamais combattu, on vous décerne les honneurs du triomphe, & dès le berceau même vous êtes portez au Royaume des cieux pour y recevoir

August.

la couronne. *Nundum ingreſſi infantiæ cunas, jam rapiuntur ad coronas.* *Idem.* Imaginons nous un homme embarqué pour un pénible voyage ; mais qui n'a pas plûtôt mis le pied dans le vaiſſeau, qu'il ſe trouve au terme de ſa courſe, ſans avoir eſſuyé la fureur des flots ni les perils d'une mer orageuſe. Imaginons-nous ces oiſeaux du Ciel, dont parle l'Evangile, qui ne ſement ni ne moiſſonnent, mais que Dieu prend ſoin d'élever lui-même & de nourrir. Imaginons-nous ces lys des campagnes, qui ſelon l'expreſſion même de Jeſus-Chriſt, ni ne filent, ni ne travaillent, & qui néanmoins par une providence toute divine, montent, croiſſent & ſont mieux parez que ne l'étoit Salomon dans ſa ſplendeur la plus éclatante. Images ſenſibles, mais qui toutes naturelles qu'elles ſont, n'expriment encore qu'imparfaitement l'état de ces enfans prédeſtinez à la gloire & prévenus des plus abondantes benedictions.

Diſons donc, Chrétiens, & reconnoiſſons que c'eſt par un choix

de faveur & par une grace singu-liere, que Dieu les a livrez à la mort & qu'il a tant abregé la mesure de leurs jours. Mais avoüons en même temps & convenons que cette faveur, cette grace d'une vie courte & d'une si prompte mort n'est gueres de notre goût, & que le monde nous inspire des sentimens bien opposez. Est-il rien que nous regardions avec plus d'horreur que la mort, & est-il rien que nous conservions avec plus de soin que cette vie passagere dont nous voudrions étendre la durée au-delà des siecles? D'où vient cela? il n'est pas difficile d'en découvrir la cause, qui ne peut être, ou qu'une infidelité secrette, ou du moins qu'un oubli criminel de la foi que nous avons embrassée & des biens éternels qu'elle nous promet. Si nous avions une vûë plus presente & plus frequente des grandes veritez qu'elle nous enseigne, cette foi divine, & si nous étions plus touchez des esperances qu'elle nous donne & de la bienheureuse immortalité où elle nous appelle,

nous y adresserions tous nos vœux ; & considerant la mort comme un passage nécessaire pour y parvenir, bien loin de la craindre & de l'éloigner autant qu'il nous est possible, nous nous plaindrions, comme le Prophete, de sa lenteur à venir & de ses retardemens ; *Hei mei, quia incolatus meus prolongatus est !* Nous porterions une sainte envie à ceux qui nous ont précedez au tombeau & qui sont morts dans le Seigneur : *Beati mortui qui in Domino moriuntur !* Nous ferions ardemment & souvent à Dieu la priere qu'il nous a lui-même ordonnée : *Adveniat regnum tuum.* Mais parce que nous sommes tous terrestres & tous plongez dans les sens ; parce que laissant effacer de notre esprit toutes les idées de la foi, nous ne sommes occupez que de la figure du monde, qui nous éblouit les yeux & qui attache notre cœur ; parce que nous ne concevons presque point d'autres biens, que ces biens visibles qui excitent & qui flattent nos passions, voilà pourquoi nous fuyons tant la mort, & nous pre-

Ps. 119.

Apoc. c. 14.

Matth. c. 6.

nons tant de précautions pour nous mettre à couvert de ses approches. Ah ! Seigneur, est-il donc vrai que l'homme uniquement fait pour vous, & qui ne peut trouver sa fin, son repos, son bonheur qu'en vous, n'ait d'attention qu'à écarter & qu'à éviter ce qui doit pour jamais l'unir à vous ?

Ce n'est pas la mort, dites-vous, mes chérs Auditeurs, que vous craignez, mais ce sont les suites terribles de la mort, c'est le jugement de Dieu ; & si vous souhaitez de vivre, c'est que vous n'avez rien fait encore pour votre salut & que vous êtes dans un dénuëment absolu de tous mérites. Erreur specieuse, mais la plus fausse & la plus trompeuse. Car si c'étoit là le motif de votre crainte, & si vous ne desiriez de prolonger vos jours, qu'afin de réparer vos pertes passées & de vous enrichir pour le Ciel, vous travailleriez donc en effet à les acquerir, ces mérites qui vous manquent ; vous auriez donc soin de vous préparer par de bonnes œuvres à la mort, & de vous mettre

mettre plus en état de paroître devant Dieu quand il lui plaira de vous appeller à lui ; vous employeriez donc à la satisfaction de votre vie & à l'avancement de votre ame les années qu'il vous accorde. Or que faites-vous de tout cela ? En vivant plus long temps, en devenez vous plus pieux, plus fervents, plus vigilans sur vous-mêmes, plus reglez dans vos mœurs, plus adonnez aux exercices du Christianisme ? D'une année à l'autre n'est-ce pas toujours la même dissipation, la même négligence de tout ce qui a rapport au salut, le même attachement au monde & à ses plaisirs, à ses spectacles, à ses assemblées ; la même recherche de vous-mêmes, de toutes vos aises & de toutes vos commoditez : la même ardeur pour augmenter vos revenus, pour étendre vos domaines, pour relever votre autorité, pour monter à de nouveaux honneurs ? Voilà ce qui nous fait tant estimer la vie & tant redouter la mort. Ainsi vous souhaitez toujours de vivre, afin d'accumuler toujours pechez sur

pechez, afin d'allumer toujours davantage la colere de Dieu contre vous, afin de vous rendre toujours ses jugemens plus formidables, & d'attirer sur vous de plus rigoureuses vengeances. Quoiqu'il en soit, Chrétiens, ne soyons point tant en peine si la mort viendra bien-tôt ou si elle viendra plus tard ; c'est à Dieu, maître de nos destinées, qu'il appartient de regler nos jours & d'en marquer le terme : mais ne pensons qu'à faire un bon usage de ceux qu'il voudra bien encore nous donner. Si nous ne pouvons pas esperer de mourir dans la même innocence que ces Martyrs dont je vous ai representé & la gloire & le bonheur, mettons-nous du moins en disposition de mourir dans une sainte penitence. Car il y a deux voyes pour aller au Ciel, celle de l'innocence, & celle de la penitence. L'une n'est plus pour nous, puisque nous avons peché: mais ayons recours à l'autre qui nous reste, & par où nous pouvons encore nous tirer du naufrage & arriver au port du salut éternel où nous conduise, &c.



SERMON

POUR LE JOUR DE LA COMMEMORATION DES MORTS.

Dum tempus habemus, operemur bonum.

Tandis que nous en avons le temps, pratiquons de bonnes œuvres. Aux Galates ch. 6.

C'Est pour vous, Chrétiens Auditeurs, que je parle ; & ſuivant l'ordre d'une charité bien reglée, c'eſt, ſi je le puis dire, en votre faveur que je viens exciter vos ſoins, & vers vous-mêmes que je prétends tourner votre compaſſion. Dans cet-

te triste solemnité, nous prions, il est vrai, pour les Morts ; nous offrons pour eux au Dieu vivant nos vœux & nos sacrifices ; nous lui demandons la délivrance de tant d'ames, que les œuvres de la penitence chrétienne n'ont point acquitées auprès de sa justice ; nous nous efforçons de suppléer à ce qui leur manque ; & les Ministres de la divine parole sont employez à réveiller sur cela le zele & la pieté des fidelles. Sainte pratique, sagement instituée, constamment soutenuë, & qui d'âge en âge doit se perpetuer dans l'Eglise de Jesus-Christ. A Dieu ne plaise que nous négligions un devoir qui nous est si expressément recommandé, que nous regardions d'un œil indifferent des souffrances où de si fortes raisons nous intéressent : que nous délaissions des ames si précieuses à Dieu, & que nous leur refusions ce qu'elles peuvent par des droits si inviolables & si sacrez exiger de nous.

Mais du reste, mes chers Auditeurs, il faut convenir, que si nous

devons être ſenſibles à tout ce qu'endurent les ames dans le Purgatoire & à l'état douloureux où elles ſe trouvent réduites, beaucoup plus devons-nous être attentifs à détourner de nous les mêmes fleaux de la Juſtice divine & à nous garentir des mêmes peines. Car il eſt en notre pouvoir de les prévenir, & c'eſt l'importante leçon que l'Egliſe nous fait en ce jour. En nous recommandant des intérêts étrangers, elle nous recommande encore plus fortement à nous-mêmes nos intérêts propres. Elle veut que l'exemple des Morts nous inſtruiſe, & que les châtimens qu'ils ont à ſubir dans un autre monde que celui-ci, nous apprennent à profiter de la vie & à racheter dès ce monde nos pechez par de dignes ſatisfactions.

Entrons, mes Freres, dans des vûës ſi ſalutaires pour nous & ſelon les paroles de mon texte, ne laiſſons pas échapper le temps que Dieu nous accorde pour expier les fautes dont nous nous ſentons coupables & pour nous décharger du poids de nos det-

tes : *Dùm tempus habemus, operemur bonum.* C'eſt à quoi j'ai deſſein de vous exhorter aujourd'hui, & la ſeule penſée du Purgatoire va vous en fournir les motifs les plus puiſſans. En effet, de quelques prétextes que notre foibleſſe s'authoriſe contre l'obligation de ſatisfaire à Dieu dès le temps preſent, je ne veux pour les renverſer, que trois conſiderations, qui partageront ce diſcours. Car en premier lieu, vous retrancherez-vous, comme l'heretique incredule, à traiter de maux imaginaires toutes les peines du Purgatoire ? Ce qui détruit ce premier prétexte, c'eſt la verité de ces peines, & ce ſera la premiere partie. En ſecond lieu, compterez-vous pour peu, comme le mondain ignorant, les peines du Purgatoire, & n'y ferez-vous pas plus d'attention que ſi c'étoient des maux très-ſupportables en eux-mêmes & très-légers ? Ce qui détruit ce ſecond prétexte, c'eſt la ſéverité de ces peines, & ce ſera la ſeconde partie. Enfin, comme le Chrétien préſomptueux, vous flatterez-vous d'être ai-

ſément délivrez des peines du Purgatoire & d'y recevoir une prompte aſſiſtance ? Ce qui détruit ce dernier prétexte, c'eſt le pitoyable abandonnement où une multitude infinie d'ames ſe trouvent au milieu de ces peines, & ce ſera la troiſiéme partie. Je ne puis trop vous le redire : ou payons à Dieu dès maintenant & par les voyes communes ce que nous lui devons, ou attendons-nous de lui ſatisfaire après la mort inévitablement : c'eſt la leçon que nous fait la verité des peines du Purgatoire : de lui ſatisfaire après la mort plus rigoureuſement ; c'eſt la leçon que nous fait la ſéverité des peines du Purgatoire : de lui ſatisfaire après la mort ſans ſoulagement ; c'eſt la leçon que nous fait l'abandonnement extrême où ſont les ames dans le Purgatoire. Tout cela ſans doute mérite bien nos réflexions. Demandons les lumieres du Saint Eſprit, & addreſſons-nous à Marie pour les obtenir. *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

C'EST le propre de l'erreur de donner dans toutes les extrêmitez ; & voilà, Chrétiens, ce que nous voyons dans le ſujet même que je traite. Origene conformément à la fauſſe idée qu'il avoit conçûë de la divine miſericorde, ne voulut point reconnoître d'enfer, c'eſt-à-dire de peines éternelles : ne croyant pas qu'il pût convenir à la bonté infinie d'un Dieu, de perdre ſans reſſource des ames formées de ſa main, créées à ſon image, rachetées de ſon ſang ; & tirant de-là cette conſequence, qu'après une certaine meſure de temps deſtinée à les purifier, & plus ou moins longue ſelon la diverſité des pechez, elles paſſeroient dans le ſein de Dieu & y joüiroient de la ſouveraine beatitude. Dans un ſentiment tout oppoſé, les heretiques des derniers ſiecles, Luther & Calvin, au même temps qu'ils reconnoiſſoient une damnation éternelle, ont refuſé de ſe ſoumettre à la foi d'un Purgatoire : ne pouvant, &, pour mieux dire, ne vou-

lant pas se persuader qu'il y eût après la mort des peines passageres, où les ames dussent effacer les taches qui leur restoient, & par une digne satisfaction être mises en état d'approcher de Dieu & de le posseder dans sa gloire. Deux excès que l'Eglise a condamnez, & entre lesquels elle tient le juste milieu, qui est celui de la verité. Elle reconnoît une éternité de peines pour les pecheurs impenitents, morts dans le peché & reprouvez de Dieu, parce que jamais ils ne pourront rentrer en grace avec Dieu. Mais comme elle n'ignore pas d'ailleurs, que de ceux-là mêmes qui meurent dans la grace du Seigneur, soit justes, soit pécheurs convertis, plusieurs emportent avec eux des dettes dont ils se trouvent chargez devant Dieu & qu'ils n'ont pas pris soin d'acquitter par les œuvres de la mortification chrétienne, elle conclut qu'il y a un lieu de souffrances, mais de souffrances temporelles, où sans être absolument rejettez de Dieu puisqu'ils sont amis de Dieu, & sans être

d'étendre ſon bras ſur le coupable ; & de faire ſentir au Prince par de rudes coups les funeſtes effets du double crime qu'il avoit commis. Que nous ne devons donc pas eſperer un traitement plus favorable, & que c'eſt ainſi qu'après la mort, quoique penitents & reconciliez avec Dieu, nous pouvons néanmoins encore avoir des taches à laver, & pour cela, ſuivant la figure & l'expreſſion de l'Evangile, être obligez de paſſer par cette noire priſon, d'où l'on ne ſort point qu'on n'ait tout rendu, juſqu'à un dernier : *Amen dico tibi, non exies indè, donec reddas noviſſimum quadrantem.*

Math. c. 5.

Principes univerſellement reçûs du Catholique fidelle & ſoumis, mais opiniâtrement conteſtez par l'heretique aveugle & incrédule. Au lieu de ſouſcrire à l'un des points de notre foi le plus raiſonnable & le plus conforme à l'humanité même & aux ſentimens naturels, il aime mieux dans ſes dogmes erronez & libertins, renverſer les loix les plus eſſentielles de la juſtice divine, &

introduire dans la Religion un relâchement de mœurs également injurieux à Dieu & pernicieux à la sainteté chrétienne. Car en rejettant sans preuve, & mettant par une témérité insoutenable, au rang des fictions & des inventions humaines, tout ce que l'Eglise nous a enseigné de l'état des ames dans le Purgatoire & des peines qu'elles y endurent, en quels égaremens tombe-t-il lui-même, en quelles illusions; & quelles idées voudroit-il nous donner du souverain Juge & de ses jugemens, aussi équitables, qu'ils sont adorables & redoutables? Il veut que Dieu au moment de la mort, où chacun doit recevoir selon ses œuvres, ne fasse nulle distinction de l'innocent & du criminel, du juste & de l'impie, de l'homme de bien qui par tous les exercices d'une vie sainte & par toutes les austeritez de la penitence s'est maintenu dans l'ordre, dans le devoir, dans une pureté de cœur toujours constante, & d'un homme perdu de débauches, couvert de crimes, plongé dans le

de refroidir dans les cœurs le zele de la penitence, & de fournir à la molleſſe du ſiecle des prétextes pour ſe diſpenſer de toute ſatisfaction volontaire & de toute pratique qui puiſſe en quelque ſorte affliger les ſens. Or n'eſt-ce pas-là néanmoins que ſe réduiroit cette miſericorde dont l'héretique préſume, & n'eſt-ce pas ainſi qu'elle deviendroit pour le Juſte même un ſcandale ?

En effet, dès que je ſerai perſuadé qu'il me ſuffit préciſément de ne point mourir dans la haine de Dieu, & que du reſte il n'y aura plus rien à craindre pour moi ; dès que je croirai que le ſang de Jeſus-Chriſt alors & ſes mérites m'étant appliquez par une pure liberalité & par une communication toute gratuite, je me trouverai pleinement déchargé devant Dieu & en diſpoſition de recevoir la couronne du ſalut ; dès que je ſçaurai que par l'efficace de la redemption d'un Dieu, de quelque maniere que j'aye paſſé mes jours, ſoit dans un renoncement parfait à moi-même & à toutes mes aiſes, ſoit

dans une recherche continuelle des plaisirs & des douceurs de la vie ; rien n'arrêtera mon ame sortant de ce monde, ni ne retardera son bonheur ; en un mot, dès que je serai prévenu de la pensée que ce Purgatoire dont on me menace n'a rien de réel & n'est qu'un phantôme, comment raisonnerai-je & que conclurai-je ? Je dirai là-dessus par proportion & dans un sens assez naturel, ce que le Roi Prophete disoit lui-même sur un sujet en quelque sorte semblable : *Ecce ipsi peccatores & abundantes in sæculo obtinuerunt divitias.* Ps. 72. Hé quoi, des gens qui ont vêcu dans un libertinage habituel les trente, les quarante années ; des pecheurs invéterez qui ont blanchi dans l'iniquité ; des mondains sensuels & voluptueux qui jamais par nul exercice ne prirent soin de réparer tant d'excès & jamais ne se firent la moindre violence, en sont quittes à la mort pour quelques mouvemens d'un cœur contrit & quelques sentimens d'une douleur sterile & tardive ? Avec cela, dégagez

des liens du corps, ils s'élevent sans intervalle jusques dans le sein de Dieu, & entrent comme d'un premier vol
Ibid. dans la joye du Seigneur. *Ergò frustra justificavi cor meum, & lavi inter innocentes manus meas, & fui flagellatus totâ die.* Qu'ai-je donc affaire de prendre tant de mesures & de m'assujettir à tant d'œuvres pénibles & laborieuses, dans la vûë de sanctifier mon ame & de la purger de toutes les soüillures qu'elle contracte chaque jour ou qu'elle peut contracter par la contagion du péché ? Qu'est-il besoin de me tant inquiéter, de me fatiguer, de me tourmenter ? Pourquoi me parler si souvent de me haïr moi-même, de réprimer la chair & ses appetits, de la châtier, de la macérer, de la crucifier ? Que ne me donne-t-on des leçons moins rigoureuses, & que ne me prêche-t-on une morale plus commode ? Voilà ce que je dirai, & de-là le découragement, de-là le dégoût & un abandonnement total des pratiques de penitence ; de-là une attention perpetuelle à écarter

tout ce qui répugne à la nature, & à me procurer tout ce qui lui plaît & qui la flatte ; de-là, vie aisée, autant qu'elle peut l'être dans ma situation presente & selon mes facultez, vie oisive, paisible sans gêne & sans contrainte : car que seroit-il nécessaire d'acheter si cherement le Ciel, lorsqu'on peut l'avoir à beaucoup moins de frais ? *Ergò frustra justificavi cor meum ; & lavi inter innocentes manus meas, & fui flagellatus totâ die.*

Aussi, mes Freres, vous le sçavez & nous en gémissons avec toute l'Eglise ; aussi ne dis-je rien que les prétendus Réformateurs de ces derniers siecles n'ayent dit avant moi & bien autrement que moi. En établissant le dogme, ou, pour mieux m'exprimer, en l'imaginant & en le supposant, ils n'ont fait nulle difficulté de souscrire à toutes les conséquences, & d'en convenir. Ne voulant point d'autres satisfactions que celles du divin Médiateur & de sa Croix, & par-là même rejettant des articles de notre foi celui du

Purgatoire, que sont-ils venus enseigner au Peuple de Dieu? Quelles regles de conduite nous ont-ils tracées? Quelles coutumes ont-ils abolies & corrigées? Quels abus ont ils retranchez? Plus d'abstinences, plus de jeûnes, plus de confession des pechez, plus de célibat, plus de vœux, plus d'Ordres Religieux & pénitens. Tel est l'Evangile qu'ont apporté ces nouveaux prédicateurs; tel a été le fonds & la matiere de leurs instructions. A les en croire, ces saints habitans des déserts, ces Anachoretes morts au monde, morts à eux-mêmes & à tous leurs sens, l'entendoient mal & se trompoient. Des millions d'hommes, de Vierges chretiennes, qui se sont ensevelis dans les Cloîtres, & y ont fait à leurs corps la guerre la plus cruelle, pour les offrir à Dieu & à sa justice comme des hosties vivantes, auroient pû se ménager davantage & se consumoient assez inutilement. Tous les Peres, tous ces Docteurs que l'Antiquité a réverez & qui d'âge en âge, depuis la naissance du Christianisme,

nous ont si fortement recommandé, suivant la pensée du grand Apôtre, de nous juger nous-mêmes, de nous punir nous-mêmes, de ne nous point épargner nous-mêmes en ce monde afin que Dieu nous épargne en l'autre, erroient dans le principe & nous ont vainement exhortez à prévenir des maux imaginaires.

Chose étrange, mes chers Auditeurs. J'en fais la remarque en passant, & faites-la, s'il vous plaît, avec moi : ces mêmes Docteurs & ces mêmes Peres, ces maîtres si celebres & par leur sainteté & par leur sçavoir, l'heresie sur tout autre sujet les écoute, ou affecte de les écouter; elle s'appuye, autant qu'il lui est possible, de leur autorité ; elle en recueille jusqu'aux moindres paroles & les fait valoir ; c'est un triomphe pour elle quand elle croit les pouvoir tourner en sa faveur : mais ici que l'évidence du fait la convainc, & qu'elle est forcée d'avoüer que d'un consentement unanime ils se sont déclarez contre elle, tout-à-coup elle change de langage. Ces témoins qu'elle pro-

duit par tout ailleurs comme des garants irreprochables, & dont elle s'étudie à tirer tout l'avantage qu'elle peut, elle les récuse, elle appelle de leur témoignage, elle les renonce : que dis-je ? elle va plus loin ; & sans respect de la parole de Dieu, plûtôt que de ceder & de se rendre, elle entreprend de rayer des livres sacrez tout ce qui ne s'accommode pas à son sens & qui la condamne. Tant il est naturel au mensonge de se contredire, & à l'iniquité de se démentir elle-même : en voilà l'esprit & le véritable caractere : *Mentita est iniquitas sibi.* Psal. 26.

Quoiqu'il en soit, nous tenons, mes Freres, une route toute contraire, & nous suivons un sentiment tout opposé ! Plaise seulement au Ciel que nous agissions ainsi que nous pensons & que nous croyons. Car les peines dont nous avons à nous préserver, ne sont que trop réelles. La tradition la plus autentique & la plus ancienne en arrête la verité, & ne nous laisse là-dessus aucun doute raisonnable. Appliquez-vous à

remonter au temps même de la loi Judaïque, nous voyons qu'on y prioit pour les morts, & qu'on y regardoit cette priere pour les morts comme un devoir de charité & un acte de Religion. Nul n'ignore comment après un ſanglant combat, où de la part des Juifs pluſieurs perdirent la vie, ce pieux & ſage capitaine Judas Machabée, ordonna qu'on enverroit à Jeruſalem une ſomme d'argent, & qu'on y offriroit pour eux des ſacrifices. La choſe, telle que nous la liſons dans les divines Ecritures, eſt ſi averée, ſi marquée, exprimée en des termes ſi formels, accompagnée de réflexions ſi préciſes & ſi déciſives, qu'en vain toute la ſubtilité des incredules s'eſt épuiſée à les expliquer, à les interpreter, à les éluder. Dans le déſeſpoir d'y réüſſir, après bien des efforts & bien des détours, ils n'ont pas crû pouvoir mieux ſe dégager de l'embarras où les réduiſoient des paroles ſi énergiques & ſi expreſſes, qu'en les rejettant & les ſaints livres d'où nous les tirons, quelque cano-

niques qu'ils ſoient & qu'ils ayent été reconnus juſqu'à preſent. Foible reſſource pour ſoutenir une cauſe qui tombe d'elle-même, & pitoyable défaite pour défendre opiniâtrement une erreur par une autre erreur.

Ce n'eſt pas aſſez : mais de-là deſcendant à la loi nouvelle, nous voyons que de ſiecle en ſiecle un des uſages le plus établi parmi les fidelles, le plus recommandé, le plus univerſellement pratiqué, ç'a été la priere pour les Morts. Qui m'en ſervira de témoins ; ou de tant de témoins que je pourrois produire, qui nommerai-je & à qui m'arrêterai-je? Parlerai-je des Conciles, ſoit généraux, ſoit particuliers ? Citerai-je les Liturgies, celle de Saint Jacques, celle de ſaint Baſile, celle de ſaint Ambroiſe ? Vous ferai-je entendre les Peres grecs & latins, les Tertulliens, les Cypriens, les Cyrilles, les Athanaſes, les Jerômes, les Auguſtins, tous les autres ? Ce feroit m'engager dans un long détail, & perdre le temps à vérifier ce qui ne fut jamais

mais en contestation & qui n'y peut être. Mais avançons : s'il est vrai qu'on a toujours prié pour les Morts, il est donc vrai qu'on a toujours crû que nos prieres peuvent être utiles aux Morts, & que plusieurs ont besoin de ce secours. S'il est vrai que les Morts peuvent profiter de nos prieres & que c'est un secours dont plusieurs ont un besoin present & actuel, ce ne peut être que pour recevoir quelque soulagement, & il est donc vrai qu'il y en a qui sont actuellement dans un état de souffrance. S'il est vrai que nous pouvons les soulager dans cet état, & contribuer même absolument à les délivrer, il est donc vrai qu'ils ne doivent point comme les reprouvez, souffrir éternellement, mais que leurs peines passent & qu'elles n'ont qu'un temps. Enfin, s'il est vrai qu'ils souffrent par l'ordre du ciel & par un ordre de justice, il est donc vrai que Dieu sans les regarder comme ses ennemis, les regarde néanmoins encore comme ses débiteurs ; & pour en venir à nous-mêmes, il est également

vrai que si nous voulons échapper aux coups dont ils sont frappez, nous ne le pouvons que par un Purgatoire anticipé, c'est à-dire qu'en prenant soin d'effacer dès maintenant nous-mêmes, & dans nous-mêmes, par une expiation salutaire tout ce qui peut blesser les yeux du Seigneur & nous éloigner de sa présence.

Importante conclusion, mes chers Auditeurs, où j'avois en vûë de vous amener & qui renferme tout le fruit de cette premiere partie. Prenez garde, & comprenez ma pensée ; elle mérite une attention particuliere. Car puisque tôt ou tard je ne puis me soustraire au juste châtiment qui m'est dû, & qu'immanquablement il faut acquitter dans une autre vie ce que je crains de payer en celle ci, qu'ai-je à gagner par tous mes retardemens, & que me sert-il de differer ? Pourquoi traîner plus long-temps un fardeau qui me pese, qui grossit, qui croît tous les jours, & qu'il est en mon pouvoir de déposer ? Pourquoi réserver à un

autre jugement ce qu'il ne tient qu'à moi, si je le veux, de terminer ici par moi-même & de finir ? C'étoit, par une regle toute semblable, quoique dans une conjoncture differente, le beau sentiment du saint homme Eleazar. On lui proposoit d'user des viandes défenduës dans la loi ; de faux amis, par une pieté mal conçûë, lui persuadoient au moins de dissimuler & de garder certaines apparences. Il y alloit pour lui de la vie, il s'agissoit d'une mort prochaine, & déja même il y étoit condamné. Que fera-t-il ? puissante raison qui le détermine, & qui dans un moment répond à tout ce que peuvent lui suggerer & les amis qui le sollicitent & l'horreur naturelle du supplice ? Car il est vrai, dit ce religieux & sage Vieillard, en violant la loi de mes peres, je pourai sauver un reste de jours & le prolonger de quelques années : j'appaiserai la colere du Prince, & je suspendrai l'arrêt prononcé contre moi. Mais il y a sur ma tête un plus grand Maître : quelque part que je sois &

à quelques temps que ce puisse être; vif ou mort, il sçaura bien me trouver, & en évitant de tomber dans les mains des hommes, je ne me mettrai point à couvert de son bras tout-puissant. *Nam etsi in præsenti tempore suppliciis hominum eripiar, sed manum Omnipotentis, nec vivus, nec defunctus, effugiam.*

2. Mac. c. 6.

Ainsi raisonne un Chrétien, ou ainsi doit-il raisonner. Si je n'avois rien à craindre de la part de Dieu; si je pouvois esperer que Dieu me ménagera comme je me ménage moi-même, & qu'il aura la même indulgence: si la mort devoit me dérober à la justice de Dieu & à ses poursuites, comme elle peut me dérober aux poursuites de la justice humaine; ces dettes dont il faut que je tienne compte à Dieu & un compte exact, si je ne devois point les emporter avec moi, & que malgré moi elles ne dussent pas me suivre, quand j'irai paroître au tribunal de ce souverain Juge & qu'il m'appellera : ce seroit alors, ce semble, pour couvrir ma lâcheté, une ex-

cuſe aſſez plauſible, & les timides ſentimens qu'elle m'inſpire, tout honteux, tout injuſtes qu'ils ſont, auroient néanmoins quelque prétexte pour les autoriſer. Mais je voudrois envain me flatter de tout cela. *Non effugiam.* Le Dieu que j'adore & que je dois ſervir, mais envers qui je me reconnois coupable par tant d'endroits & ſur tant de ſujets eſt un Dieu jaloux : tout bon qu'il eſt, il ne relâche rien : *Non effugiam.* Il attend, il uſe de patience, il me laiſſe le loiſir de m'accommoder, ſi je l'oſe dire, avec lui & de le contenter, tandis que je ſuis encore dans la voye : mais ce temps qu'il m'accorde, ce temps de ma rançon, une fois écoulé & perdu, un autre temps viendra, & c'eſt celui du Seigneur. Quoique je faſſe, je ne parerai point à ſes traits, & mes cris ne l'arrêteront pas : *Non effugiam.* Bien loin que la mort me dégage de ſes mains, c'eſt la mort même qui m'y livrera ; & c'eſt juſtement a l'heure de la mort, que je commencerai, pour parler ainſi, à ſortir du reſſort

de sa misericorde, pour entrer dans le ressort de cette formidable justice que tous mes vœux ne pourront fléchir : *Nec defunctus effugiam.*

Entre ces extrêmitez quel est donc le parti le plus raisonnable, si ce n'est d'accepter de bonne grace la condition qui m'est offerte & de m'y soumettre : c'est-à-dire, de faire moi-même par avance justice à Dieu ; de prendre moi-même sa cause & ses intérêts, de venger moi-même sur moi toutes les injures qu'il a reçûës de moi. Car je le repete, & je ne sçaurois trop me le redire : ce que je pourrois faire presentement & que je ne fais pas, je ne le pourrai plus; mais Dieu le fera par lui-même & il y suppléera *Nec defunctus effugiam.* Il m'est difficile de former là-dessus une résolution bien ferme, & plus difficile encore de l'accomplir. La nature y résiste, l'esprit du monde s'y oppose, les sens en sont déconcertez ; mais la nature, les sens, le monde & son esprit, ce sont des aveugles qui se trompent & qui me trompent : ils n'ont égard qu'aux objets

ſenſibles qui les touchent, ſans conſiderer l'avenir ni le prévoir. Hé! payons de bonne heure & d'une bonne volonté, ce qu'il faudra payer par néceſſité. Que la peine au moins ſoit de mon choix, puiſque dans un temps ou dans un autre il n'eſt pas en mon pouvoir de m'en garantir. Ne perdons pas le mérite d'une libre ſatisfaction, quand il ne tient qu'à l'avancer de quelques années & à prévenir une réparation d'ailleurs inévitable. Ce que j'aurai expié ſur la terre, je n'aurai plus à l'expier dans le Purgatoire: Dieu ne demande pas deux fois. Donnons-lui la gloire de nous voir auſſi prompts & auſſi zelez à l'honorer par notre penitence, que nous avons eté hardis à l'offenſer par notre peché. Tournons contre nous les mêmes mains que nous avons ſi ſouvent tournées contre lui. Que les mêmes Idoles à qui nous avons ſi long-temps ſacrifié malgré lui & aux dépens de ſa loi, lui ſoient ſacrifiées par nous-mêmes & à nos propres dépens. J'ai été le premier à me révolter, Sei-

gneur, & je ſerai le premier à punir toutes mes révoltes. Tant d'outrages que je vous ai faits, ont dû vous être d'autant plus ſenſibles, qu'ils partoient d'une connoiſſance plus éclairée & qu'ils etoient plus volontaires; & la vengeance que j'en veux tirer ſur moi-même & en votre nom, vous ſera d'autant plus glorieuſe, que le cœur y aura plus de part & qu'elle ſera moins forcée.

Heureux, Chrétiens Auditeurs, ſi nous prenons ces ſentimens; mais ſans cela nous nous privons d'une des plus ſolides & des plus douces conſolations de la vie: la voici. Car en quoi nous ne pouvons aſſez admirer la providence toute miſericordieuſe de notre Dieu, c'eſt d'avoir tellement diſpoſé la vie de l'homme & les divers evenemens qui la partagent, que chaque jour, par les afflictions & les miſeres dont elle eſt remplie, elle nous fournit de nouveaux moyens de ſatisfaire à la juſtice du Ciel. Moyens les plus efficaces & les plus frequents; mais du

reste moyens pénibles & douloureux. Or pour en adoucir toute l'amertume, point de pensée plus propre ni plus conforme à notre foiblesse, que le souvenir du Purgatoire, pourquoi? parce que cette pensée nous fait connoître l'utilité de nos souffrances. En effet, souffrir & ne voir dans ses souffrances nul avantage; souffrir, & n'esperer de ses souffrances aucun fruit; souffrir, & ne sçavoir où doit aboutir tout ce qu'on endure & quel en sera le prix, c'est souffrir en esclave & en malheureux; c'est souffrir, pour souffrir; ce sont de purs maux, de pures peines, & il n'est point alors surprenant que le cœur se souleve, qu'il s'aigrisse, qu'il s'irrite, qu'on s'abandonne à ces murmures, à ces mélancolies, à ces désolations, à ces déséspoirs & même à ces fureurs des mondains, qui n'envisagent les choses que par rapport au monde, & qui ne trouvent dans le monde que calamitez & adversitez.

Mais par une regle toute opposée; souffrir dans la vive persuasion qu'on

ne souffre point envain ; souffrir ; & se tenir assûré, que tout ce qu'on souffre bien pris de la part de Dieu & offert à Dieu, doit être marqué du doigt de Dieu, doit être accepté, compté, agréé de Dieu ; souffrir, & en souffrant pouvoir se répondre sur la parole de Dieu même & sur celle de son Eglise, que plus on souffre, plus on s'acquite & on se libere : voilà ce qui soutient, ce qui anime, ce qui console. Dans cette confiance, on ne pense point à se plaindre. On n'envie point la condition de ces prétendus heureux du siecle, qui sans cesse accumulent dettes sur dettes, & dont les fausses joyes ne servent qu'à les rendre plus insolvables. On se fait de ses souffrances mêmes un bonheur, & on regarde les jours où l'on a eu plus de traverses, plus de chagrins, plus d'accidens fâcheux & de malheurs selon le monde à supporter, comme des jours de grace. On n'examine point par d'affligeantes comparaisons, pourquoi Dieu nous frappe plûtôt que celui-ci & que celui-là ; ou

ſi l'on y fait quelque attention, c'eſt en cela même qu'on reconnoît une prédilection particuliere du Seigneur, qui veut nous laver dans les eaux de la tribulation, afin que nous paroiſſions devant lui ſans tache, & qu'il puiſſe ſans retardement nous admettre au ſaint heritage de ſes Elûs. On dit à Dieu : Soyez beni, Seigneur ; vous bleſſez, mais pour mieux guérir ; vous renverſez, mais pour mieux relever ; vous exercez ma patience, mais pour attendre moins à la couronner. Je ſens, mon Dieu, ce que je vous dois, & je n'ignore pas à quelles auſteritez un ſolide intérêt m'engageroit, ſi j'avois plus de réſolution & plus de courage. Je le ſçais ; mais dès qu'il s'agit de la pratique, helas ! Seigneur, ma foibleſſe eſt extrême, & je ne l'écoute que trop. Vous prenez ſoin vous-même d'y pourvoir ; & ſans égard aux répugnances de mon cœur & à ma délicateſſe, vous permettez que cette affaire m'arrive, que cette diſgrace m'humilie, que cette perte me dépoüille, que cette infirmité me

fasse languir, que cette douleur me tourmente, que bien d'autres chagrins viennent m'assaillir de toutes parts & que tour à tour ils se succedent. Qu'il en soit comme vous le voulez, ô mon Dieu, puisque vous ne voulez que ce qui m'est bon & utile. Sentimens dignes d'une ame chrétienne, & salutaires effets de la foi du Purgatoire & des peines que les ames y endurent. La verité de ces peines, c'est le premier motif qui nous engage à racheter nos pechez par les œuvres satisfactoires de cette vie : mais un autre motif encore plus puissant, c'est l'excessive rigueur de ces mêmes peines & leur severité, ainsi que vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

SAINT Paul l'a dit, il est vrai, que c'est une chose terrible de tomber dans les mains du Dieu vivant : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis.* (Heb. c. 10.) Aussi le plus affligé des hommes, Job, voulant exciter la compassion de ses amis & leur donner à entendre l'excès de ses maux, les

comprend tous dans cette ſeule parole : c'eſt la main même du Seigneur qui m'a frappé : *Quia manus Domini tetigit me.* Et le Prophete menaçant les Juifs de la colere divine & des vengeances du Ciel, ne leur en fait point de peinture plus effrayante que celle-ci : le bras du Seigneur eſt encore levé & prêt à décharger ſes coups ; *Et adhuc manus ejus extenta.* Or c'eſt à ce bras redoutable du Tout-puiſſant que les ames du Purgatoire ſe trouvent livrées ; & quoi qu'il y ait une difference eſſentielle entre l'état de ces ames predeſtinées & l'état des ames reprouvées de Dieu, on peut néanmoins dans un ſens & par proportion raiſonner également de l'un & de l'autre. Car comme dans l'enfer les Théologiens diſtinguent une double peine ; l'une, ſelon leurs expreſſions, peine du dam, & l'autre, peine du ſens : c'eſt encore par comparaiſon & ſuivant les mêmes Docteurs, ce qui ſe rencontre dans le Purgatoire ; & c'eſt ainſi que les ames, quoique cheres à Dieu, y ſont doublement affligées & pu-

Job. c. 19.

Iſai. c. 5.

Jerem. c. 17. nies : *Duplici contritione contere eos.* Parce que l'ame se laissant entraîner au peché par le penchant de la nature, a volontairement & librement quitté Dieu, c'est pour cela que Dieu l'exile de sa presence, & qu'il se cache à ses yeux. Et parce que cette ame en quittant Dieu, s'est attachée, contre la volonté de Dieu, à des objets sensibles, & qu'elle y a cherché une satisfaction criminelle, c'est aussi pour cela que Dieu fait servir contre elle ces mêmes estres sensibles & créez, & qu'il la lie à un feu très-actif & très-piquant. La voilà donc privée de Dieu qui se dérobe à sa vûë & qui lui ferme l'entrée de son Royaume. La voilà brûlée par le feu qui l'éprouve & qui exerce sur elle toute son activité & toute sa violence. Exposons l'un & l'autre, & jugeons de l'un & de l'autre quel doit être l'excès de sa douleur, & quelle est la rigueur des peines où la justice divine l'a condamnée. *Duplici contritione contere eos.*

Je dis d'abord privée de Dieu qui se dérobe à sa vûë, & qui lui ferme

l'entrée de son Royaume. Saint Augustin parloit de l'amour de Dieu & des merveilleux effets que ce divin amour opere dans une ame ; mais en quelques termes qu'il s'expliquât, se defiant de la force de ses expressions sur un sujet qui se connoît mieux par le sentiment du cœur, que par toute l'éloquence des paroles, il en appelloit à l'expérience & concluoit : Donnez-moi un homme qui aime Dieu, & il comprend ou plûtôt il sent tout ce que je veux lui marquer. *Da amantem, & sentit quod dico.* Ce n'est pas assez : mais poursuivoit ce saint Docteur, donnez-moi un homme tellement épris du desir de voir Dieu, de s'unir à Dieu, de posseder Dieu, que ce soit dans lui comme une faim qui le dévore, ou comme une soif ardente qui le brûle, & cet homme alors m'entendra. *Da desiderantem, da esurientem, da in ista solitudine peregrinantem atque sitientem, & scit quid dicam.* Au contraire, reprenoit encore le même Pere, si c'est à un cœur froid que s'adresse mon

August.

Idem.

discours ; si c'est à l'une de ces ames indolentes, indifferentes, insensibles pour Dieu, j'aurai beau prendre les tours les plus pathetiques & lui tracer les images les plus touchantes ; elle n'en sera pas plus émûë, parce que je lui tiendrai un langage étranger pour elle, & qu'elle n'y pourra rien concevoir : *Si autem frigido loquor, nescit quid dicam.* *Idem.*

Triste conjoncture, Chrétiens Auditeurs, où je me trouve aujourd'hui ! Ce que disoit saint Augustin n'étoit qu'une supposition : mais ce qui n'étoit dans tout le discours du saint Docteur qu'une supposition, est une verité pour moi, & une verité trop réelle. Je ne dois donc point dire seulement comme lui, si je parle à un cœur froid & insensible, *Si frigido loquor* : mais je dis absolument & dans l'amertume de mon ame : parce que je parle à des cœurs mondains, à des cœurs tout occupez des biens terrestres & materiels, & n'ayant peut-être pas la plus légere idée de ce souverain bien, vers lequel ils devroient toutefois aspirer

ſans ceſſe & porter tous leurs deſirs, à des cœurs qui ne vous ont jamais bien connu, Seigneur, qui ne ſe ſont jamais appliquez à vous connoître, & par conſéquent que rien n'émeut, dès qu'il ne s'agit que de vous & du bonheur ſuprême qu'on ne peut goûter qu'en vous : voilà pourquoi je ne puis guéres me promettre de leur faire comprendre ce que je voudrois néanmoins imprimer dans tous les eſprits avec des caracteres ineffaçables. Ils m'écouteront, & ils n'en ſeront ni mieux inſtruits ni plus touchez.

Que ne venez-vous, Ames predeſtinées, mais ſouffrantes, ames chéries de Dieu, mais bannies de ſa preſence ; ames heritieres d'un Royaume éternel, mais retenuës, loin de votre heritage, dans un rigoureux exil : que ne venez-vous, ou que ne pouvez-vous venir vous-mêmes & vous montrer ! Que ne venez-vous peindre à nos yeux ces regrets amers, ces ennuis affligeans & déſolans, où vous languiſſez dans l'attente de l'Epoux celeſte, & que ne faites-

vous retentir à nos oreilles ces cris douloureux, ces gémissemens, que vous arrache, non point tant la violence des flammes qui vous brûlent, que l'ardeur de l'amour qui vous consume ! Du moins qu'une seule étincelle de ce divin amour dont vous êtes embrasées, ne descend-t-elle dans nos cœurs, & ne vient-elle les animer ! C'est alors que de salutaires & de saintes épreuves nous apprendroient ce que coûte d'aimer le Seigneur, ce premier Estre, de tous les estres le plus aimable, & cependant de ne pouvoir encore atteindre jusqu'à lui. D'en avoir l'image continuellement & vivement empreinte dans le souvenir, mais de n'être point encore en disposition de le contempler dans sa gloire, & de joüir des délices ineffables d'une possession intime. De ne le voir encore qu'en esperance, de ne le posseder encore qu'en desir, quoique ce soit néanmoins & plus que jamais, l'unique objet dont le cœur est occupé, l'unique terme où tend toute la pente du cœur & où il cherche à se reposer,

l'unique bien qui lui reste & l'unique béatitude qui puisse remplir ses vœux & les contenter. Car tel est l'état de ces ames pour qui l'Eglise prie en ce jour, & dont elle nous propose l'exemple comme une des plus puissantes raisons de ne nous pas exposer aux mêmes peines, & d'employer tous nos soins à les éviter. Reprenons, s'il vous plaît, & donnons à ma pensée la juste étenduë & l'éclaircissement qu'elle demande.

En effet, Chrétiens, nous pouvons dire d'une ame arrêtée dans le Purgatoire où elle se purifie, que le même amour qui devant Dieu fait sa sainteté & le plus solide fondement de son esperance, est en même tems, sans que ce soit un paradoxe, ce qui fait son supplice, & ce qui lui en rend la douleur plus vive & plus pénétrante. Elle aime le Juge même qui la punit & le Pere qui la châtie en se cachant à ses yeux. Mais comment l'aime-t-elle ? La mort qui l'a séparée de ce corps fragile où elle étoit captive, & qui l'a dégagée de l'esclavage des sens, n'a ni éteint,

ni alteré du moindre degré l'amour dont elle avoit déja commencé dès cette vie mortelle à ressentir les premieres atteintes. Que dis-je ? c'est ce moment de la mort, qui l'a mis au contraire, ce saint amour, dans une pleine liberté de croître, de s'enflammer, de se déployer, d'agir sans obstacle & de s'élever d'un vol plus rapide vers son centre & le digne sujet qui l'attire. Dès ce monde nous aimons Dieu : du moins pouvons nous & devons-nous l'aimer. Mais qu'est ce que cet amour ? Nous aimons Dieu ; mais parce que nous n'en avons qu'nne vûë foible & une connoissance obscure, de là vient que notre amour est si lent à s'allumer & si prompt à se rallentir. Nous aimons Dieu ; mais parce que dans le cours & l'agitation des choses humaines mille affaires nous détournent, mille embarras nous dissipent, mille affections particulieres & toutes terrestres nous attachent, de-là vient que notre amour se partage si aisément, que les impressions en sont si légeres, & qu'il ne faut

qu'un souffle pour les effacer. C'est ce que les Saints ont éprouvé eux-mêmes, & les plus grands Saints. Ils en gémissoient, & ils s'en plaignoient amoureusement à Dieu. Si quelquefois & à certaines heures de grace, où le Seigneur les visitoit, ils se sentoient attendris, ravis, transportez ; bientôt après ces courtes faveurs, le poids de cette chair corruptible qui appesantit l'ame, les rentraînoit, & ces ravissemens, ces transports, ces douces effusions de la rosée du Ciel s'arrêtoient. Or puisque leur sainteté, quelque éminente qu'elle fût, ne les exemptoit pas des foiblesses de notre condition mortelle, que nous doit-il arriver, à nous si tiedes & si imparfaits, & il est étonnant que nous nous trouvions sujets à tant de relâchemens & tant de froideurs ? Peut-être de temps en temps avons-nous de bons jours, je veux dire des jours de renouvellement & d'une ferveur subite & imprevûë, des jours où le divin amour nous touche plus sensiblement, où il nous

presse plus fortement , où il se répand avec plus d'abondance & prend sur nos cœurs plus d'empire & plus d'ascendant : mais ce sont des saillies qui passent ; ce sont des lüeurs, qui brillent & disparoissent dans le même instant. Le cœur dilaté se resserre tout-à-coup , ou va s'épancher ailleurs , selon les occurences qui naissent & les divers engagemens de la vie qui l'emportent presque malgré lui. Dans ces épanchemens du cœur , à peine pense t-on à Dieu ; & l'ame toute distraite , toute extérieure , pour ainsi parler , & comme sortie hors d'elle - même , se laisse vainement amuser du faux bonheur que le monde lui presente , & enchanter de la bagatelle du siecle, dont le charme l'aveugle & l'empêche d'appercevoir le vrai bien pour qui seule elle est formée.

Mais quand enfin tombera ce charme , quand s'évanoüira cette illusion ? Quand viendra le temps , où l'ame pleinement détrompée des vanitez qui l'avoient séduite & lui avoient fait oublier le Dieu de son

ſalut, l'auteur & la fin de ſon eſtre; ſe réveillera du profond ſommeil où elle demeuroit endormie ; qu'elle ſe remettra de ſes diſtractions paſſées & de ſes diſſipations ; qu'elle ouvrira ſes yeux, qu'elle ſe reconnoîtra, ou plûtôt qu'elle reconnoîtra le maître dont elle n'avoit juſques-là conçû qu'une idée imparfaite & qu'elle n'avoit point encore aſſez connu ? Quand, dis-je, viendra-t-il, ce temps ? Ah! Chrétiens, il eſt venu pour des millions d'ames ; & parce qu'il eſt venu, ſans qu'elles l'ayent auſſi bien prévû qu'elles le devoient, & ſans qu'elles y ayent apporté toute la préparation convenable, c'eſt pour cela même que la Juſtice divine, ſi jalouſe de ſes droits, les tient actuellement priſonnieres, & que l'entrée de ce ſejour bienheureux après lequel elles ſoupirent, leur eſt, non point abſolument refuſée, mais retardée.

Dès le premier inſtant qu'elles ont dépoüillé ce corps de chair dont elles étoient comme inveſties, & de qui elles dépendoient dans toutes leurs

operations, c'eſt-là que l'eſprit agiſſant par lui-même & dégagé des organes qui bornoient ſes vûës, a découvert d'un regard mille fois plus pur & plus pénétrant, ce qui ne ſe montroit à lui que ſous de groſſieres images & qu'au travers d'un nüage ſombre. C'eſt-là que d'une connoiſſance nette & diſtincte elles ont vû leur dignité, leur nobleſſe, leur deſtinée dans l'éternité, leur immortalité, toute la grandeur & toute l'étenduë de leurs prétentions; & c'eſt-là même que ces biens périſſables dont les apparences les ébloüiſſoient & les flattoient, ont perdu dans leur eſtime tout ce qu'ils ſembloient avoir d'agrément, de goût, d'éclat : vaines figures & ſonges trompeurs, dont à peine il leur eſt reſté quelques traces dans le ſouvenir. C'eſt-là qu'au défaut de ces biens qu'elles n'ont pû emporter & qui ne leur ſont plus rien, s'eſt préſenté à elles, non par une claire viſion qu'il leur ait donné de ſon eſſence, mais par le ſentiment de ſon excellence qu'il leur a imprimée, ce premier

premier bien, ce bien infini qui leur est tout, & qui éternellement doit leur tenir lieu de tout. Elles l'ont toujours cherché, ce bien superieur à tous les biens, ou, pour mieux dire, l'assemblage de tous les biens, comme il en est la source. Elles se sont toujours portées vers lui, sans même sçavoir que c'étoit à lui qu'elles aspiroient, parce que dans tous leurs mouvemens, même les plus naturels & les plus humains, elles se sont toujours portées vers leur repos, & qu'il n'y a de repos qu'en lui. Heureuses de l'avoir enfin trouvé. C'est leur Dieu, l'auteur de leur estre, & toute leur felicité. Aussi de quels transports ont-elles été saisies & de quels saints ravissemens, dès qu'elles ont entendu la voix de l'Epoux celeste qui les reconnoissoit pour ses épouses. Elles en ont reçû ce témoignage si avantageux & si glorieux : Bon serviteur, vous m'avez été fidel en peu de choses, & je vous en réserve de grandes. *Euge serve bone, quia in pauca fuisti fidelis, suprà multa te constituam.* Mais Matth. c. 25.

prenez garde, helas! Chrétiens : il ne leur a point encore dit, je vous donne dès maintenant de grandes choses, mais je vous les reserve : *Suprà multa te constituam.* Il ne leur a point encore dit, entrez dès à présent dans la joye de votre Seigneur : *Intra in gaudium Domini tui*, mais vous y entrerez. Or une telle esperance differée, voilà justement ce qui fait leur peine la plus amere, voilà ce qui les accable.

Ibid.

Quelle est donc, malgré tout ce que l'avenir leur promet, la situation actuelle & presente où elles se trouvent? C'est par une espece de comparaison, celle même où Absalon se trouvoit, lorsque rappellé à Jerusalem & remis en grace auprès de David son pere & son Roi, il n'avoit pû néanmois depuis deux années entieres parvenir à le voir. Cette loi de ne point paroître à la Cour, & de point approcher du Trône; de passer ses jours loin du Prince, *faciem meam non videat*, lui devint enfin si douloureuse & si peu soutenable, qu'il n'hesita pas à choisir

2. Reg. c. 14.

plûtôt la mort, & qu'elle lui ſembla moins dure. Ou que je parle, dit-il, à mon pere; que l'entrée me ſoit ouverte, & que je puiſſe librement me préſenter au Roi: ou s'il lui reſte encore quelque ſouvenir de la faute dont je me reconnois coupable, & s'il a reſolu de me cacher plus long tems ſon viſage, qu'il acheve donc & qu'il me condamne à perdre la vie. Car de vivre dans l'état où je vis, ce n'eſt pas vivre. *Obſecro ut videam faciem Regis. Quod ſi memor eſt iniquitatis meæ, interficiat me.* Ibid.
Ainſi penſoit Abſalom même, ce fils d'ailleurs dénaturé & tant de fois rebelle. Tel étoit le ſentiment de ſon cœur; & de-là, mon Dieu, nous jugeons, autant qu'il eſt poſſible à la foibleſſe de nos lumieres, ce que doit penſer & en quelle conſternation doit tomber une ame, qui dans le moment qu'elle commence à vous connoître & que tout ſon amour redouble pour vous, entend de votre bouche cette déſolante parole: Vous ne me verrez point encore: *faciem meam non videat.* Ce n'eſt point, Sei-

gneur, une de ces Vierges à qui dans votre Evangile, lorſqu'elles demandent à entrer, il eſt répondu de la part de l'Epoux, Je ne vous connois point : *Amen dico vobis, neſcio vos.* Elle eſt de votre troupeau, & c'eſt une de ces brebis dont vous avez dit vous-même : Je connois celles qui ſont à moi & elles me connoiſſent ; *Et cognoſco meas, & cognoſcunt me meæ.* C'eſt un de ces enfans bien aimez, que le Pere celeſte a choiſis & qu'il raſſemble de toutes les parties du monde, pour régner éternellement avec lui : *Ecce ego & pueri mei.* La voilà, Seigneur : en la retirant de ce monde qui n'étoit pour elle qu'un lieu de banniſſement & une vallée de larmes, vous l'avez appellée à vous, & elle vient ſe préſenter. Dieu de ſon ſalut, que tardez-vous à la recevoir ? Elle vous cherche, elle vous réclame, & pourquoi differez-vous, Pere ſi tendre, à lui donner le baiſer de paix & à l'embraſſer ? De-là dépend tout le bonheur où elle aſpire : car avec vous elle doit être ſouverainement heu-

Matth. c. 25.

Jean. c. 17.

Heb. c. 2

reuſe, mais elle ne peut l'être ſans vous. Elle le ſeroit déja ſi vous n'écoutiez que votre miſericorde : mais une loi ſi rigoureuſe de votre juſtice s'y oppoſe. Loi ſuprême & ſans rémiſſion, loi indiſpenſable & inviolable.

Cependant que ſera cette ame ? Ne craignons point que dans le vif reſſentiment de ſa peine elle s'éleve contre l'arrêt qui l'a condamnée, & contre l'inflexible juſtice qui l'a porté. Soumiſe & humiliée ſous la main qui l'arrête, elle ne fera point de vains efforts pour réſiſter & ſe dégager. Elle n'entreprendra point de rompre le voile qu'elle a ſur les yeux, & qui ſert d'obſtacle à ſa béatitude. Elle ne murmurera point, elle ne ſe plaindra point, elle ne s'emportera point contre le Ciel ni ne l'accuſera point d'une exceſſive rigueur. Ah ! ſi elle ſe plaint, ce ne ſera que d'elle-même, ſi elle forme de juſtes accuſations, ce ne ſera que contre elle même, lorſqu'elle ſe ſouviendra qu'il y avoit un temps où elle pouvoit à beaucoup moins de

frais ſatisfaire cette juſtice, qui maintenant eſt inexorable. Voilà ce qu'elle aura à ſe reprocher, & ſur quoi elle ne s'épargnera pas.. Quel que fût le nombre de mes dettes, je pouvois me décharger de ce fardeau peſant, & il ne tenoit qu'à moi. Malgré la multitude & même la grieveté de mes offenſes, j'avois pour reſſource la penitence de la vie & ſes ſaintes auſteritez. Qui m'empêchoit d'uſer de ce talent qui étoit en mon pouvoir, & ne devois-je pas en profiter, puiſqu'il m'eût été ſi ſalutaire ? Dès à préſent je ſerois avec mon Dieu, & il rempliroit tous les deſirs de mon cœur. Tels ſont les regrets dont elle ſera penetrée & comme déchirée, tant que durera ſon exil. Et combien durera-t-il ? Quand finira-t-il ? Secret reſervé à la connoiſſance du Seigneur & au conſeil de ſa ſageſſe éternelle. Miſtere caché à l'ame, qui voudroit en vain le découvrir. Sans faire pour cela d'inutiles recherches, il ne lui reſte que de ſouffrir & d'attendre.

Mais dans cette attente, qui peut

dire avec quels élancemens elle ſe tourne ſans ceſſe vers ſa bienheureuſe patrie ? Quelle autre penſée l'occupe ? Quel autre objet en peut diſtraire un moment ſon attention ? Il ne faut point lui en retracer l'image ; il ne faut point lui demander comme au Prophete : Où eſt votre Dieu ? *Dùm dicunt mihi quotidiè: Ubi est Deus tuus ?* Elle ſe le demande aſſez à elle-même ; & nous pouvons ajoûter qu'elle ne ſe le demande même que trop pour ſon repos preſent : Où eſt-il ? *Ubi eſt ?* Saints Habitans de la celeſte Sion, c'eſt-là que vous le poſſedez, & c'eſt-là que pour vous intéreſſer en ſa faveur, elle s'adreſſe mille fois à vous avec les paroles du divin Cantique : *Adjuro vos, Filiæ Jeruſalem*; Je vous en conjure, Filles de Jeruſalem : tandis que vous joüiſſez de toutes les douceurs du Dieu que j'aime & que vous aimez, offrez-lui mes vœux, preſentez-lui mes ſoupirs, faites-lui entendre que je languis en ſon abſence : *Ut nuntietis ei quia amore langueo.* Et comment ne languiroit-elle pas

Pſ. 41.

Cant. 5. 5.

Ibid.

dans la diverſité & même la contrarieté de deux mouvemens tout oppoſez ? Car Dieu l'attire tout à la fois & la repouſſe. Dieu l'attire comme Dieu ſouverainement aimable, & il la repouſſe comme Dieu ſouverainement ſaint. Parce qu'il eſt ſouverainement aimable en lui-même ; & ſingulierement aimable pour cette ame qui lui eſt unie par la grace ; l'attrait le plus naturel & le plus puiſſant l'entraîne vers ce Dieu de gloire qui eſt ſon Dieu. Et parce que c'eſt un Dieu ſouverainement ſaint & que ſa ſainteté infinie ne peut compatir avec la moindre tache du peché, l'impreſſion ſecrette & ſuperieure d'une main inviſible réſiſte à cette ame, & ſuſpend toutes ſes pourſuites, quelques ardentes qu'elles ſoient, juſqu'à ce qu'une pleine juſtice & une expiation entiere ait achevé de la ſanctifier. Ainſi donc attirée tout enſemble & repouſſée, quelles violences doit-elle éprouver dans ce combat & quel glaive de douleur doit la tranſpercer ? Avant qu'elle ſoit admiſe aux nôces de l'Agneau,

le pain dont elle se nourrit ne peut plus être qu'un pain de larmes. Larmes intarissables ; larmes qui, toutes abondantes qu'elles sont, bien loin d'éteindre la charité qui les fait répandre, lui servent d'entretien & d'aliment. Jamais en fut-il de plus ameres ? Imaginons tout ce que nous en pouvons concevoir. Usons de toutes les figures. Representons-nous après la mort d'un fils, le saisissement d'une mere éperduë & pâmée ; après la perte d'un époux, les gémissemens d'une femme éplorée & hors d'elle-même : tout cela que sera-ce que de foibles rayons & de légeres images d'une douleur qu'on ne peut bien connoître que par le sentiment actuel & personnel. Or qu'est-ce d'ailleurs, ô mon Dieu, que d'en être instruit de la sorte & par une telle experience ? Est on sage de ne penser pas sérieusement à s'en garentir, & de n'y travailler pas efficacement & sans relâche ?

D'autant plus que ce n'est point encore là toute la peine de ces ames livrées pour un temps à la justice du

Seigneur. Le même arrêt qui les sépare de Dieu, à quoi les condamne-t-il ? au feu. Car c'est le commun sentiment & la tradition de l'Eglise ; & c'est en ce même sens, selon la pensée universelle des Peres, que doivent être prises ces paroles de l'A-
1. Cor. c. 3. pôtre : *Unius cujusque opus quale sit, ignis probabit* ; le feu sera l'épreuve des œuvres de chacun. Comme si ce Maître des Gentils nous disoit, ce qu'il nous dit en effet, quoi qu'en abregé : Mes Freres, prenez bien garde à toutes vos œuvres, pourquoi ? parce que le jour du Seigneur viendra, c'est-à-dire ce jour où vous paroîtrez devant le Seigneur, & où vous lui rendrez compte de tout l'emploi que vous aurez fait de votre vie mortelle. Si par les mérites, ou d'une vie pure & innocente, ou d'une vie austere & penitente, vos œuvres alors ont la fermeté & l'éclat de l'or, de l'argent, des pier-
Ibid. res precieuses : *Si quis superædificat aurum, argentum, lapides pretiosos* ; & si par-là elles sont capables de résister à toutes les atteintes du feu, il

ne s'y attachera point, parce qu'il n'y trouvera point de prise. Elles se soutiendront, elles subsisteront, elles recevront une prompte récompense : *Si cujus opus manserit, mercedem accipiet.* Ibid. Mais au contraire, si ce sont des œuvres imparfaites, des œuvres mêlées, pour ainsi parler, d'un alliage qui les rende défectueuses & qui les dégrade ; des œuvres semblables au bois sec, à l'herbe fanée, à la paille, *Si quis autem superædificat ligna, fœnum, stipulam :* Ibid. le feu immanquablement y prendra, & ne cessera point qu'elles ne soient toutes consumées. Non point que vous deviez périr à jamais ; vous serez sauvez, pourvû que ce ne soient pas des œuvres dignes de la reprobation ; mais avant que d'atteindre à ce salut, il faudra passer par le feu & y souffrir. Car telle est la pensée du Docteur des Nations, & le sens le plus naturel de ce fameux Texte : *Si cujus opus arserit detrimentum patietur ; ipse autem salvus erit, sic tamen quasi per ignem.* Ibid.

Il est donc certain qu'il y a un feu

que Dieu fait servir à épurer les ames, & à qui nous donnons pour cela le nom de Purgatoire, que ce feu, tout materiel qu'il est, agit sur ces ames, quoique spirituelles & dégagées de leurs corps; qu'elles sont pénétrées de ce feu, brûlées par ce feu, tourmentées dans ce feu, comment? c'est ce que nous ne pouvons exprimer ni même imaginer; mais si la maniere, dit saint Augustin, surpasse toutes nos vûës & nous est incomprehensible, la chose n'en est pas moins véritable ni moins formidable: *Miris, sed veris modis.* Ce n'est pas assez: il est certain que de tous les supplices le plus intolerable, c'est en general la peine du feu; & il n'est pas moins certain, que de ce feu commun que nous voyons & dont les atteintes sont si cruelles, à ce feu invisible que Dieu de son souffle allume & qu'il applique à la substance même des ames, il n'y a pas plus de proportion, que de la figure à la verité; tant celui-ci par sa rigueur est au-dessus de l'autre. D'où suit cette terrible conséquence, avoüée des Pe-

August.

res & des plus célebres Docteurs, que tout ce que nous pouvons endurer de maux ſur la terre, que tout ce que les Martyrs ont ſouffert, tout ce que la fureur des Tirans a inventé pour exercer leur patience & pour l'épuiſer, que tout cela mis en parallelle avec ces flammes ardentes dont une ame reſſent les pointes les plus aiguës, n'eſt qu'une peinture & qu'une ombre. Il y a même plus : car il eſt certain que ce n'eſt point préciſement ni à quelques jours, ni à quelques mois, que la Juſtice divine a borné le cours de ſes châtimens & leur durée. C'eſt une Juſtice inexorable : comme elle ne ſe relâchera pas, ſelon l'expreſſion de l'Evangile, ſur une obole, nous ne pouvons compter que d'elle-même elle ſe relâche ſur un moment de la ſatisfaction qu'elle demande. Plus donc les dettes ſe ſont multipliées en cette vie, plus la peine doit-elle être prolongée après la mort ; & ſuivant cette regle, combien d'âmes peut-être, depuis les vingt, les trente années d'une ſouffrance continuelle & ſans

interruption, n'ont point encore obtenu grace, parce qu'elles n'ont point encore accompli le temps ni comblé la mesure.

Ah! Chrétiens, que dis-je; & y avez-vous jamais fait une réflexion sérieuse & telle qu'elle convient à l'importance du sujet? Faut-il là-dessus de longs raisonnemens pour vous faire comprendre le prodigieux aveuglement où vous vivez & l'erreur où vous êtes, lorsqu'accumulant sans cesse pechez sur pechez, vous ne prenez aucun des moyens que la penitence vous fournit pour les effacer & les expier? Elle vous effraye, cette penitence, cette penitence non seulement du cœur, mais des sens & de la chair; cette penitence satisfactoire, si salutaire & si chrétienne. Vous n'en voyez pas la nécessité, ou vous ne la voulez pas voir; & n'est-ce pas assez pour moi, dit un pecheur, de m'humilier devant Dieu, de me rapprocher de Dieu, de me reconcilier avec Dieu par tous les sentimens d'une vive componction & d'un regret sincere? Du reste,

qu'ai-je tant à m'inquiéter & à me fatiguer ? & sans tous ces exercices pénibles & onéreux, sans toutes ces pratiques mortifiantes qu'on me propose, ne puis-je pas m'abandonner à la providence du Seigneur & à sa justice ? Vous y abandonner, mon cher Frere! Hé! les Saints eux-mêmes, quoique justes, quoique saints, s'y sont-ils abandonnez de la sorte ? Ont-ils crû le devoir, & ont-ils crû le pouvoir ? Des millions de penitens, moins pecheurs que vous, s'y sont-ils abandonnez, & en ont-ils jugé comme vous ? Mais pourquoi en jugeoient-ils autrement que vous ? c'est qu'ils avoient une toute autre idée que vous de cette justice, dont l'extrême séverité vous étonne si peu & dont les coups néanmoins sont si forts à craindre. Quand voulez-vous apprendre à la connoître, & comment ? Est-ce par une fatale épreuve ? Est-ce dans ces prisons emflammées, où ce qui est presentement en votre pouvoir, n'y sera plus ; où la misericorde semblera vous délaisser, & deviendra comme insensible à vos cris ; où sans

user envers vous de nulle remise ; Dieu vous châtira, non plus absolument en pere, mais en juge : où par toutes les larmes que vous répandrez, par tous les efforts que vous ferez, vous ne rallentirez en aucune sorte l'ardeur de ce feu qui vous enveloppera de toutes parts ; où vous verrez par vous-mêmes & vous concevrez, je ne dis pas l'extrême difference, mais la difference infinie de la réparation qu'on exigeoit ici de vous, & de la punition qui vous étoit réservée, après que la nuit, cette sombre nuit, selon la menace & l'expression du Fils de Dieu, auroit succedé à des jours favorables que vous consumez envain & que vous perdez.

Consultez, mes chers Auditeurs, consultez ces ames que le repentir du passé serre étroitement, que l'ennui du present accable, que le desir de l'auenir pique sans relâche & à qui il fait tant pousser de soupirs. Dans ces tristesses mortelles qui les rongent, dans ces tenebres épaisses qui les environnent, sur ces brasiers où elles sont attachées, interrogez-les

& demandez-leur ce que c'eſt qu'une abſtinence, qu'un jeûne qui afflige la chair, parce qu'il reprime ſes appetits, mais que Dieu, à ce temps de remiſſion, eſt prêt d'accepter, & dont il veut bien ſe contenter. Demandez leur ce que c'eſt qu'une aumône cachée dans les mains du pauvre, mais offerte à Dieu & reçûë de Dieu, comme votre rançon. Demandez-leur ce que c'eſt que l'entrée d'une priſon, que la viſite d'un hôpital, dont la vûë bleſſe pour quelques heures votre délicateſſe, mais où pâtiſſent des troupes de malheureux qui deviennent auprès de Dieu vos avocats & vos médiateurs, ſelon que vous vous rendez par une charité compatiſſante leurs bienfacteurs & leurs conſolateurs. Oui, ſçachez-le & leur demandez, vous Femme réguliere & ſage, à qui je ne prétends point conteſter la réputation dont vous joüiſſez de femme vertueuſe, mais qui dans une devotion douce, ſans chercher les plaiſirs criminels du monde, ménagez du reſte en tout vos ſens, flattez votre corps,

de tant de playes le ſaint Patriarche dont je viens de vous marquer l'affreuſe & pitoyable extrêmité, la mort leur a tout enlevé en les enlevant eux-mêmes. De ſorte qu'à l'égard de la ſocieté humaine on peut dire qu'ils ſont dans une eſpece d'anéantiſſement, puiſqu'il n'y a plus pour eux, ni prétentions, ni droits, ni intérêts, ni affaires, ni commerces, ni biens temporels, ni maiſons, ni poſſeſſions. Leurs corps rendus à la terre, d'où ils étoient ſortis, y demeurent enfermez ; & par un prompt retour, cendre dans leur origine, ils n'ont plus été bientôt que cendre dans leur diſſolution. Qu'en eſt-il de leurs ames, de ces ames immortelles ? Vous ne pouvez l'ignorer après tout ce que je vous en ai fait entendre. Remiſes dans les mains de leur ſouverain Auteur & ſoumiſes à ſes arrêts, ſi ce ſont des ames redevables encore à ſa juſtice, il leur fait ſubir le châtiment qui leur eſt dû, avant que de leur accorder la récompenſe qu'elles ont d'ailleurs méritée. Les voilà donc,

pour

pour ainſi parler, ſous le glaive du Seigneur. Seules & deſtituées de tout, dans un monde nouveau pour elles, les voilà plus que jamais au pouvoir de leur Juge & du ſuprême Arbitre de leur deſtinée. Qu'ont-elles à lui oppoſer ? Par où pourront-elles ſe mettre à couvert de ſes traits, & lui échapper ? Quels dons, quelles offrandes lui feront-elles qui ſoient recevables à ſon tribunal ? Efforts impuiſſans, & ſoins inutiles ! Rien de leur part qui ſoit compté, rien qui leur profite, ni qui leur doive profiter. Elles ſouffrent, mais leurs peines ne ſont plus que de pures peines ſans mérite, pourquoi ? parce que le temps du mérite paſſe avec la vie, & que les Morts ayant fini leur courſe, ils ne ſont plus dans la voye, où l'on peut agir efficacement pour ſes propres intérêts & s'avancer. Que ces ames agiſſent pour nous auprès de Dieu; qu'elles prennent notre cauſe & qu'elles employent leur médiation pour faire deſcendre ſur nous les graces du Ciel, dès là que ce ſont des ames prédeſtinées, telles

que nous les supposons, leurs prieres montent jusqu'au trône de la misericorde; elles sont écoutées, & il ne tient qu'à nous, en implorant leur intercession, d'en éprouver la vertu. Mais à l'égard d'elles-mêmes, cette vertu perd toute sa force, & envain compteroient-elles d'en tirer quelque avantage. Leur état ne le permet plus, & c'est dans toute la rigueur de la lettre que s'accomplit en elles bien plus qu'en la personne de Job, cette affligeante parole: *Ecce auxilium mihi non est in me.*

Cependant, Chrétiens, notre Dieu, qui est le Dieu de consolation & de toute consolation, ne l'est-il que pour les vivans? Les Morts, je dis ces Morts que sa grace a justifiez, sans les avoir néanmoins encore pleinement purifiez & acquittez, n'ont-ils point à esperer de remission, & sont-ils pour cela dépourvûs de son assistance? Non, Seigneur, vous ne les avez point ainsi oubliez. Ce sont des enfans d'Abraham; & tout juge que vous êtes,

vous conſervez toujours pour eux un cœur de pere. Si dans leur exil ils ſont incapables de s'aider, ils ne ſont point incapables d'être aidez. Selon l'ordre de votre ſageſſe & ſelon la loi que vous avez établie, il ne vous a pas plû faire dépendre de leurs ſoins & de leurs vœux leur délivrance; mais vous l'avez fait dépendre de notre aſſiſtance & de nos ſuffrages. Ce que vous leur avez ôté d'une part, vous leur rendez de l'autre; & votre amour ſçait bien ſuppléer aux moyens que vous leur refuſez, par d'autres moyens de les ſecourir, non moins aſſûrez ni moins prompts, que vous nous avez fournis. Car voilà, Pere des miſericordes, où éclatent envers nos freres les richeſſes infinies de votre divine charité.

De-là en effet tant de pratiques inſtituées pour le ſoulagement des Morts. De là tous ces exercices de la mortification chrétienne, abſtinances, jeûnes & autres, dont nous pouvons leur appliquer le mérite. De-là ces largeſſes aux pauvres, ces

nemies, mais pour les ames qui lui sont cheres, qui le loüent, qui le benissent, qui le beniront & le loueront dans tous les siecles des siecles : ne leur passerez-vous rien, Seigneur, ne leur rabattrez-vous rien, & les laisserez-vous plus long-temps au pouvoir des ministres de votre ju-
Psal 73. stice, qui les tourmentent ? *Ne tradas bestiis animas confitentes tibi, & animas pauperum tuorum ne obliviscaris.* D'autres fois exaltant ce caractere glorieux, ce signe de la foi que portent ces ames, & qu'elles n'ont jamais renoncé ; qu'elles ont même honoré, soit par une vie toujours chrétienne, soit au moins par une mort précieuse & par tous les sentimens d'une vraye penitence : c'est vous, Seigneur, qui les avez marquées de ce sceau divin ; vous y aurez égard, & du sommeil de la mort qui leur a été comme un sommeil de paix, vous les admettrez au re-
Offic. Eccl. pos éternel : *Memento, Domine, famulorum famularumque tuarum, qui nos præcesserunt cum signo fidei & dormiunt in somno pacis.* Que dirai-je

enfin, n'omettant nul des motifs les plus engageans & les plus capables d'exciter la bonté de Dieu toute paternelle. Mais par-dessus tout cela, ce Sacrifice, ce grand Sacrifice du Corps adorable de Jesus-Christ, qu'il nous est libre d'appliquer aux Morts, ou plûtôt que Dieu veut bien leur appliquer lui-même en se conformant à nos vûës & à nos demandes. Sacrifice non sanglant; mais où néanmoins un sang divin, le précieux sang du Redempteur, est immolé, & par des voyes aussi sûres qu'elles sont secrettes, fait couler ses mérites infinis vers les mêmes ames pour qui il fut répandu sur la croix. Car c'est ainsi que nous le croyons parmi le peuple fidelle, & c'est conséquemment à cette créance, que dans tous les siecles qui nous ont précedez, l'usage a toujours été, comme il l'est encore, de faire à l'Autel une mention spéciale des Morts, & d'offrir pour eux dans les saints mysteres la Victime de notre salut.

Tout cela est certain, Chrétiens;

& ne souffre nulle contradiction raisonnable. Les moyens ne nous manquent point ; mais voici le désordre : c'est que tous ces moyens demeurent inutiles dans nos mains, & que par une insensibilité & une ingratitude monstrueuse nous manquons d'en user en faveur de ceux pour qui ils nous sont accordez & pour qui ils doivent être employez. Le dessein de Dieu est que les Morts ayent encore dans ces moyens une ressource ; & que par une charité si chrétienne nous secourions des ames à qui sa justice l'empêche autrement de faire grace. Mais là-dessus il peut bien renouveller la plainte qu'il faisoit à Ezechiel. Prophete, lui disoit-il, mon peuple est coupable & ma gloire demande qu'il en porte la peine & qu'il en reçoive le châtiment ; mais parce que c'est mon peuple, je me suis senti émû de compassion, & afin de le sauver, j'ai cherché quelque intercesseur qui prît auprès de moi ses intérêts ; qui mît entre moi & lui comme un rampart, comme une haye pour le dérober à mes coups ; mais

je n'ai trouvé personne. *Quæsivi de eis virum qui interponeret sepem, & staret oppositus pro terrâ, ne dissiparem eam, & non inveni.* Or à prendre la chose dans le sens le plus naturel & le plus propre, n'est-ce pas là ce qui se verifie tous les jours à l'égard des Morts? Vous le voyez, mes chers Auditeurs, vous en êtes témoins, & je n'en veux croire que vous-mêmes & que votre expérience. Ezech. c. 22.

Au moment qu'un homme, une femme ont disparu dans le monde, & que la mort, pour ainsi dire, les a bannis de la societé humaine, y pense-t on, & qui s'intéresse au soulagement de leurs ames? Mais encore quels sont-ils, cet homme, cette femme, dont le souvenir est si prompt à s'effacer? voici ce qu'on ne se persuaderoit pas, si tant d'épreuves ne nous l'apprenoient: c'est un pere qui s'est épuisé de soins pour vous élever; c'est une mere qui vous a porté dans son sein & vous a nourri entre ses bras; c'est un mari, une épouse, à qui vous lioient les nœuds

les plus étroits ; c'est un frere, une sœur, formez du même sang & nez dans la même maison ; c'est un parent, un ami, membre de la même famille, ou fidelle confident de votre cœur & de vos sentimens les plus secrets. Ce sont-là ceux dont la destinée nous inquiéte si peu. Dès que nous ne les voyons plus, leur mémoire n'est pour nous qu'un de ces songes, qui tout à coup s'évanoüissent, ou ne laissent dans l'esprit qu'une idée vague & imparfaite. On joüit des travaux de ce pere & de cette mere, & l'on ne veut rien perdre des biens, des honneurs, des droits qu'ils nous ont transmis. On occupe la place de ce frere, de cette sœur, qui partageoient l'heritage, & on goûte les fruits de leur succession. Un mari pense à de secondes nôces, une veuve cherche un nouvel époux, & d'un établissement on pense bientôt à un autre ; un parent, un ami recüeillent les dons que cet ami, ce parent leur ont faits, & les témoignages qu'ils leur ont laissez d'une affection sincere & d'une amitié con-

ſtante juſqu'à la mort. Tels ſont les ſoins dont on s'embaraſſe : tout le reſte, on n'y fait guéres d'attention ; & Job dans le délaiſſement où il ſe trouva réduit, ne dit jamais avec plus de ſujet qu'une ame le peut dire au milieu de ſes ſouffrances : Je n'ai perſonne qui agiſſe pour moi, & mes proches mêmes m'abandonnent ; *Et neceſſarii quoque mei receſſerunt à me.*

Ce n'eſt pas qu'au regard des Morts il n'y ait certains devoirs, auſquels on ſe tient obligé de ſatisfaire : mais quels devoirs ? devoirs de bienſéance, devoirs de cérémonie & de reſpect humain, devoirs d'honneur, & rien de plus. Car c'eſt ainſi que la vanité humaine qui entre par tout, s'eſt inſinuée juſques dans les pratiques de l'Egliſe les plus religieuſes & les plus ſaintes, & qu'elle les a changées en des ſpectacles publics, & en des pompes, quoi que funebres, pleines de faſte & d'un orgüeil tout mondain. Je vais m'expliquer.

Vous ſçavez, Chrétiens, quel eſt l'uſage établi dans l'Egliſe pour la

ſepulture des Morts. La regle eſt qu'une famille s'aſſemble, qu'une troupe d'amis invitez l'accompagnent, que les Miniſtres de Jeſus-Chriſt levent le corps, qu'à la vûë du peuple ils le portent dans la maiſon de Dieu ; où il doit repoſer, & où ſa demeure lui eſt deſtinée ; que cependant ces funerailles ſoient ſanctifiées par des prieres communes, par des chants lugubres ; que tous enſemble, Prêtres, aſſiſtans, ſpectateurs uniſſent leurs voix, & que de concert ils faſſent monter leurs vœux vers le Ciel, non point tant pour ce cadavre ſans ſentiment & ſans vie qu'on va rendre à la terre & enſevelir dans les ombres du tombeau, que pour l'ame immortelle qui l'animoit, & qui chargée peut être devant Dieu des dettes qu'elle a emportées avec elle, les acquitte actuellement & gémit dans l'attente de ſon ſouverain bonheur. Rien en tout cela que d'utile, que d'édifiant, que de conforme à l'humanité & à la charité chrétienne. Mais qu'eſt-ce que l'eſprit du monde ne corrompt pas, & où ne s'in-

gere-t-il pas ? Dans des obſeques qui ne retracent à nos yeux que l'image de la mort, c'eſt-à-dire que l'extrême foibleſſe de l'homme & ſon humiliation la plus profonde, on cherche à ſe diſtinguer. Je dis à ſe diſtinguer : car en tous ces honneurs qu'on rend au mort, ce n'eſt pas tant lui qu'on enviſage, que ſoi-même. Pour ce mort, c'eſt aſſez d'un ſuaire, d'une biére, d'une tombe qui le couvre, après qu'on l'aura deſcendu dans la terre : mais pour une famille, pour une femme, pour des enfans, ſur qui doit rejaillir l'éclat du convoi, il faut un appareil ſomptueux & magnifique ; il faut un deüil qui réponde à la naiſſance, au rang, aux emplois ; il faut un nombreux cortége de domeſtiques, une nombreuſe aſſemblée, ſoit de ſacrez Miniſtres qui précedent, ſoit de gens qualifiez qui ſuivent & qui ferment la marche. Il faut que le défunt porte encore les marques de ſa dignité & de ſa grandeur paſſée ; que ſes armes expoſées à la vûë & femées, pour ainſi dire, de toutes parts, annoncent la no-

blesse de son origine & celle de sa maison ; qu'une épitaphe gravée sur le marbre, conserve la mémoire de tout ce qu'il a été, mais de ce qu'il n'est plus, & qu'un éloge flatteur exprime toutes ses qualitez. Il faut, dis-je, tout cela parmi un certain monde ; & quoi que tout celà ne puisse convenir à des conditions inferieures, il faut néanmoins toujours quelque chose par proportion, qui donne du lustre & qui se fasse remarquer. De vouloir examiner ici & condamner ces coûtumes établies, ces bienséances vrayes ou prétenduës, ausquelles on est si jaloux de satisfaire, ce n'est point ce que j'entrepreuds, ni à quoi je m'arrête. Il me suffit de sçavoir combien cette décoration, qui ne consiste qu'en de spécieuses apparences, & où le cœur communément n'a point de part, est peu utile aux Morts & leur importe peu. Or n'est-ce pas là qu'on renferme toute la reconnoissance & toute l'affection dont peut-être on est encore touché pour une mort ? On y ajoûte les pleurs, les sanglots, les

cris lamentables, les désespoirs, ou affectez ou réels : mais ce personnage est-il joüé (car dans le fond ce n'est souvent qu'un personnage) le spectacle au bout de quelque jours est-il fini, la scene a-t-elle disparu, c'est alors qu'on se tient quitte de tout, & que se vérifie au regard du sujet qu'excitoit ou qui sembloit exciter de regrets si amers, ce que le Prophete Royal disoit de lui-même : *Factus sum tanquam vas perditum* ; je suis maintenant comme un vase brisé, dont on ne se met plus en peine, & qu'on jette indifferemment, parce qu'on ne le croit bon à rien : *Oblivioni datus sum tanquam mortuus à corde* ; me voilà tombé dans l'oubli ; & mon nom effacé du souvenir des personnes mêmes qui me furent les plus cheres, l'est également de leur cœur : *Extraneus factus sum fratribus meis, & peregrinus filiis matris meæ* ; mes freres mêmes ne me traitent plus qu'en étranger, & les enfans de ma mere, sortis du même sein que moi, ne prennent plus aucun soin de moi, ni ne font rien pour moi.

Ps. 30. Ibid. Ps. 68.

A qui donc une ame s'adressera-t-elle ? Sera-ce à Dieu ? sera-ce à ce juge exact & sévere qu'elle s'écriera : *Usquequò, Domine, usquequò?* jusqu'à quand souffrirai-je, Seigneur, jusqu'à quand dureront des peines si peu tolerables ? Mais je m'imagine que Dieu lui fera, quoi que dans un sens moins rigoureux, la même réponse qu'il fit à Jerusalem : *Quid clamas super contritione tuâ ?* A qui vous plaignez-vous, & de qui? J'ai mis votre salut entre les mains de vos amis, de vos proches, de vos fréres. Ai-je pû mieux le confier qu'à ceux qui vous appartiennent de plus près, & que toutes les raisons engagent à se rendre auprès de ma justice vos intercesseurs & vos patrons ? *Quid clamas?* Si vous avez à former des plaintes, c'est à ceux-là qu'il les faut porter. Portez-les à cet ami : il vous a tant donné de paroles & tant fait de protestations d'un attachement éternel. Portez-les à ce fils, à cette fille, à ce parent, à cet heritier, à ce légataire : vous les avez tant enrichis de vos dons, & ils vous sont redeva-

Ps. 12.

Jerem. 30.

bles de tant de biens que vous leur avez acquis. Dans la pressante nécessité où vous êtes, je leur ai assez fait sçavoir, qu'il ne tient qu'à eux de vous dégager, & qu'ils le peuvent aux conditions les moins onéreuses. S'ils ne m'écoutent pas, & s'ils n'entrent pas dans les vûës de ma misericorde, vous n'en devez accuser qu'eux-mêmes & que leur dureté.

Dites après cela, Chrétiens Auditeurs, ce que mille autres ont dit avant vous, ce qui les a trompez comme vous : on priera Dieu pour moi après ma mort. J'ai une famille qui m'aime, & elle m'a des obligations trop essentielles pour ne les pas reconnoître. D'ailleurs je prendrai là-dessus toutes les mesures & toutes les sûretez convenables : j'ordonnerai des aumônes, je léguerai des fonds, je déclarerai mes intentions par un acte autentique, & j'exigerai des sacrifices, des services reglez. Admirables projets, disons mieux, pitoyables illusions de la délicatesse humaine & de l'amour

de soi-même, qui se ménage, autant qu'il lui est possible, & qui tâche par de fausses esperances à se défendre de tout ce qui pourroit actuellement l'incommoder & le mortifier. Observez ceci, je vous prie.

On convient qu'il faut satisfaire à Dieu. C'est un principe également fondé & sur la raison & sur la Religion : on n'en doute point. Mais de satisfaire presentement, de satisfaire personnellement, voilà ce qu'on craint & ce qu'on voudroit pouvoir éluder. Que nous inspire donc la nature, ennemie de toute penitence & de toute œuvre satisfactoire ? Cette satisfaction actuelle & presente, on la renvoye bien loin dans l'avenir & au-de-là même de la vie ; & cette satisfaction propre & personnelle, on la rejette sur autrui, & l'on s'en repose sur ceux qui resteront après nous & qu'on a dessein d'en charger. Car n'est-ce pas-là que se réduisent ces discours spécieux & si ordinaires dans le Christianisme : je ne me négligerai pas moi-même, & je ne m'oublierai pas. Dans le Testa-

ment que je médite, & que je laiſſerai comme le gage de mes dernieres volontez, je prétends bien marquer tout ce que je croirai néceſſaire pour le repos de mon ame. Ah! mon cher Auditeur : vous les marquerez, ces dernieres volontez, vous les expliquerez, mais reviendrez-vous pour les faire executer, quand on vous aura fermé les yeux & que vous ſerez parti de ce monde ? Qui ne ſçait pas & qui ſans ceſſe ne voit pas, à combien de negligences, à combien de difficultez, à combien de conteſtations, d'interpretations, de retranchements & d'alterations, ſont ſujettes ces dernieres volontez ? Ou bien on les ſupprime, on les tient ſecrettes & cachées, on n'en fait aucune mention, ou bien on en appelle, on y découvre des défauts, on imagine des moyens de les annuller & de s'en relever ; ou du moins on differe à les accomplir, on remet d'un temps à un autre ; les années s'écoulent, & cependant le teſtateur ſouffre, & eſt ainſi fruſtré de l'aſſiſtance qu'il ſe promettoit. Vous me direz que ce

ſeroit-là dans des heritiers, dans des parents, une ingratitude énorme : hé ! mes Freres, le monde eſt-il rempli d'autre choſe que d'ingrats ? N'en êtes-vous pas témoins, ne l'éprouvez-vous pas ? Ingratitude, j'y conſens : mais eſt-il un vice plus commun ; & ingrat au point qu'on l'eſt à l'égard même des vivans, combien plus l'eſt-on à l'égard des morts ? Oui ce ſeroit & c'eſt vrayement l'ingratitude la plus condamnable ; mais enfin un mort en reſſent les triſtes effets. Il s'y eſt expoſé, & il n'y a plus de remede.

Finiſſons, Chrétiens ; & pour concluſion reprenons l'importante verité que je viens de vous prêcher & dont vous devez faire le ſujet de vos plus ſérieuſes réflexions. Puiſqu'il y a ſi peu à compter ſur le ſouvenir & la charité de ceux qui reſteront après nous, penſons nous-mêmes à nous, agiſſons nous-mêmes pour nous, faiſons nous-mêmes & procurons-nous à nous-mêmes ce que nous ne pouvons vrai-ſemblablement eſperer de nul autre que de

nous. Et de plus, puisque nous n'avons pour travailler que le temps de la vie, & que tous nos efforts, hors de là, seront inutiles, ménageons le, ce temps si précieux. Envoyons devant nous de bonnes œuvres, que nous retrouverons au besoin & qui nous profiteront. Gagnons par avance, suivant la maxime de Jésus-Christ, & assûrons-nous par nos aumônes, de fidelles amis, qui deviendront nos protecteurs & qui nous recevront dans les tabernacles éternels. ne nous en fions à personne; mais dispensons-les nous-mêmes, ces saintes largesses: en sortant de nos mains, elles n'en auront que plus d'efficace. A ces œuvres de la misericorde chrétienne, ajoûtons les œuvres de penitence, qui selon notre état & selon nos forces peuvent nous convenir: offrons à Dieu nos corps comme des hosties vivantes; car c'est par de telles oblations qu'on appaise le Seigneur: *Talibus enim hostiis promeretur Deus.* Si la nature y répugne, si la chair y résiste & en murmure, affermissons-nous Hebr. 13.

contre toutes les répugnances de la nature, contre toutes les résistances de la chair, & disons-lui, à cette chair aveugle & sensuelle, qu'ayant servi tant de fois à corrompre l'ame, il est juste qu'elle serve à la purifier. C'est une loüable pratique d'employer sur tout le ministere des Prêtres de Jesus-Christ, de les engager par de pieuses fondations à presenter en notre nom la victime adorable, de leur assigner là-dessus certains jours & certains lieux. Il n'y a rien-là que d'utile & de conforme aux sentimens de l'Eglise. Mais qu'est-il nécessaire pour cela d'attendre que nous soyons dans le tombeau, & que nous ne puissions plus nous mêmes prendre part à ces sacrifices, y donner notre presence, y joindre nos vœux & nous y unir d'esprit & de cœur ? Pourquoi tout remettre à la mort, & courir le hazard que peut-être alors nos intentions ne soient pas suivies ? Pourquoi ne pas commencer dès maintenant ce qui pourra se perpetuer plus sûrement après nous, par-

ce que l'uſage l'aura plus ſolidement établi ? En mille autres choſes nous ſçavons ſi bien nous précautionner de bonne heure, & prévenir les maux dont nous nous croyons menacez.

Mais ceci ne ſuffit point encore ; & je vous renvoye, mes chers Auditeurs, avec un dernier avis d'autant plus remarquable, qu'il répond mieux aux vûës de l'Egliſe dans la cérémonie de ce jour. Elle veut exciter la charité des fidelles envers les Morts. Comme une mere également vigilante & tendre pour tous ſes enfans, elle veut qu'ils ſe prêtent la main les uns aux autres ; c'eſt-à-dire, que les uns qui vivent ſur la terre, faſſent paſſer aux autres que la mort a retirez de ce monde, tous les ſecours qui leur peuvent être néceſſaires. Or entre les motifs qui nous y engagent, un des plus puiſſans eſt ſans contredit notre intérêt propre : comment cela ? parce que ſelon la regle de l'Evangile & la parole expreſſe de Jeſus-Chriſt, on nous traitera ainſi que nous aurons traité nos freres. Dès que nous ne les apper-

cevons plus, nous ne sommes plus touchez de tout ce qui les regarde; & par une juste permission de Dieu, dès que nous serons hors de la societé humaine, & que nous n'y paroîtrons plus, on aura pour nous la même insensibilité & on nous laissera dans le même abandonnement. Au contraire, si nous compatissons à leurs peines, & de tout notre pouvoir nous contribüons à les soulager; Dieu, maître des cœurs, les disposera en notre faveur, il les réveillera par de secrettes inspirations de sa grace, il les affectionnera de telle sorte que dans le même état nous recevrons la même assistance. Car il l'a promis, & il l'a dit: Heureux ceux qui exercent la misericorde, ils obtiendront eux-mêmes

Math. c. 5. misericorde: *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.* Et d'ailleurs, que ne devons-nous point esperer d'une ame, dont nous aurons brisé les chaînes & que nous aurons mise en liberté; d'une ame à qui nous aurons ouvert le Ciel, & qui nous sera redevable en quel-

que

que maniere de sa souveraine béatitude? Comme cet Officier de la Cour de Pharaon, qui dégagé de ses fers, ne se souvint plus de Joseph son interprete & son bienfacteur, cette ame, au milieu de sa gloire, nous perdra-t-elle de vûë, ou plûtôt cessera-t-elle un moment de nous rendre auprès de Dieu zele pour zele, vœux pour vœux; de penser à nous, de veiller sur nous, jusqu'à ce qu'elle nous voye parvenus au même terme & possesseurs du même Royaume?

Il est donc certain que de prier pour les Morts, c'est pour nous-mêmes un des exercices les plus salutaires. Si nous avons des négligences à nous reprocher sur un devoir aussi raisonnable & aussi chrétien que celui-là, il est encore temps de les réparer. Nous le pouvons, & dès cette heure même il ne tient qu'à nous de commencer ce que nous ne devons omettre aucun jour de notre vie. Touchez de cet appareil funebre que présentent à nos yeux tous nos Autels, humiliez devant Dieu & levant

les mains vers le Trône de sa misericorde, disons-lui ce que dans toutes les parties du monde l'Eglise aujourd'hui lui a redit tant de fois : *Lux æterna luceat eis cum sanctis tuis in æternum quia pius es.* Lumiere éternelle, vous qui faites la splendeur des Saints & toute leur felicité, grand Dieu, dissipez le nüage qui vous cache, & montrez vous. Oui, Seigneur, montrez-vous à des ames que vous avez créées pour être éternellement heureuses ; à des ames qui le doivent être en effet & par un droit désormais inaliénable, mais qui ne le peuvent être sans vous. Vous voyez avec quel amour & même avec quels transports elles vous desirent : toujours agitées, toujours désolées, toujours languissantes & souffrantes, tant que votre divine presence leur est refusée, & qu'elles ne joüissent point de ces délices ineffables que goûte dans votre sein la troupe immortelle de vos Elûs : *Cum Sanctis tuis in æternum.* Suivez, mon Dieu, suivez les sentimens de votre cœur : car nous ne les ignorons pas. Nous

Offic. Eccl.

ſçavons ce que vous êtes à ces ames ; & ce qu'elles vous ſont. Nous ſçavons quel penchant vous porte à leur faire grace & à les raſſembler toutes entre vos bras. Nous le ſçavons, Seigneur, & c'eſt auſſi ſur quoi nous comptons en vous adreſſant notre priere. Elle ne ſera efficace, que parce que vous êtes bon & miſericordieux. *Quia pius es.* Vous nous écouterez ; vous agrêrez la charité qui nous preſſe pour la conſolation de nos freres & pour leur pleine redemption ; vous nous en recompenſerez. Auteur de leur ſalut & du nôtre, vous en ſerez le conſommateur dans la glorieuſe éternité, où nous conduiſe le Pere, le Fils, & le Saint-Eſprit.





EXHORTATION POUR LA FESTE DE TOUS LES SAINTS.

Beati pauperes ſpiritu, quoniam ipſorum eſt regnum cœlorum.

Bienheureux ſont les pauvres de cœur, parce que le Royaume du Ciel leur appartient. En ſaint Matth. c. 5.

Pour une Communauté Religieuſe.

JE ne m'arrête point, mes cheres Sœurs, à vous faire une peinture avantageuſe de cette admirable Cité où nous ſommes appellez, & qui doit être le terme de votre courſe. Je ſçais que l'œil n'a rien vû, que l'oreille n'a rien entendu de pareil, & que l'Apôtre élevé juſqu'au troiſiéme Ciel n'a pû faire concevoir à des hommes mortels comme nous, les hautes merveilles dont ſon eſprit avoit

été plûtôt éblouï que suffisamment instruit dans son ravissement. Je sçais que le Dieu que nous servons, ne nous proposant point d'autre béatitude à posseder dans l'Eternité que lui-même, il nous a réduits à une heureuse nécessité de ne pouvoir comprendre en cette vie toute la grandeur & toute la magnificence de la gloire qu'il nous destine. Et mon dessein aussi n'est pas de vous en tracer de foibles crayons, qui ne forment dans l'esprit humain que des idées fort imparfaites, & qui sont plus propres à nous faire connoître combien nos vûës sont foibles & obscures, qu'à nous mettre devant les yeux les richesses inestimables & la splendeur de ce Royaume que Dieu dès le commencement du monde a préparé pour ses Elus. Il me suffit de vous dire que c'est en ce lieu seul que Dieu remplira cette vaste étenduë du cœur de l'homme, que tous les biens périssables laissent dans un vuide infini, & qu'il sçaura fixer ces desirs qui nous font chercher sans cesse ce qui n'est point sur la

terre. En un mot, nous ſerons contents. Dieu qui nous a formez, ſçait par la joüiſſance de quel bien notre ame peut-être pleinement ſatisfaite; & il trouve ce fonds inépuiſable dans les treſors de ſa puiſſance, qui eſt ſans bornes.

N'allons donc pas plus avant, mes cheres Sœurs : mais conſiderons quelles ſont ſur cela nos diſpoſitions intérieures, & voyons, ſi éloignez du tumulte & de l'embarras des occupations du ſiecle, ſolitaires de corps & d'eſprit, nous rentrons dans nous-mêmes au pied de l'Oratoire & nous ſentons ces deſirs enflammez de la gloire, qui ſont des gages ſi conſolans de notre prédeſtination; ou ſi penſant à ce moment où il faudra ſortir de ce monde pour aller à Dieu, nous nous trouvons ſaiſis d'une crainte trop naturelle, & nous répugnons trop vivement à quitter la vie. Car reculer de la ſorte, & ne pas déſavoüer telle répugnance, ce ſeroit une preuve que vous ne vivez pas ſelon votre état. Une épouſe qui craint la venuë de ſon époux,

n'est pas une épouse fidelle ; & pour vous convaincre, je ne veux qu'un raisonnement dont vous conviendrez avec moi. Tout le regret dont nous sommes touchez à la mort, ne peut venir que de deux principes : ou de notre attachement au monde, ou du peu d'assûrance que nous avons de posseder des biens éternels. Car quiconque a dégagé son cœur de l'amour des biens visibles & presens, s'il est d'ailleurs persuadé qu'il peut esperer les biens de l'autre vie, & qu'il est dans la voye d'y parvenir, soupire incessamment après cette suprême felicité, & ne peut alors envisager la mort comme un sujet d'horreur. Or l'état que nous avons embrassé, nous doit parfaitement détacher des biens de la terre, & nous donne en même temps des assûrances presque infaillibles de la gloire. D'où je conclus, que si nous sommes assez aveugles pour n'aspirer pas sans cesse vers ce bonheur celeste qui nous est promis, la source du mal est que nos sentimens, que nos actions, que toute notre conduite

ne répond pas à la sainteté de notre profession. Examinons ces deux principes, que je vais développer en peu de paroles, & que je renferme en deux courtes réflexions.

I. Que les mondains qui sans relâche se trouvent occupez du soin de leur établissement sur la terre, ne soupirent point après la gloire du Ciel, je n'en suis nullement surpris : il n'est pas aisé d'allier ensemble deux choses aussi contraires, que l'amour des biens temporels, & l'amour des biens éternels. Ce sont des esclaves attachez par tant de liens, qu'il leur est comme impossible de les rompre. Ils ne sçavent pas même estimer la liberté des enfans de Dieu; & quelque dur que soit leur esclavage, quelque raison qu'ils ayent de s'en plaindre, leur état qui les force malgré eux de penser à leur fortune en cette vie & d'y pourvoir, leur en fait insensiblement goûter le progrès, & par conséquent regretter la perte quand il faut mourir.

Or il n'en eſt pas ainſi, mes cheres Sœurs, de la profeſſion Religieuſe. Par un divorce volontaire avec tous les biens ſenſibles, nous avons prévenu cette violente ſéparation que la mort nous eût fait reſſentir, & en ne nous réſervant qu'une vie pénible & mortifiée, en nous ſevrant de toutes les douceurs qui nous y pouvoient attacher, nous nous ſommes mis en diſpoſition de ne pas craindre ce jour ſi formidable aux gens du monde, qui leur enleve tout ce qu'ils poſſedoient dans le temps & ne leur en laiſſe rien emporter dans le tombeau.

En effet, que vous reſte-t-il que vous puiſſiez regretter à ce paſſage ? Sera ce de quitter une famille déſolée, que vous avez déja quittée avec tant de réſolution ? Sera-ce de vous voir dépouillées par la mort des biens de fortune qu'on amaſſe avec tant de peine & qu'on n'a pas moins de peine à conſerver ? la pauvreté de votre état vous a miſes à couvert de ce chagrin. Sera-ce de perdre les plaiſirs de la vie ? mais il n'en eſt plus pour vous, où il n'en eſt plus d'au-

tres que de surnaturels & de spirituels. Sera-ce de renoncer au monde pour toujours ? mais ce renoncement est fait ; le monde ne vous est plus rien, & vous vous en êtes séparées pour n'y retourner jamais. Je dis plus : non seulement votre état vous a séparées du monde, mais il a même séparé le monde de vous, & vous pouvez dire avec saint Paul, que vous êtes crucifiées au monde, & que le monde vous est également crucifié. Ne nous flattons point, mes cheres Sœurs, de quelque considération que nos amis, ou nos proches semblent encore avoir pour nous. Que ce zele apparent qu'ils nous témoignent, que tous leurs discours & toutes leurs démonstrations ne nous trompent point. Ces liaisons sont foibles & mal établies : l'intérêt est le nœud qui unit les gens du monde : sans cela il n'y a guéres de fond à faire sur les devoirs qu'ils peuvent nous rendre Ce sont de purs devoirs de bienséance & nous en jugerons toujours bien, quand nous serons convaincus, comme nous de-

vous l'être, que le monde vous regarde d'un œil fort indifferent, & que dès qu'on n'est bon à rien on est compté pour peu de chose.

Ainsi par un avantage, que nous ne sçaurions assez estimer, notre état, mes très-cheres Sœurs, si nous en prenons bien l'esprit, nous dégage de tout ce qu'il y a de mortel & de passager sur la terre. Tellement que nous pouvons & que nous devons dire à Dieu dans le même sentiment que le Prophete Royal: *A te quid volui super terram?* Je jette par tout les yeux autour de moi, Seigneur, où je rappelle dans ma mémoire tout ce que j'ai pû voir parmi les enfans des hommes de plus spécieux & de plus grand. Depuis le Monarque qui regne sur le Trône, & qui porte la Couronne, je parcours de la pensée toutes les conditions humaines, & je me trace l'idée de tout ce qu'elles ont ou semblent avoir d'aises, de commoditez, de richesses, de douceurs, d'honneurs. Je me fais la peinture la plus brillante de toutes les pompes, & pour parler plus

Ps. 72.

juste, de toutes les vanitez du siécle. Mais à cette vûë je n'ai point d'autre langage que de m'écrier : tout cela n'est point mon Dieu ; & tout ce qui n'est point mon Dieu, je l'ai abandonné. Rien donc de tout cela ne doit exciter mes desirs ; & quand par la méditation je me mets en esprit à ce moment que le Seigneur a marqué pour me retirer de cette région inferieure & pour m'introduire dans ce Royaume où il rassemble & glorifie ses Saints, rien de tout cela ne doit me retenir. *A te quid volui super terram?*

Graces vous en soient renduës éternellement, ô le Dieu de mon cœur, & mon unique partage pour jamais! Car voilà de quoi je ne puis trop benir votre aimable Providence ; voilà ce qui me découvre la sagesse de ses conseils, & les favorables desseins qu'elle a formez sur moi. Nous ne sommes dans la vie que pour tendre vers vous comme à notre fin derniere ; & parce que nous ne pouvons ici-bas posseder cette derniere fin, qui est le centre de notre repos &

notre souveraine felicité, il faut que la mort, pour nous y conduire, nous fasse passer dans un autre monde, & nous enleve par-là même tous les biens de celui-ci. Cependant, Seigneur, vous avez prévû, que les sens ayant sur notre raison un empire dont il nous est si difficile de nous affranchir, ils nous appesantiroient l'ame & l'entraîneroient vers la terre; qu'ils nous tiendroient continuellement occupez de ce qui leur plaît, de ce qui les flatte, de ce qui nourrit leurs aveugles cupiditez? qu'ils nous plongeroient dans un oubli profond de ces biens invisibles & à venir où doivent se porter tous nos vœux, & qu'ils nous en feroient perdre toute l'estime & tout le goût; que par une suite nécessaire ils nous donneroient un éloignement de la mort presque insurmontable; qu'ils nous la representeroient sous l'aspect le plus effrayant; qu'ils ne nous permettroient d'y penser que pour la fuïr, que pour l'éloigner, que pour parer à ses coups, autant qu'il nous est possible, & pour lui résister de

toutes nos forces, ſans nous mettre en peine de ce bienheureux ſéjour dont elle eſt la voye la plus prochaine & comme l'entrée. Vous l'avez, dis-je, prévû, mon Dieu ; mais qu'avez-vous fait pour nous ? je dis pour nous, renfermez dans votre maiſon, pour nous volontairement & ſaintement exilez du monde, pour nous Religieux, & pour moi en particulier ? Afin que dès à preſent & par avance nous puſſions nous élever vers le Ciel, notre patrie, & que nos cœurs n'en fuſſent point détournez par les ſens, vous nous avez attirez dans le deſert, pour y mener une vie où les ſens n'euſſent de part que pour y être combattus, réprimez, domptez. Afin que tant d'objets dont le monde ſe laiſſe éblouïr & qui emportent toute ſon attention, ne puſſent nous faſciner les yeux, & nous empêcher de contempler votre gloire & celle de vos prédeſtinez, vous nous avez recueillis dans votre ſanctuaire, où nul objet capable de nous diſſiper & de nous diſtraire, ne ſe preſente à nos

regards. Afin que la pensée de la mort & la frayeur qu'elle cause, ne fût point un obstacle qui rallentît l'ardeur de nos desirs, & que nous n'en fussions point troublez dans le souvenir du saint heritage dont elle nous doit mettre en possession, vous nous avez réduits, si j'ose le dire, dans une mort anticipée, où le siecle avec toutes ses prosperitez, & toutes ses grandeurs, ne peut plus faire d'impression sur nous, puisque par rapport au siecle nons n'avons plus rien & que nous ne sommes plus maîtres de rien. De-là dans un dégagement parfait, nous nous écrions : *A te quid volui super terram* ? Que fais-je en ce lieu de bannissement, Seigneur, & dans toute l'étenduë de la terre qu'y a-t il que je puisse souhaiter, hors vous & le bonheur des Saints qui regnent avec vous ? Sentiment d'autant plus vif & plus raisonnable, que nous avons une plus solide assûrance de cette éternelle béatitude qui nous est promise.

II. C'eſt, mes cheres Sœurs, une autre prérogative de l'état Religieux : il nous donne des droits inconteſtables ſur le Ciel. Car ſi Jeſus-Chriſt nous fait entendre aujourd'hui que les pauvres de cœur ſont heureux, la raiſon qu'il en apporte eſt que le Royaume des cieux leur appartient. Or qui ſont ces pauvres de cœur, ſinon ceux qui d'eux-mêmes & avec le ſecours de la grace ont renoncé aux eſperances du ſiecle & embraſſé la pauvreté Evangelique ; & qui dans l'Egliſe peut avoir des prétentions plus légitimes ſur le Royaume de Dieu, que ceux qui l'ont déja acheté au prix de leurs biens & de leur liberté ?

Mais peut-être doutez-vous, mes cheres Sœurs, que ces paroles du Fils de Dieu nous regardent ; & pour vous raſſûrer, écoutez ce qu'il vous dit ailleurs, & ce qui décide encore plus nettement la choſe en votre faveur. Quiconque, dit cet Homme-Dieu, quittera ſon pere, ſa mere, ſes freres, ſes ſœurs, ſon épouſe

& ſon époux, en ma conſidération, aura le centuple dès cette vie, & la gloire éternelle en l'autre. Peut-on exprimer une promeſſe en des termes plus formels ? Avons-nous de la foi, ſi là-deſſus nous concevons la moindre défiance ? N'êtes-vous pas du nombre de celles qui ont tout quitté, & pour qui, je vous prie, l'avez-vous quitté ? Avez-vous eu d'autres vûës que de plaire à Jeſus-Chriſt ? Avez-vous voulu faire ce ſacrifice à d'autres qu'à lui ? Puis donc que vous le lui avez fait, après une démarche ſi difficile de votre part & ſi genereuſe, quel ſujet auriez-vous de ne pas compter ſur ſa parole, & à qui pourroit-il l'avoir addreſſée qu'à vous ?

Ah ! mes très-cheres Sœurs, il ſemble que nous prenions plaiſir à nous priver de toute la conſolation que nous donne l'Evangile, & que nous ne manquions de foi, que lorſqu'il nous eſt favorable. Car quand il eſt ſévere, quand il nous menace de quelque châtiment redoutable, nous en ſommes effrayez, & ce n'eſt pas ſans

ayons la même régularité & la même ferveur, & nous pourrons alors avec la même certitude attendre la même gloire. Que cette gloire nous serve elle-même d'un motif pressant pour la mériter, & que le desir d'y parvenir réveille en nous ce saint zele qui dans le commencement de notre vocation nous a portez à un renoncement si parfait. C'est ainsi que la vertueuse mere des Machabées, après avoir vû mourir six de ses enfans, exhortoit le septiéme à lever les yeux au Ciel, & l'encourageoit au martyre, en lui disant : je vous conjure, mon fils, de regarder le Ciel, où vous allez entrer : *Peto, nate, ut aspicias ad cœlum.* Parole qui suffit pour affermir ce jeune homme contre toute la fureur des bourreaux, & pour lui faire consommer genereusement son sacrifice. Parole qui fera sans doute le même effet sur vos cœurs, quand vous vous l'appliquerez à vous-mêmes, & que vous en sçaurez profiter.

2. Mac. 7.

Car il est vrai, mes cheres Sœurs,

que la vie Religieuse, suivant la pensée de saint Bernard, est une espece de martyre : non point un de ces martyrs sanglans où étoient employez le fer & le feu pour ébranler la constance des premiers Chrétiens ; mais un martyre plus doux en apparence, quoique plus rigoureux en effet par sa durée. S'assujettir à des observances qui vous gênent, qui vous captivent ; qui humilient l'esprit, en vous réduisant à la condition des enfans par une obéïssance aveugle & sans replique ; qui mortifient le corps, en lui retranchant toute sensualité, & ne lui accordant que le nécessaire pour l'entretien de la vie ; en lui reglant, selon les maximes d'une étroite pauvreté, sa nourriture, son vêtement, son habitation, son repos ; en le condamnant au travail, aux veilles, aux abstinences, aux austeritez : soutenir tout cela & tout ce qu'il seroit inutile ici de marquer, puisqu'il vous est aussi bien connu qu'à moi ; le soutenir habituellement, exactement, jusques au dernier jour & au dernier

moment : dans cette longue ſuite d'exercices inſipides par eux-mêmes & ennuyeux, d'exercices fréquens & qui reviennent ſans ceſſe ; d'exercices pénibles, incommodes, fatiguans, vaincre toutes les répugnances de la nature, ſurmonter tous les abattemens & tous les dégoûts, combattre juſqu'au bout de la carriere contre ſoi-même, & paſſer les trente, les quarante, les cinquante années à la fournir toute entiere : ah! mes cheres Sœurs, il faut l'avoüer, voilà conſtamment la plus rigoureuſe épreuve, où l'une des plus rigoureuſes, que l'homme avec l'aſſiſtance divine puiſſe porter.

Je ne prétends rien diſſimuler de ſa difficulté, ni rien lui ôter de ſon mérite. Nous avons affaire à un bon Maître, qui ſçait avoir égard à nôtre foibleſſe, & qui par proportion à cette foibleſſe dont il eſt pleinement inſtruit, veut bien compter pour beaucoup tout ce que nous faiſons d'efforts en vûë de lui plaire & tout ce qu'il nous en coûte de victoires & de ſacrifice. Mais pour vous adou-

cir ce qu'il y a de plus auſtere & de plus peſant dans votre état, je ne vous demande que cette ſeule choſe, qui eſt de contempler la gloire du Ciel : *Peto, ut aſpicias ad cœlum.* Cette vûë vous animera tout à la fois, & par la force de l'exemple, & par le prix de la récompenſe. Par la force de l'exemple : car dans cette Cour celeſte, & cette glorieuſe aſſemblée des Elus de Dieu, qu'appercevrez-vous ? Tant de ſaints Apôtres, qui pour l'établiſſement de la foi dont ils étoient les prédicateurs, ont parcouru toute la terre, & ſanctifié par leurs immenſes travaux toutes les nations ; tant de ſaints Martyrs, qui pour la défenſe du nom de Jeſus Chriſt, ont enduré tout ce que la barbarie des Tyrans a pû inventer de plus cruel & de plus douloureux, ont verſé leur ſang & donné leur vie ; tant de ſaints Confeſſeurs, de ſaints Solitaires, de ſaints Religieux, qui dans les retraites les plus obſcures, dans les deſerts, dans les monaſteres, après avoir foulé aux pieds toutes les grandeurs du mon-

de & s'être arrachez à tous ses plaisirs, ont consumé leurs jours à pratiquer la plus sévere & la plus haute perfection de l'Evangile; une pauvreté sans ressource, une soumission sans réserve, une mortification sans relâche, des jeûnes perpetuels, une humilité profonde, une abnegation de soi-même totale & absoluë: tant de saintes Vierges, que les plus brillantes fortunes n'ont point touchées, que le silence & la clôture n'ont point ennuyées, que les rigueurs de la penitence n'ont point lassées, que les infirmitez du sexe n'ont jamais arrêtées dans toutes les voyes où les conduisoit l'esprit du Seigneur & dans toutes les violences qu'elles avoient à se faire pour y marcher. A cette seule image que je vous retrace, ne vous sentez-vous pas piquées d'une émulation secrette, & ne vous dites-vous pas chacune dans le fonds de l'ame: Suiuons la même route, & nous arriverons au même terme. Quel droit aurions-nous d'y être reçûës à de plus douces conditions que les autres; & ce qu'ils ont fait pour

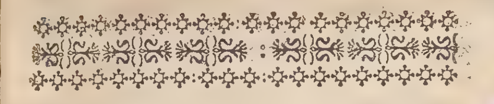
pour s'y élever, pourquoi ne le pourrions-nous pas faire ?

Par le prix de la récompense : car à quoi sommes-nous appellez, mes cheres Sœurs, à quel bonheur, à quelle gloire ? Les Saints qui la possedent actuellement, se plaignent-ils de l'avoir achetée trop cher ; ou plûtôt, ne benissent-ils pas, & pendant toute l'éternité ne beniront-ils pas la divine misericorde, qui les a traitez si favorablement, & pour quelques momens de tribulation, leur a donné un Royaume que rien ne peut leur enlever ? Voyez-les sur les Trônes où ils sont assis ; voyez-les avec les palmes qu'ils portent dans leurs mains ; voyez-les au milieu de l'éclat qui les environne. *Peto, ut aspicias ad cœlum.* Dans cette troupe glorieuse voyez en particulier votre saint Fondateur, qui vous tend les bras pour vous inviter. Car dans l'état de la béatitude dont il joüit, ne pensez pas qu'il ait abandonné le soin de son Ordre, dont il est le chef & dont vous êtes les membres. C'est de-là, c'est de cette terre des vivans

qu'il se fait entendre à vous, & qu'il vous dit à toutes : Voilà, Filles cheries du Seigneur & dignes épouses de l'Agneau, voilà où je vous ai précedées & où vous devez me suivre. Je vous en ai ouvert le chemin, je vous l'ai marqué, & il n'y en a point d'autre pour vous. Vôtre Regle fidellement observée sera la mesure de votre gloire. Ainsi soit-il.

Fin du Cinquiéme Volume.





SERMONS

Contenus dans le cinquiéme Volume.





208

SERMO
DU P
CHEM

TOM V

0.º


colorchecker CLASSIC
calibrite
mm